


SE TAIRE
E FAIRE




BL
470
.F762

HISTOIRE

DU

BOUDDHA SAKYA-MOUNI

IMPRIMERIE EUGÈNE HEUTTE ET Cie, A SAINT-GERMAIN.

Edouard Foucaux

HISTOIRE

DU

BOUDDHA SAKYA-MOUNI

DEPUIS SA NAISSANCE JUSQU'A SA MORT

PAR

Mme MARY SUMMER

AVEC PRÉFACE ET INDEX

PAR PH.-ED. FOUCAUX

PROFESSEUR AU COLLÉGE DE FRANCE

Foucaux

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DES SOCIÉTÉS ASIATIQUES

DE PARIS, DE CALCUTTA, DE NEW-HAVEN (ÉTATS-UNIS)

DE SHANGHAÏ (CHINE).

28, RUE BONAPARTE, 28

1874

PRÉFACE.

Il ne faut pas remonter bien haut pour trouver le moment où l'étude du Bouddhisme commence à s'appuyer sur des bases solides. Suivant, en cela, les destinées du Brahmanisme qui l'a précédé, le Bouddhisme n'a pu être étudié sérieusement que depuis les quarante dernières années qui viennent de s'écouler. C'est dans cet intervalle que les bibliothèques de l'Europe se sont enrichies des livres sanskrits, pâlis, tibétains, chinois, mongols, etc., qui composent la littérature sacrée des Bouddhistes. Mais si la possession de ces livres était déjà un grand avantage, encore fallait-il, pour en profiter, comprendre les langues dans lesquelles ces livres sont écrits. Le temps nécessaire pour apprendre l'une ou l'autre de ces langues a été la cause de la lenteur des progrès.

Si les études bouddhiques se sont considérablement développées en Angleterre,

en Allemagne, en Russie et en Danemark, la France n'est pas restée en arrière. En nommant ici Abel Rémusat, Eugène Burnouf, Stanislas Julien, Barthélemy Saint-Hilaire, P. Bigandet (1), etc., notre pays peut réclamer la meilleure part des travaux qui ont eu pour objet Sâkya-Mouni et sa doctrine.

Remarquons, en même temps, que, dès la fin du XVIIe siècle, deux voyageurs français appelaient l'attention sur la religion du Bouddha (2), et qu'au XVIIIe, quand l'Europe ne pensait guère au Bouddhisme, de Guignes publiait, en 1759 et 1773,

(1) Auteur de « The life of Gaudama, the Budha of the Burmese. » Mgr. Bigandet est évêque de Birmanie pour les Missions étrangères de France. Il est français, et, si son livre est écrit dans une autre langue que celle de son pays, c'est que le premier travail d'où est sorti ce livre, a été d'abord inséré dans un recueil anglais : « The Journal of the Indian Archipelago. » Quand Mgr Bigandet a publié la seconde édition de la vie de Gaudama, qu'il n'avait pas le loisir de traduire en français, il a continué à se servir de l'anglais qu'il parle et écrit comme sa propre langue. Nous le regrettons d'autant plus, que l'histoire qu'il a écrite du Bouddha est la plus complète qui ait été publiée jusqu'à présent.

(2) Nicolas Gervaise, dans son *Histoire naturelle et politique du royaume de Siam*, in-4°. Paris, 1688. — De La Loubère, *Du Royaume de Siam*, 2 vol. in-12. Paris, 1691.

trois mémoires (1) sur la religion de Fo (Bouddha), composés d'après les livres chinois.

Au commencement du XIX[e] siècle, le cercle des études bouddhiques s'agrandit. Les *Recherches Asiatiques* publiées à Calcutta; le *Journal de la Société Asiatique du Bengale,* qui leur succède; les *Transactions de la Société Asiatique de Londres,* remplacées depuis par le *Journal de la Société Asiatique de la Grande-Bretagne et de l'Irlande*, s'enrichissent de mémoires signés par J. Prinsep, H.-T. Colebrooke, H.-H. Wilson, F. Turnour, B.-H. Hodgson, Csoma de Koros, etc.

En France, le *Journal Asiatique de Paris* compte parmi ses rédacteurs les orientalistes français dont nous parlions tout à l'heure; mais ce sont les deux derniers ouvrages de l'illustre indianiste Eugène Burnouf qui ont jeté le plus de lumière sur l'histoire et la doctrine de Sâkya-Mouni. L'*Introduction à l'histoire du Bouddhisme indien* et la traduction du *Lotus de la bonne Loi,* avec les vingt et un mémoires qui l'accompagnent, resteront toujours les meilleurs guides pour

(1) Dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, t. XL.

étudier tout ce qui se rapporte à la religion bouddhique et à son histoire. Écrits il y a plus de vingt ans, ces deux ouvrages n'ont pas vieilli, parce que le temps n'a pas de prise sur ce qui est puisé aux véritables sources.

Quand les Européens n'avaient pas encore entre les mains les livres indiens qui contiennent la biographie de Sâkya-Mouni, l'imagination de quelques savants s'était livrée aux conjectures les plus inattendues.

L'un, en voyant, sur les statues du Bouddha, des cheveux grossièrement bouclés, avait cru pouvoir en inférer que le personnage avait les cheveux crépus et qu'il appartenait à la race nègre.

Le portugais Ribeyro, dans son histoire de Ceylan (1), incline à croire que le Bouddha est le même que saint Thomas, l'apôtre des Indes.

De La Loubère, dans la relation de son voyage à Siam (2), ne voit, dans le Bouddha, que l'esprit du ciel, et aussi Mercure, dieu des sciences et des arts.

Le P. Paulin de Saint-Barthélemy, reprenant cette idée, après avoir dit que le

(1) Traduction française, p. 113. Paris, 1701, in-12.

(2) « Du Royaume de Siam », t. I, p. 534-37.

soleil, la lune, les éléments et les phénomènes de la nature étaient les dieux des Hindous (1), nie que le Bouddha appartienne à l'espèce humaine, et raille tout savant qui en ferait le fils d'un roi et le législateur sacré d'un grand nombre de peuples.

Cette thèse qui, on le voit, n'est pas nouvelle, et à laquelle Abel Rémusat, Eugène Burnouf, Lassen, Barthélemy Saint Hilaire, Alexandre Cunningham, Schiefner, etc., ne semblent pas avoir accordé grande attention, est, aujourd'hui, reprise avec ardeur, par une jeune école d'orientalistes qui s'inspirent de la science allemande, laquelle, depuis quelques années, remue, de fond en comble, l'étude de la mythologie comparée.

Saint Clément d'Alexandrie, au IIe siècle de notre ère, regarde le Bouddha comme un homme divinisé, car il dit : « Parmi les Indiens, il y en a qui obéissent aux préceptes de *Boutta, qu'ils honorent comme un dieu*, à cause de sa vertu insigne. »

Ce n'est pas ici le lieu de discuter les questions qui appartiennent à la critique scientifique; nous dirons seulement quel-

(1) Ce qui est vrai, surtout pour la période Védique. — V. *Viaggio alle Indie orientale*, da Fra Paolo da san Bartolomeo. Roma, 1796.

ques mots d'un sujet de controverse qui a déjà produit plusieurs livres : c'est la prétention de retrouver la Bible dans l'Inde, et les origines du christianisme dans le Bouddhisme.

Selon nous, et cela suffit pour rendre toute comparaison bien difficile, deux abîmes séparent le Brahmanisme et le Bouddhisme de l'Ancien et du Nouveau Testament.

C'est, premièrement, la doctrine de la transmigration produite par la loi du mérite et du démérite, loi commune aux Brahmanes et aux Bouddhistes, et qui force à renaître indéfiniment, pour être puni des mauvaises actions et récompensé des bonnes, jusqu'à ce qu'enfin, quand il ne reste plus que des bonnes actions, on arrive à la délivrance finale.

C'est, ensuite, qu'au lieu d'être le fils du Dieu unique, éternel et tout-puissant, qui descend sur la terre pour sauver les hommes, le Bouddha est justement tout le contraire. Sâkya-Mouni, après avoir, sous l'influence de ses actions bonnes ou mauvaises, passé par toutes les conditions de l'homme et de l'animal, est arrivé enfin, par ses vertus, à la sphère où se trouve le ciel Touchita, la moins élevée des sept sphères célestes. S'il descend de là sur la

terre, pour devenir un homme et apporter la loi du salut, c'est qu'*en restant dieu* il serait *impuissant* à sauver les créatures, *la condition d'homme étant la seule où l'on puisse devenir un Bouddha parfait et accompli.*

Le Bouddhisme met ainsi la condition humaine au-dessus de toutes les autres; et, en cela, il n'y a pas exclusion du Dieu tout-puissant, créateur de toutes choses, que le Bouddha ne semble pas connaître, et dont on ne peut dire qu'il le nie, car il n'en parle jamais.

Dans la loi de Sâkya-Mouni, pas plus que dans celle des Bouddhas qu'on suppose avoir existé avant lui, on ne trouve rien de semblable à ce que nous entendons par la fin du monde; Sâkya, au contraire, annonce lui-même que d'autres Bouddhas viendront après lui pour venir en aide aux créatures; et, comme la série de ces Bouddhas sera interminable (1), ce monde qui, suivant les Bouddhistes, n'a pas eu de commencement, n'aura pas davantage de fin, et continuera, pendant l'éternité, à tourner dans le cercle de la transmigration.

Ces divergences capitales entre les doc-

(1) « *Le Bouddhisme, ses dogmes, son histoire et sa littérature* » par V. Vassilief, traduit du Russe par G.-A. La Comme, p. 128.

trines du Bouddhisme et celles du Christianisme ne sont pas les seules. Il serait facile d'en présenter bien d'autres très-remarquables. Nous avons voulu, par ce qui précède, mettre en garde contre des comparaisons qui, au premier aspect, peuvent séduire, mais qu'un examen attentif a bientôt réduites à néant.

Avant l'histoire du Bouddha Sâkya-Mouni que contient ce volume, il n'existait, en français, aucune biographie complète du fondateur du Bouddhisme. Mme Mary Summer a pensé, avec raison, que le fondateur d'une religion, qui compte plus de trois cents millions de sectateurs, méritait que le récit des événements de sa vie fût mis à la portée de tous les lecteurs français, au lieu de rester confiné dans le domaine de la science. Elle s'est heureusement acquittée de cette tâche, à laquelle l'avait bien préparée son Mémoire sur les Religieuses bouddhistes, accueilli favorablement par tous ceux qui aiment les ouvrages à la fois instructifs et intéressants.

Paris, ce 10 Décembre 1873.

PH.-ED. FOUCAUX.

OUVRAGES CONSULTÉS

POUR

L'HISTOIRE DU BOUDDHA SAKYA-MOUNI

Introduction à l'histoire du Bouddhisme indien, par E. Burnouf. Paris, 1845.

Le Lotus de la bonne Loi, traduit du sanskrit, par E. Burnouf. Paris, 1852.

Mémoires sur les Contrées occidentales, etc.; traduits du chinois d'Hiouen Thsang, par Stanislas Julien. Paris, 1858.

Le Bouddha et sa religion, par J. Barthélemy Saint-Hilaire. Paris, 1862.

Rgya'tch'er rol pa (version tibétaine du Lalitavistara sanskrit), contenant l'histoire du Bouddha Sâkya-Mouni, traduit par Ph. Ed. Foucaux. Paris, 1848.

Asiatic Researches, tome XX. Calcutta, 1836.

An examinacion of the Pâli Buddhistical Annals, by George Turnour. Journal of the Asiatic Society of Bengal, 1837-38.

The life, or legend of Gaudama the Budha of the Burmese, by Rt. Rev. P. Bigandet. Rangoon, 1866.

Eine tibetische Lebensbeschreibung Çâkya-Muni's, von A. Schiefner. St-Petersburg, 1849.

Life of Gaudama, by Rev. Chester Bennet. (Journal of the American Oriental Society. III[d] volume, number I). New York, 1852.

A Manual of Budhism, by R. Spence Hardy. London, 1853.

The Wheel of the law. Buddhism illustrated from Siamese sources, etc., by Henry Alabaster, esq. London, 1871.

N. B. — *Le lecteur est prié de chercher dans l'Index alphabétique, à la fin du volume, les notes qui, par leur longueur, auraient trop interrompu le récit.*

INTRODUCTION.

Dans l'Inde, le berceau des *Mille et une Nuits*, où tout parle à l'imagination, les croyances mêmes revêtent les formes les plus bizarres, et la cosmogonie est moins simple qu'en Occident. Selon les Bouddhistes et les Brahmanes, la matière est éternelle ; des milliers de monde se succèdent tour à tour ; au bout d'un certain laps de temps, appelé kalpa (1), la création est inévitablement détruite par l'eau, le feu ou le vent, pour reparaître bientôt comme le phénix qui renaît de ses cendres.

C'était avant l'ère où le Bouddha devait s'incarner parmi les hommes. La terre venait de subir une de ses révolutions périodiques, et présentait l'aspect d'un lac immense. Des êtres, nés dans la région supérieure des cieux, peuplaient les airs. Leurs corps étaient légers, sans défaut, et ne procédaient que de

(1) V. l'Index alphabétique à la fin du volume.

l'esprit. Aucune nourriture n'approchait leurs lèvres, et la béatitude céleste suffisait à raviver les forces de ces êtres diaphanes. Un jour, le vent avait donné une certaine consistance à l'écume de ce lac qui représentait le monde, et un génie, mû par la curiosité, goûta, avec le petit doigt, l'essence de la terre ; rien de plus exquis ; on eût dit une crème d'une couleur et d'une odeur merveilleuses. Charmé de sa découverte, notre esprit en fit part à ses compagnons, qui prirent goût à la chose ; plus ils en mangeaient, plus ils en désiraient ; si bien que la roideur et la pesanteur s'emparèrent de leurs corps. Impossible de voler ; la gourmandise leur avait coupé les ailes. Par bonheur, à mesure qu'ils s'alourdissaient, la terre se solidifiait et la crème parfumée devenait une croûte épaisse, sur laquelle les génies purent marcher comme de simples mortels. La chute fut complète ; adieu les priviléges de la nature céleste. Les misères, les besoins, les fantaisies corporelles atteignirent ces purs esprits : la faim, la soif, le chaud, le froid, le sommeil, l'amour. Qu'on veuille bien pardonner à la naïveté un peu crue de cette légende. La différence des sexes, qui n'existait pas auparavant, se développa bientôt ; ces êtres transformés se regardèrent d'abord les yeux dans les yeux, surpris de se découvrir des qualités agréables ; la passion s'en mêla,

puis le désir, et le péché couronna l'œuvre. La pudeur suivit de près la faute. Pour ne pas scandaliser leurs semblables, les hommes se dirent : « Bâtissons-nous des demeures ; là nous serons cachés, et nous ferons ce qui nous plaira. » Et c'est ainsi, selon les Bouddhistes, que furent bâties les premières maisons pour abriter les premières amours.

Ces esprits, devenus si sensuels, acquirent bien vite la prévoyance inhérente au caractère de l'homme. Il fallait travailler, ensemencer la terre, pour lui faire produire la subsistance de la famille. On mesura des champs, on traça des limites, on les divisa en parts égales ; la propriété était constituée. Mais il se trouva aussitôt des paresseux qui se révoltèrent contre la loi, et jugèrent commode de prendre le riz que les autres avaient laborieusement récolté. Dans toute société ces idées-là n'attendent pas longtemps pour éclore. Il était urgent de conjurer le péril. Les habitants du monde nouveau se réunirent en assemblée délibérative et choisirent un chef pour les gouverner, pour être le seigneur de leurs champs, infliger un châtiment à ceux qui devaient être châtiés, et venir en aide à ceux qu'il fallait aider. Mahâsammata (c'est-à-dire honoré par la foule) fut l'élu du suffrage universel ; il parut à ces hommes naïfs qu'un roi était ce qu'il y avait de mieux

pour faire respecter les lois et contenir les ambitieux appétits de la multitude. Cette peuplade primitive ne pourrait-elle pas servir d'exemple aux nations qui se croient civilisées (1)?

Le suffrage universel ne réussit pas trop mal cette fois, et Mahâsammata eut une longue suite de descendants. Nous laisserons de côté leur généalogie pour arriver au dernier d'entre eux, Ikchvakou-Viroutaka. Il avait quatre fils; c'était une belle postérité; mais, après la mort de sa première femme, la fantaisie lui prit de se remarier avec la fille d'un roi. Il obtint la main de cette princesse, sous la condition de transmettre le trône au fils qu'il aurait d'elle. Les pauvres princes furent non-seulement déshérités, mais exilés. Ils partirent emmenant leurs sœurs avec eux, et se dirigèrent vers les forêts qui sont au pied de l'Himâlaya. Ce fut là qu'ils se fixèrent, n'ayant pour abri que des huttes faites de branches d'arbres, et pour nourriture que les produits de leur chasse. Ils ne tardèrent pas à changer et à dépérir à vue d'œil. Un ermite, nommé Kapila, qui vivait dans le voisinage, les questionna doucement; après quelque hésitation, les princes avouèrent que, dans l'âge de la jeunesse et de l'amour, cette

(1) V. l'Index au mot Mahâsammata.

vie solitaire leur pesait fort; ils n'avaient pu rester insensibles aux charmes de ces filles devouées, compagnes de leur exil, mais elles étaient leurs sœurs; pouvaient-ils songer à les épouser? Tout leur mal venait de cette lutte soutenue contre la passion, et du chagrin de voir s'éteindre leur illustre race. « Consolez-vous, dit le Richi; des princes bannis ne sont pas sujets aux mêmes lois que les autres hommes. D'ailleurs, les princesses n'étant pas nées de la même mère que vous, rien ne s'oppose à votre mariage. »

Les filles de Lot avaient agi plus légèrement encore avec le code naturel. Grâce au bon Richi, la morale fut sauvée et l'avenir de la colonie assuré. Les princes épousèrent leurs sœurs, et, de cette union féconde, sortit la grande race des Sâkyas, belle et puissante comme ces races émigrantes qui se sont développées librement loin des entraves de la civilisation.

Mais les jeux d'enfants et les méditations des ermites ne vont pas ensemble, et Kapila dut songer à quitter ses amis; sur leur prière, il indiqua l'endroit où ils devaient bâtir une ville, qu'en souvenir du sage on appela Kapilavastou (1). Ce fut la capitale d'un grand empire, et c'est là qu'après plusieurs siècles,

(1) V. l'Index.

nous retrouvons un palais qui ne ressemble guère aux cabanes de feuillage.

C'est l'heure où le soleil s'abaisse derrière la montagne; aux ardeurs d'un jour brûlant succède une nuit étoilée; toutes les créatures sortent de leur torpeur. La reine vient d'entr'ouvrir un œil; soudain le harem s'éveille et s'agite comme une ruche bourdonnante; les esclaves balancent l'éventail de tchamara (1); les musiciennes accordent leur luth; les danseuses s'étudient à rendre la souplesse à leurs jambes engourdies, et un essaim de jeunes têtes se pressent aux œils-de-bœuf, derrière les treillis d'or. Dans la cour, les paons relèvent la tête et redressent leur cou d'un vert d'émeraude; des volées de ramiers quittent les terrasses, pour venir mouiller leurs ailes dans la vasque de marbre où l'eau retombe en poussière humide, tandis que la sârika (2) jette un cri moqueur, cachée sous le feuillage d'un açoka empourpré. A la porte du palais, tout semble organisé pour un départ; les litières ondulent sur le dos des éléphants pleins d'impatience. Huit Brahmanes, versés dans la science des Védas, vont se mettre en route pour chercher une femme digne d'épouser le fils du

(1) Éventail de queue d'yak.
(2) Sorte de geai indien.

roi Sinhahanou, c'est-à-dire « Mâchoire-de-lion. » C'était un rude jouteur, ce Sinhahanou, dont l'arc n'avait jamais pu être tendu, ni même soulevé par personne ; c'était aussi un père plein de sollicitude, et il a voulu distribuer lui-même aux messagers ses dernières instructions. « Qu'ils ne l'oublient pas ; la princesse doit posséder les soixante-quatre marques de perfection et les cinq grandes beautés de la femme. Surtout que sa race soit irréprochable. »

Les Brahmanes s'inclinent jusqu'à terre, et vont pour s'élancer sur leurs éléphants. « Encore un mot ! » leur crie Mâchoire-de-lion, avant de les laisser partir. « Ce n'est pas assez de la race et des perfections physiques ; la princesse doit observer les huit commandements et être accomplie dans toutes les vertus. Vierge pure et modeste, elle sera une épouse fidèle et dévouée. » Et, pour clore son discours, Sinhahanou jette au chef de l'ambassade une bourse pleine d'or. Excellente précaution, car la princesse ne sera pas facile à découvrir.

La caravane s'ébranle ; elle disparaît aux yeux du roi et des courtisans. Nous ne la suivrons pas dans ses pérégrinations à travers les petits royaumes qui divisaient l'Inde ; partout les ambassadeurs reçoivent le meilleur accueil, mais les princesses les mieux

douées ne possèdent que dix-huit marques de perfection, et, Mâchoire-de-lion n'entend pas raillerie, il en faut soixante-quatre. Les Brahmanes se désespèrent. Comment oser se représenter devant le roi? Les dieux leurs viennent en aide. Un soir, les messagers entendent des voix joyeuses s'élever du fond d'un jardin; ils aperçoivent une troupe de jolies personnes, assises sur le bord d'un étang et tressant des guirlandes aux rayons de la lune. Une femme semble commander à toutes les autres; elle est belle comme la vision d'un rêve; aussi l'a-t-on surnommée Mâyâ, c'est-à-dire illusion. Ce n'est rien moins que la fille du roi de Devadaha, et les Brahmanes reconnaissent aussitôt celle qui doit perpétuer la race des Sâkyas. Il s'approchent sans trop de cérémonie, et expliquent à la princesse l'objet de leur message. En fille bien élevée, celle-ci répond que ce n'est pas un sujet de conversation pour ses oreilles, et qu'il faut parler à son père. Le père est très-flatté de la perspective d'une si brillante alliance, et la caravane se hâte de retourner à Kapilavastou. Justement la nuit dernière, Sinhahanou a rêvé que les Brahmanes lui avaient découvert la perle des brus. Ravi que la réalité soit d'accord avec ses songes, il envoie trois princes Sâkyas demander solennellement la main de la princesse. Entre gens

disposés à s'entendre, les préliminaires ne traînent pas en longueur. Le roi lui-même se met bientôt en marche pour Devadaha avec ses femmes, ses chevaux, ses éléphants et son fils, ce qui est plus nécessaire encore. La première entrevue a lieu dans un jardin, aux portes de la ville. Tandis que la suite demeure à l'écart, les deux souverains se promènent familièrement, appuyés au bras l'un de l'autre, et les deux jeunes gens, frappés par l'amour, se regardent tendrement. C'est un effet de la volonté des dieux. A la rigueur, ils auraient pu se dispenser d'intervenir.

Le jour de la cérémonie les soins les plus minutieux sont donnés à la toilette de la mariée; Mâyâ-Dêvî est plongée successivement dans seize bains parfumés et revêtue d'une admirable robe céleste. Les dieux ont poussé la condescendance jusqu'à déposer des présents dans la corbeille royale; mais ce n'est pas tout. Lorsque le cortége est entré au temple et que les époux sont assis sous un dais éblouissant d'or et de pierreries, tout à coup une musique aérienne se fait entendre; des génies chantent les louanges des Sâkyas et appellent les bénédictions du ciel sur ce glorieux mariage. Chose plus merveilleuse encore : au moment où le prêtre réunit les mains des mariés et entrelaça leurs doigts

en signe d'alliance, on vit, à travers un nuage, Indra souffler dans sa conque, et Brahma verser sur la tête des époux l'eau qui sert à la consécration des rois (1). Tous les assistants restent confondus; peu s'en faut que les deux pères ne se prosternent devant ces enfants qui leur valent de pareils honneurs.

Les attentions divines ne se démentent pas; quand la famille royale retourne à Kapilavastou, la roue des chariots ne soulève aucune poussière, et, dans l'Inde, ce n'est pas un médiocre privilége. Mais tant de faveurs n'ont pas été prodiguées en vain. De cette union, entourée des pompes du ciel et de la terre, naîtra celui qui ne possédera qu'un vêtement de religieux et un plat pour mendier; à Mâyâ-Dêvi est échue la gloire d'être la mère du Bouddha, le réformateur dont nous allons essayer de retracer l'histoire.

(1) V. l'Index.

HISTOIRE

DU

BOUDDHA SÂKYA-MOUNI

PREMIÈRE PARTIE.

I.

NAISSANCE DU BOUDDHA.

Si le lecteur s'attendait à un récit sérieux, il nous accusera peut-être de lui avoir servi un conte de fées en guise de prologue. Qu'on ne s'y trompe pas : ici, la légende et l'histoire sont si bien liées qu'il est impossible de dégager l'une de l'autre. Évidemment un grand législateur apparut au milieu d'une société corrompue ; à des tyrans orgueilleux, à des peuples asservis, Sâkya-Mouni apporta ses vues régénératrices, sa morale pure, ses enseignements élevés. Il y a quelque chose de trop vivant, de trop humain

dans tous les détails de cette vie, pour la croire inventée par l'imagination orientale. Mais les historiens du Bouddha n'ignoraient pas que la sobriété du récit ne vaut rien pour captiver les peuples ; à ces têtes frappées par le soleil d'Asie, les hyperboles, le merveilleux étaient nécessaires. Ceux qui vivent sous les tropiques, au milieu d'une nature exubérante, peuvent bien enchérir sur l'Italie et la Grèce.

Que le lecteur y mette de la bonne volonté et veuille bien nous suivre sur un sol inaccoutumé, où ses idées seront plus d'une fois déroutées ; ce qui l'aurait choqué d'abord, lui semblera un des côtés piquants de cette littérature originale. Nous promettons en échange de le ménager et d'accommoder de notre mieux certains détails dont la saveur trop relevée pourrait blesser son goût européen. Ceci établi, pour sauver le premier étonnement, entrons dans le vif de notre sujet.

Le dogme de la transmigration est commun aux Brahmanes et aux Bouddhistes. Après d'innombrables naissances et beaucoup de fortunes diverses, le Bouddha se reposait dans le ciel Touchita, le séjour où l'on est joyeux. Selon le *Lalita-vis-*



tara (1), il possédait une intelligence supérieure et enseignait la loi aux dieux, en attendant le jour où il devait descendre parmi les hommes. A la date fixée par les prophéties, on vit les troupes célestes arriver en foule ; les Nâgas, serpents qui habitent sous la terre et sous les eaux ; les Gandharbas, musiciens dont les accords font retentir les cieux ; les Garoudas, oiseaux fabuleux qui servent de monture aux dieux ; les Rakchas, vampires qui s'ingénient à faire du mal aux hommes ; les Asouras, anges déchus relégués dans les brumes du Mont-Mérou, et dont le chef Rahou, le grand dragon, s'efforce sans cesse d'avaler le soleil ou la lune (2). Toutes ces familles divines formaient un total de 78,000 kotis de personnes et le koti vaut 10 millions. Ne calculons pas ; c'est simplement une figure comme celle dont nous nous servons en disant mille remercîments ou mille compliments ; c'est une façon d'exprimer qu'une multitude compacte était réunie dans le Palais de

(1) C'est le livre qui, chez les Bouddhistes du nord, raconte la première partie de la vie de Sâkya-Mouni.

(2) C'est même là ce qui produit les éclipses. Si l'explication n'a rien de scientifique, elle est du moins ingénieuse.

la loi. L'élément féminin, qui disparaît aux étages supérieurs des cieux (1), existe encore au Touchita, et les Apsaras, ces nymphes habiles, dans les voluptés divines et humaines, embellissent *le séjour où l'on est joyeux.* Mais la discussion qui allait commencer, devait être longue et sérieuse; on craignit les distractions; et, à leur grand désappointement, les nymphes furent priées de s'éloigner. Précaution peu galante, mais fort sage, qu'on devrait adopter dans les assemblées délibérantes.

On procéda aux quatre examens, du temps, du pays, de la famille et de la mère du Bouddha. La première question fut vite résolue. Selon les Indiens, il y a des époques où les hommes peuvent vivre jusqu'à mille ans. Des patriarches de cet âge ne seraient pas faciles à convertir; leurs habitudes et leurs préjugés sont trop enracinés. La période actuelle, où la durée de la vie ne dépasse guère cent ans, est donc celle qu'il convenait de choisir. On discuta plus longuement sur la contrée et la famille qui donnerait le jour au maître des dieux. Les seize grands royaumes du Djamboudvipa furent passés

(1) V. l'Index.

en revue. Est-ce Vâisalî, la cité grande et superbe ; Oudjayini, la ville guerrière où les hommes ont tant de fois vaincu l'ennemi ; Hastinapoura, où toutes les créatures ont la force et la beauté en partage ; Mathoura, où le sol est pavé de corail et de diamants ? Les souverains de ces royaumes ont des droits égaux à la faveur des dieux, et leurs causes sont plaidées tour à tour par les orateurs célestes. En président bien appris, le Bouddha, après avoir écouté tout le monde, profite d'un instant de silence pour prendre la parole. « Le royaume de Kapilavastou et la famille des Sâkyas réunissent toutes les conditions requises. Pendant cinq cent cinquante naissances successives, le Bouddha a toujours eu pour père le roi Souddhodana et pour mère la reine Mâyâ. Sans tache, sans fierté, n'ayant pas une pensée pour un autre que pour son mari, Mâyâ possède toutes les qualités du corps, aussi bien que celles de l'âme. Son regard est pur, elle a un beau front et de beaux sourcils qu'elle ne fronce jamais ; ses lèvres sont rouges comme le fruit du Vimba, et ses dents blanches comme la fleur de la Soumanâ (1) ; sa peau est

(1) Espèce de jasmin.

douce au toucher comme un tissu de Katchalindi (1); ses bras fermes s'arrondissent comme l'arc-en-ciel, et ses jambes sont fines comme celles de l'antilope. C'est la perle des femmes, le vase d'élection digne de recevoir le premier des hommes. » Ce portrait, assez piquant dans la bouche d'un fils, enlève les suffrages, et la discussion est close.

Avant d'émigrer du Touchita, le Bôdhisattva (2) veut faire une dernière prédication aux dieux; il leur énumère les cent huit portes de la loi, c'est-à-dire les vertus qui conduisent à la perfection. Cette fois on a laissé entrer les Apsaras, ces courtisanes du ciel, trop peu soucieuses de leur réputation, et elles pourront tirer grand profit de ces enseignements.

Cependant chacun se désole; le Bouddha parti, le flambeau de la loi va s'éteindre au divin séjour. On supplie le maître de rester encore; mais lui, inflexible, pose son diadème sur la tête de Maitreya, qui doit lui succéder un jour sur la terre, et qui attend encore. Sâkya-Mouni monte dans un char que soutiennent des millions

(1) V. l'Index.

(2) L'être prédestiné à être Bouddha, et qui n'a plus qu'une existence à passer sur la terre.

de dieux ; en avant et en arrière, des groupes d'Apsaras font entendre des chants d'allégresse, tandis que le char s'abaisse doucement vers les régions terrestres.

Huit signes précurseurs se sont déjà montrés dans la demeure du roi Souddhôdana. Plus de bêtes nuisibles, serpents, guêpes ou moustiques. Tout au contraire, des oiseaux aux couleurs éclatantes viennent se poser sur les terrasses du palais ; les arbres se couvrent à la fois de fleurs et de fruits ; les étangs sont remplis de lotus, dont les calices sont aussi larges que les roues d'un char ; l'huile, le vin, le beurre, le sucre, quoique employés en abondance, ne diminuent pas ; dans l'appartement des femmes, les harpes et les luths rendent d'eux-mêmes des sons mélodieux ; les cassettes qui renferment l'or et les bijoux, s'ouvrent spontanément pour montrer leurs trésors ; une lumière, qui ne blesse pas les yeux, remplit de bien-être l'esprit et le corps des créatures.

Au fond du parc royal, sous un bosquet d'açôkas odorants, s'élevait un pavillon d'été plein de fraîcheur et de silence. Là, dans le salon habité par les cygnes, se trouvait un bassin de marbre où l'eau, échappée d'une source, tombait en murmurant. Mâyâ-Dêvî, mue par un pressen-

timent étrange, pria le roi d'éloigner d'elle pages, eunuques et tout ce cortége qui l'importunait. Entourée seulement des compagnes de sa jeunesse, elle se rendit au pavillon des cygnes, se baigna dans l'eau parfumée, puis s'endormit sur une couche semée de fleurs, rêvant qu'un éléphant blanc était entré dans son sein. Le lendemain, elle fit venir des Brahmanes pour avoir l'explication d'un songe aussi extraordinaire. Ils lui répondirent qu'elle serait la mère d'un fils dont la naissance comblerait tous ses vœux. Cette nuit-là même, le Bouddha était descendu sur la terre; aux yeux de Mâyâ, la réalité avait pris la forme du songe.

Ici il y aurait lieu à une controverse délicate. Jusqu'alors Mâyâ n'avait point eu d'enfants; mais rien ne prouve qu'elle fût restée vierge, comme le prétend la tradition mongole, en désaccord avec les livres indiens. Auprès d'une épouse si belle, la flamme que les dieux avaient allumée dans le cœur de Souddhôdana ne devait pas être étouffée, et, s'il faut en croire le *Doulva* tibétain, du haut du Touchita, le Bouddha put voir, dans un appartement reculé du palais, son père et sa mère qui pensaient à sa naissance. Mais ce même livre affirme que, pendant la

grossesse de Mâyâ, le roi se livra aux austérités, et respecta celle qui portait un fils appelé à de si glorieuses destinées.

Par un singulier privilége, le corps de la reine était diaphane, et l'on pouvait distinguer Bhagavat (1) assis les jambes croisées, du côté droit de sa mère, sur une espèce de siége fait pour un enfant de six mois. Dans cette posture, il recevait les hommages des hommes et des dieux. La nuit de son incarnation, un lotus blanc, sortant des eaux, s'éleva jusqu'au ciel de Brahma ; tout ce qu'il existait au monde de vitalité et d'essence génératrice, se concentra dans ce lotus en une goutte de rosée, que Brahma lui-même vint offrir au maître des dieux. Lorsque de pareilles visites se présentaient, Bhagavat saluait en étendant la main, et, chose merveilleuse, il ne blessait pas sa mère. Ceux qui entouraient Mâyâ, ajoute la légende, ne voyaient pas les dieux. Cette restriction est habile ; personne ainsi ne pouvait contredire la réalité du fait.

Cependant la reine demeurait dans un état de calme et de bien-être parfait, n'inspirant aucun désir et n'en éprouvant aucun. Lorsqu'elle sentit la délivrance

(1) L'un des surnoms du Bouddha. V. l'Index.

s'approcher, elle demanda au roi la permission de se retirer dans les jardins de Loumbini (1); Souddhôdana n'avait rien à lui refuser, et elle partit avec une magnifique escorte. Le voyage n'était pas long: les jardins de Loumbini sont situés à sept ou huit lieues au nord-est de Kapilavastou. C'était en avril; le printemps s'épanouissait avec toutes les splendeurs tropicales. Les palmiers entrelacés formaient un dais impénétrable aux rayons du soleil; les arbres, chargés de fleurs et de fruits, venaient d'eux-mêmes au-devant des mains paresseuses; une herbe verte comme le cou des paons tapissait le sol; des senteurs, apportées par la brise, s'élevaient des lacs couverts de lotus et de valisneries; des myriades d'oiseaux peuplaient les bosquets; les cigognes jetaient de petits cris d'allégresse, et le kôkila (2) chantait l'amour.

L'auguste voyageuse mit pied à terre avec toute sa suite; joyeuse, elle allait de bosquet en bosquet, examinant un arbre, puis un autre; un figuier gigantesque (3),

(1) V. l'Index.

(2) Coucou indien, qui remplit dans l'Inde le rôle du rossignol.

(3) *Ficus religiosa.*

dont l'ombre s'étendait au loin, attira ses regards ; à ce moment l'arbre s'inclina visiblement et salua ; Mâyâ, sans doute pour le remercier de sa courtoisie, fit un geste gracieux, allongea le bras et saisit une branche ; soudain elle se mit à bâiller et resta immobile ; la délivrance venait de s'accomplir, le Bôdhisattva était sorti du côté droit de sa mère sans lui déchirer le flanc. Les Apsaras s'empressent autour de la reine. Indra, qui était présent, sous la figure d'une vieille femme, pour ménager la pudeur de Mâyâ, reprend aussitôt sa forme naturelle. Il s'approche avec Brahma pour recevoir le nouveau-né. Deux rois des Nâgas font couler du ciel un courant d'eau froide et un courant d'eau chaude pour laver l'enfant, tandis que, pour l'abriter et l'éventer, un parasol et deux tchamaras descendent des régions supérieures. Des milliers de dieux à la chevelure nattée, spectateurs attentifs de ce grand événement, se penchent vers la terre. Avec ses petites mains, Bhagavat repousse Brahma et Indra. Aussitôt sa naissance, il a vu les trois mille grands milliers de mondes et connu la nature des pensées de tous les êtres. Il fait sept pas vers chacun des quatre points cardinaux, en s'écriant d'une voix de lion : « Je suis

le plus grand de tous les êtres ; je vaincrai le démon, et je mettrai un terme à la naissance, à la vieillesse, à la maladie, à la mort. »

Tandis que le maître du monde parle ainsi, le tonnerre gronde dans les cieux ; l'Himâlaya tremble sur sa base ; des poudres odorantes tombent comme une pluie légère ; une brise caressante fait frissonner de plaisir toutes les créatures ; des puits à trois abreuvoirs et des étangs d'huile parfumée sortent de terre ; des éléphants et des cavales naissent en foule. Dans l'ordre moral, des miracles plus étonnants encore s'accomplissent ; l'orgueil, l'envie, la haine, ont disparu ; plus de souffrances ni d'infirmités ; les insensés retrouvent la mémoire et les aveugles la vue. Il n'est pas jusqu'aux royaumes des morts où l'on ne se réjouisse ; les feux des enfers s'éteignent, et les misérables, plongés dans l'Avitchi (1), ont cessé de gémir.

En apprenant l'heureuse nouvelle, Souddhôdana accourt en toute hâte. Pendant plusieurs jours, la famille royale distribue des aumônes ; les jardins de Loumbini sont le théâtre de fêtes splendides ; roi et sujets, tout le monde est dans l'ivresse.

(1) Le plus profond des enfers.

Tout à coup le deuil succède à tant de joies. Mâyâ ne devait plus revoir la ville que, sept jours auparavant, elle quittait entourée du prestige royal, dans toute la plénitude de la vie, et entrevoyant déjà le bonheur de la maternité. Faut-il les envier ou les plaindre ces jeunes créatures qui partent avant l'heure, emportant leurs illusions et laissant derrière elles un souvenir radieux ? La reine, pleurée de son époux et de son peuple, meurt pour renaître bientôt au Touchita. Ne nous attendrissons pas trop sur son sort. Le *Lalita vistara* prétend que les dieux voulaient éviter à cette mère le chagrin de voir son fils la quitter pour embrasser l'état religieux. C'était prévoir les choses d'un peu loin, et nous préférons la tradition birmane : après avoir été la demeure d'un Bouddha, le sein de Mâyâ était devenu une place trop sacrée pour qu'aucun autre l'occupât jamais.

L'orphelin venait d'être ramené en pompe à Kapilavastou, lorsqu'un ermite se présenta sur le seuil du palais. Asita « le noir » habitait bien loin par delà l'Himâlaya. Retiré sur le flanc d'une montagne, il pratiquait depuis des années des austérités extraordinaires. Une vue surnaturelle lui avait fait connaître la

naissance d'un Bouddha. Il était bien vieux, le bon Richi, et ses jambes tremblantes pouvaient à peine le soutenir; mais les ermites ne s'embarrassent pas de si peu. Il avait pris son élan à la façon du roi des cygnes, en volant à travers les airs; son neveu Naradatta (1) l'accompagnait dans cette course aérienne.

Par ordre du roi, Asita fut introduit auprès du nouveau-né, qui s'éveilla et sourit avec bienveillance. Le sage reconnut aussitôt en lui les trente-deux signes principaux et les quatre-vingts marques secondaires (2) qui doivent caractériser un Bouddha. Sans crainte de s'humilier, l'ascète, usé par la pénitence, se prosterne devant cette couche enfantine; il joint les mains, et, baisant les deux pieds du Bôdhisattva, il l'adore, tout joyeux. Puis, tout à coup, il se relève et se met à pleurer.

Le roi inquiet lui demande le sujet de ses larmes. « Hélas, répondit-il, je suis vieux et cassé; je mourrai bientôt; je n'entendrai pas les prédications qui purifieront les hommes; je ne serai pas délivré du filet des passions. Pleurez, mes

(1) V. l'Index.
(2) V. l'Index.

yeux, vous ne verrez pas la lampe du monde, la perle des Bouddhas. »

Et l'ermite, saluant le roi, s'en retourna au désert par la route qu'il avait prise pour venir à Kapilavastou.

II.

ENFANCE, ADOLESCENCE ET MARIAGE.

Le jour de la naissance de Bhagavat, quatre rois de l'Inde centrale venaient au monde ; c'était Pradyôta, roi d'Oudjayini ; Oudayana, roi de Kauchambi ; Bimbisara, roi de Magadha, et Prasênadjit, roi de Kôsala. Ces deux derniers devaient être, pour le Bouddha, des amis éprouvés, et le soutenir plus d'une fois dans cette vie où ils étaient entrés à la même heure.

Mais, en ce moment, l'enfant n'avait pas besoin d'appui ; il reçut le nom de Siddhârtha qui signifie en sanscrit « but, dessein accompli. » Ne remplissait-il pas tous les vœux des dieux et ceux de sa famille, ce fils idolâtré, vivant souvenir de la reine ? Il fut confié aux soins de sa tante Gautamî, sœur de Mâyâ, que Soud-dhôdana avait prise pour seconde épouse. Ces choses-là étaient admises en Orient ; Gautamî, d'ailleurs, avait pour son neveu

une tendresse toute maternelle, et s'en occupait avec la plus grande sollicitude. On avait donné au prince trente-deux nourrices : huit pour l'allaiter, huit pour le porter, huit pour le faire jouer et huit pour le laver. En outre, quatre-vingt mille jeunes filles se tenaient prêtes à servir Siddhârtha, prévenant ses moindres désirs ; jamais nourrisson ne fut mieux soigné. Aussi la légende affirme qu'il avait déjà la force d'un millier d'éléphants quand il tétait encore ses nourrices.

Pour obéir à une coutume antique, l'enfant devait être solennellement présenté au temple. Ce jour-là Gautamî le para elle-même des plus beaux atours. — Mère, où me conduis-tu ? demanda Bhagavat. — Au temple des dieux, mon fils, répondit la tante. Un sourire dédaigneux effleura les lèvres de l'enfant ; néanmoins il se laissa faire. Le roi, tenant son fils dans ses bras, se rendit au temple, suivi des Brahmanes, des conseillers et de toute la noblesse du royaume. C'était un coup d'œil imposant ; les carrefours et les marchés étaient jonchés de fleurs ; les éléphants s'avançaient avec une pesanteur majestueuse ; les chars dorés, les armures des soldats, les parasols de soie, les étendards déployés, les bannières aux vives

coûleurs étincelaient au soleil. Mais, toutes ces pompes et cet appareil royal n'étaient rien devant les merveilles qui allaient s'accomplir au temple.

Le Bôdhisattva posait à peine son pied droit sur le seuil, que déjà toutes les statues des dieux, s'animant par enchantement et quittant leurs places, venaient saluer les augustes pieds de l'enfant. Un miracle si frappant saisit la foule d'admiration, et, à partir de ce jour, le roi eut pour son fils un véritable respect. Il fit faire toute espèce de parures, anneaux, pendants d'oreilles, ceintures de perles, réseaux à clochettes, colliers et écharpes brodées de pierreries. On apporta l'enfant, et sa tante lui essaya les parures; mais, une fois en contact avec le corps du Bôdhisattva, voilà tous les bijoux, qui, au lieu de jeter des feux, s'obscurcissent soudain et semblent noirs comme de l'encre. Alors Vimalâ, la déesse des jardins, apparaît devant le roi et la famille des Sâkyas. « Enlevez tous ces ornements, dit-elle, vous qui n'êtes pas sages, ne troublez pas celui qui donne la sagesse, et ne recherchez que les parures vraiment belles de la pureté. » Pour une simple déesse des jardins, ce n'était par trop mal dit.

Les nourrices n'avaient plus rien à

faire ; l'enfant grandissait, et il fallait désormais s'occuper de son éducation. On le conduisit chez Visvamitra, le célèbre professeur. « Quelle écriture vas-tu m'apprendre ? » demanda l'élève d'un ton railleur, et, avec volubilité, il énuméra soixante-quatre écritures, de la plupart desquelles le maître ignorait même l'existence. Le pauvre Visvamitra n'eut d'autre ressource que de se prosterner aux pieds de l'enfant et de confesser son ignorance. On juge qu'après cette expérience il ne fut plus question d'école ni de précepteur.

Un jour, le prince s'en alla à la campagne avec plusieurs de ses camarades. C'était pour les semailles du riz ; on donnait beaucoup d'éclat à cette fête ; paysans, nobles, tous, jusqu'au roi, dirigeaient une charrue et faisaient mine de labourer. Les femmes de service et les enfants s'étaient dispersés dans les champs pour mieux jouir de la fête. Siddhârtha resta seul à l'écart ; il s'assit les jambes croisées, sous un pommier rose (1), et, pour la première fois, il entra dans une méditation profonde. Des Richis, qui voyageaient dans les airs, arrivés à l'endroit où se tenait Bhagavat, furent con-

(1) Djambou.

traints de s'arrêter ; ils ne purent passer outre qu'après avoir tourné trois fois (1) autour du futur Bouddha et lui avoir rendu hommage.

Cependant les heures s'écoulaient ; les gouvernantes, honteuses de leur négligence, cherchaient partout le prince ; on commençait à s'inquiéter lorsqu'un des conseillers du roi découvrit le jeune homme toujours assis sous le pommier, dans la même attitude. On s'aperçut avec étonnement que le soleil ayant suivi sa course, l'ombre de tous les arbres avait tourné ; seule, l'ombre du djambou n'avait pas cessé d'abriter le corps du Bôdhisattva. La cour demeura silencieuse autour de l'arbre, respectant les méditations de l'enfant, et le roi, averti de ce miracle, se prosterna pour la seconde fois devant son fils.

A seize ans, Siddhârtha avait à la fois dans sa démarche quelque chose du lion et du cygne ; son corps se développait avec les proportions les plus parfaites ; sa chevelure était brillante et bouclée ; ses longs yeux avaient la couleur du lotus bleu ; son nez aquilin était régulier et gracieux ; ses lèvres vermeilles, fortement

(1) V. l'Index.

écoupées, faisaient ressortir l'éclat de ses uarante dents blanches (1), et sa peau nie ressemblait à de l'or en fusion ; les oigts de ses mains et de ses pieds étaient éunis par une membrane jusqu'à la première phalange ; son cou manquait de lexibilité, et, quand il voulait regarder n arrière, il lui fallait tourner la tête l'une seule pièce, à la façon du loup et de l'éléphant. Dans cet admirable corps, cela aurait pu passer pour une imperfection, si tous les Bouddhas n'avaient dû avoir le cou fait ainsi.

On marie les princes de bonne heure, surtout dans l'Inde. Les plus anciens d'entre les Sâkyas se réunirent pour demander au roi s'il ne convenait pas de choisir une épouse à Siddhârtha. Soudlhôdana accueillit volontiers cette proposition. Aussitôt voilà toutes ces têtes grises qui se montent ; les hommes n'en ont jamais fini avec l'ambition. « Prenez na fille, s'écrient en chœur cinq cents voix ; elle est belle, elle est gracieuse ; oumise à ses parents, elle sera dévouée à on mari. »

« Seigneurs, dit le roi qui ne sait uquel entendre, peut-être serait-il con-

(1) V. l'Index.

venable de consulter mon fils ; le jeune homme est très-difficile, et choisira lui-même la femme qui lui convient. Les femmes n'ont guère de qualités; mais enfin on cherchera pour le mieux. » On voit que cet excellent Souddhôdana n'avait pas une grande considération pour le sexe féminin. Les Indiens rougiraient de maltraiter une femme ; mais, s'ils ne la tiennent pas en esclavage, comme les autres peuples de l'Orient, ils la gardent toute sa vie en tutelle, jugeant, à tort ou à raison, qu'elle n'est jamais capable de se conduire seule.

Le Bôdhisattva n'était guère porté vers les plaisirs des sens ; lui-même avouait ne pas se plaire au milieu d'une troupe de femmes. Il adopta sans enthousiasme le projet paternel, ne voyant dans le mariage qu'une exigence sociale, une loi commune à laquelle il fallait obéir. C'est dans la solitude des bois qu'il alla méditer sur ce grave engagement. Au bout de quelques jours, il revint à Kapilavastou avec une liste des qualités que devait posséder sa jeune épouse.

« Qu'elle soit belle mais sans orgueil de sa beauté ; que, même en songe, elle n'ait jamais de désir pour un autre homme que son mari ; qu'elle lui soit soumise

comme une esclave ; qu'elle n'ait de passion ni pour la musique, ni pour la danse, ni pour les parfums ; comme une courtisane, qu'elle soit savante dans les rites prescrits par les Sâstras (1) ; mais qu'elle ne soit pas trop dévote et n'ait pas un goût immodéré pour les dieux et leurs fêtes. Qu'elle soit sans coquetterie, revêtue seulement du vêtement de la pudeur. Sans paresse, active dans sa maison, qu'elle dorme la dernière et soit la première levée. »

Ne retrouve-t-on pas dans ce portrait beaucoup de la femme forte de l'Ecriture sainte ? Siddhârtha tenait aux qualités solides et ne se laissait pas séduire par la seule beauté.

Cette liste fut remise au Pourôhita ou prêtre domestique, sorte de chapelain, initié aux affaires des familles. Le Pourôhita alla de maison en maison, cherchant parmi les jeunes filles celle qui remplirait les vœux du prince. Qu'elle fût la fille d'un roi, d'un marchand ou d'un serviteur, peu importait la caste ; étrange innovation dans ce pays où l'orgueil avait établi entre les hommes des barrières

(1) Livres sacrés. L'instruction, dans l'Inde, était l'apanage exclusif des courtisanes.

infranchissables ! Le chapelain distingua une jeune fille nommée Gôpâ ; c'était la fille du seigneur Dandapâni, de la famille des Sâkyas. En lisant la liste écrite par Siddhârtha, elle s'écria avec plus de naïveté que de modestie : « Grand Brahmane, j'ai en moi toutes ces qualités ! » Une demoiselle de notre temps se fût sans doute contentée de penser ce que Gôpâ avouait tout haut.

Après avoir entendu le rapport du prêtre, le roi fit sonner les cloches dans la grande cité de Kapilavastou, et des hérauts parcoururent les places et les marchés, annonçant que, dans sept jours, le prince distribuerait des parures à toutes les jeunes filles de la ville. On pense bien que les demoiselles furent exactes au rendez-vous ; dans leur empressement, elles oublièrent certaine condition du programme, et, en cette occasion, le vêtement ne fut pas uniquement pour elles le voile de la pudeur. Rangées dans la grande salle du palais, sous les armes comme des soldats qui vont combattre, elles défilèrent devant Siddhârtha ; elles montaient tour à tour les degrés du trône où le fils du roi était assis, distribuant, d'un air gracieux, anneaux, bracelets et colliers. Malgré leur désir de plaire, elles furent

contraintes de baisser les yeux sous le regard du prince. Tout autre eût été troublé devant cet essaim de beautés ; nonchalant et distrait, le futur Bouddha laissait errer son regard sur toutes ces femmes dont aucune n'avait su le captiver ; tous les bijoux étaient donnés lorsque Gôpâ entra tout à coup. On peut supposer qu'elle s'était attardée à sa toilette ; mais, le *Lalita vistara* restant muet sur ce chapitre, nous n'osons rien affirmer.

Sans hésitation, sans crainte, elle marcha droit au trône, et regarda fixement Siddhârtha sans cligner les yeux. « Jeune homme, lui dit-elle, quelle offense t'a été faite par moi que tu me dédaignes ainsi ? — Je ne te dédaigne pas, en vérité, mais tu arrives bien tard. » Et déjà charmé, Siddhârtha, qui n'avait plus de bijoux, détacha son bracelet et le passa autour d'un bras parfumé comme la fleur de la Soumanâ. — « Convient-il que je reçoive de toi de pareilles choses ? » fit Gôpâ, un peu émue et presque effrayée d'une si prompte victoire. N'est-ce pas un des traits du caractère des femmes de reculer quand elles voient leurs plus chères espérances sur le point de s'accomplir ? « Ne crains rien, dit le Bôdhisattva ; ceci et tout ce que j'ai est à toi ; emporte-le. »

— Eh bien ! répliqua la fille de Dandapâni, jusqu'à présent je n'avais pas de bijoux ; maintenant que j'en ai, je m'en parerai. »

Il est expressif dans sa brièveté ce joli dialogue, et on ne peut se faire plus délicatement un aveu réciproque.

Les courtisans, aux aguets, vont apprendre à Souddhôdana que son fils a distingué une jeune fille appelée Gôpâ, et qu'il y a même eu entre eux un moment d'entretien. Immédiatement, ce père modèle adresse à Dandapâni une demande de mariage. Mais celui-ci n'est pas si accommodant ; il ne veut pas d'un gendre élevé dans la mollesse. Qu'est-ce qu'un prince auquel l'escrime, le pugilat, l'exercice de l'arc ne sont pas familiers ?

Ces reproches humilient beaucoup Souddhôdana ; il a effectivement négligé de faire apprendre toutes ces choses à son fils. « N'est-ce que cela qui vous inquiète, mon père ? Qu'on assemble tous ceux qui excellent dans les arts, et, en leur présence, je montrerai mon savoir-faire. » Ainsi parle le Bôdhisattva. Les jeunes Sâkyas sont convoqués pour prendre part au tournoi. On commence par des exercices tranquilles, tels que l'écriture ; Siddhârtha, le lecteur ne l'a pas oublié, se

montra dès son enfance un calligraphe distingué; il n'est pas moins habile en arithmétique. Le voici qui se lance dans des calculs qui confondent la raison humaine, et le grand mathématicien Ardjouna s'avoue vaincu. Quant aux luttes corporelles, il n'a qu'à toucher ses adversaires d'une main pour les étendre sur le sol. Il brise toutes les armes qu'on lui présente. On va chercher le fameux arc de son grand-père Sinhahanou : aucun des jeunes gens ne peut parvenir à le soulever ; mais lui le tend d'un seul doigt, et sa flèche, lancée d'une main sûre, traverse sept tambours de fer, pour venir frapper l'image d'un sanglier qui sert de but (1).

Le fils du roi est proclamé vainqueur dans tous les arts, et désormais rien ne s'oppose à son union avec la belle Gôpâ.

Il est enfin marié, le sage qui fuyait la société des femmes. Prit-il à cœur les devoirs de son nouvel état? Nous devons le croire, d'après la suite de cette histoire; mais les livres indiens, si pro-

(1) A l'endroit où cette flèche était tombée, il se forma un puits qui, aujourd'hui encore, a nom Sârakoupa (puits de la flèche.)

digues de détails insignifiants, sont parfois d'une réserve affectée. Des mystères de l'appartement intérieur, n'espérez pas un mot. Le *Lalita vistara*, qui a consacré dix pages au récit du tournoi, se contente de dire ici : « Le Bôdhisattva, afin de se conformer aux usages du monde, demeura au milieu de quatre-vingt-quatre mille femmes, se livrant aux jeux et aux plaisirs. Parmi ces quatre-vingt-quatre mille femmes, Gôpâ, de la famille des Sâkyas, fut solennellement reconnue pour la première épouse. »

Gardons-nous de conclure que le prince usât des priviléges asiatiques et qu'il voulût imiter ces tyrans voluptueux dont les jours s'écoulaient derrière les treillis du harem. Cette intelligence supérieure ne pouvait, même pour un temps, s'émousser et s'amollir dans des plaisirs indignes d'elle. Certes, jamais homme ne fut plus exposé ; toutes ces almées, ces esclaves provoquantes, ne demandaient qu'à séduire leur maître ; mais lui les regardait sans passion, sans désir, et, selon l'expression du livre sacré : « Quoique vivant au milieu des femmes, il n'était pas privé d'entendre la loi. »

Dans cette vie austère, l'amour passa

comme un éclair ; ce fut la fantaisie d'une heure de jeunesse, le tribut payé à la nature, l'un des sentiments qui devaient rattacher le sage au reste des êtres, et nous le rendre plus aimable en le présentant sous un côté plus humain. Tout semble prouver que Gôpâ fut la seule épouse du Bôdhisattva, la première et la dernière femme qui eût fait battre son cœur. A l'inverse de ces monarques de l'Orient, jaloux sans avoir le droit de l'être, Siddhârtha permit à Gôpâ de supprimer l'usage du voile. Cette innovation déplut à la cour ; on fit des remontrances à celle qui osait ainsi offrir à la vue de tous les charmes qui n'appartenaient qu'aux seuls regards d'un époux. « Ne conviendrait-il pas de reprendre cette jeune femme qui n'est jamais voilée ? » disaient les matrones. « Les dieux, répondit la princesse, connaissent mes pensées, mes mœurs, mes qualités, ma retenue et ma modestie. Pourquoi me voilerais-je le visage ? »

Ces paroles, dignes d'une chrétienne, eurent l'approbation de Souddhôdana. Le vieux roi, revenu de ses préventions et captivé par sa belle-fille, l'accablait de cadeaux ; il se félicitait sans cesse d'avoir réuni deux êtres si bien faits pour s'en-

tendre. Tout présageait d'heureuses an
au jeune couple. Nous allons voir le
que l'avenir réservait à cette union,
trouble qu'y devaient jeter les aspirat
d'un cœur dévoré du zèle de la loi.

III.

VOCATION ET DÉPART DU PALAIS.

Un soir, Siddhârtha était mollement étendu sur sa couche, entouré d'une troupe de femmes, et tout semblait l'engager au sommeil. Des voix mélodieuses chantaient doucement ; de jeunes danseuses, n'ayant pour tout vêtement qu'une mousseline peu discrète, agitaient, en cadence, des écharpes de soie et des guirlandes de fleurs ; la fumée des cassolettes, s'élevant en spirales, remplissait l'air de parfums voluptueux. L'esprit flottant, le regard indécis, le prince restait languissamment bercé. Tout à coup, des voix célestes se font entendre à son oreille, et les dieux viennent dérouler devant lui les bonnes œuvres de ses existences passées. Que de charité il a déployée au milieu de tant de fortunes diverses ! tantôt donnant son corps en pâture à une tigresse affamée ; tantôt devenu ours lui-même et

nourrissant un homme au lieu de le manger, comme on aurait pu s'y attendre. Tour à tour cheval ou ermite, fils de roi ou éléphant, j'ose à peine dire qu'il est descendu au métier de perroquet. Probablement, dans quelque existence antérieure, il avait péché par la langue ; mais, là encore, il s'était montré le modèle des perroquets, et, l'arbre qui lui avait servi de perchoir étant venu à mourir, l'oiseau fidèle n'avait pas abandonné son vieil ami. Celui qui fut si plein de compassion pour les misères du corps, doit prendre en pitié les misères de l'esprit. Le moment est venu pour lui de prêcher la loi, et de désaltérer, avec l'Amrita (1), ceux que la soif tourmente. « La vie de l'homme passe aussi vite que le torrent qui coule de la montagne ; les sens sont les piéges où s'embarrassent les créatures, comme dans le piége du chasseur tombe un jeune singe. Les désirs engendrent l'ignorance et l'oubli. Jeune, beau, riche, l'ignorant est aimé et approuvé dans toutes ses actions; quand la vieillesse et la maladie ont effacé l'éclat de son corps, quand sa fortune diminue pour faire place à la misère, on l'aban-

(1) L'Amrita, l'élixir de vie, le breuvage des dieux; littéralement : l'immortalité.

donne sans retour, comme les gazelles s'éloignent d'une rivière desséchée. Autrefois on aimait à le rencontrer ; maintenant on s'en détourne, comme d'une maison en ruine ou d'un arbre abattu par la foudre. La vieillesse, qui ravit la beauté, l'énergie, la fortune, a pour terme la mort. Ainsi la créature agréable et aimée disparaît pour toujours, pareille à la fleur et au fruit tombés de l'arbre. La mort rend impuissant le puissant ; la mort entraîne la créature comme le fleuve entraîne le pin qu'il a déraciné, et l'homme s'en va, tout seul, répondre de ses œuvres. » Ainsi parlent les dieux.

Le futur Bouddha se dresse sur sa couche ; il saisit ce discours qu'il avait pressenti, et ce qui lui semblait obscur s'éclaire à ses yeux. Autour de lui personne n'a rien entendu ; les musiciennes chantent toujours ; les almées continuent leurs danses provoquantes ; au sein du luxe et des voluptés il a compris qu'ici-bas tout est folie, mensonge et vanité. Il restera désormais étranger à ces plaisirs qu'il méprisait déjà. En vain le roi multiplie ses dons et fait bâtir, à l'usage de son fils, trois palais pour chacune des saisons ; Gôpâ redouble de tendresse. Qu'importent au jeune homme les biens et les joies de

ce monde ? Abandonnant l'orgueil, il applique sa pensée à la plus pure, la plus complète intelligence. Se retirer du monde est devenu son idée fixe, et on le voit rechercher la solitude, où la sagesse parle plus éloquemment au cœur de l'homme.

Un jour le char de Siddhârtha courait à travers les allées d'un jardin de plaisance; tout à coup apparut un vieillard décrépit, le chef branlant, chauve, ridé, courbé comme la solive d'un toit; il appuyait sur un bâton ses membres tremblants, et, de son gosier desséché, sortaient des sons inarticulés. Le prince n'avait jamais aperçu son peuple qu'aux jours de fête, paré et joyeux. « Qui a mis cet homme dans un pareil état? demande Sâkya tout étonné. — Seigneur, répond l'écuyer, en toute créature la jeunesse est vaincue par la vieillesse; cet homme subit la loi commune à tous les êtres. — Eh quoi, murmure le Bôdhisattva, se peut-il que la créature ignorante, fière de sa jeunesse qui l'enivre, ne voie pas venir le déclin de l'âge? Moi, qui suis la demeure future de la vieillesse, qu'ai-je à faire avec le plaisir et la joie? » Et, détournant promptement son char, il rentra au palais.

Quelques jours après, il sortait de Ka-

pilavastou par la porte du Midi ; il vit un malheureux couché dans la poussière, brûlé par la fièvre, respirant à peine, le corps livide, amaigri et souillé par la plus dégoûtante malpropreté. « Seigneur, fit le cocher, voyant la répugnance et l'effroi se peindre sur le visage de son maître, celui-ci est atteint d'un mal terrible; ses amis l'ont abandonné, et il attend la mort. »

Ce jour-là aussi, le prince interrompit la promenade commencée, et s'en fut méditer sur le nouvel enseignement qu'il avait reçu.

Une impression plus vive encore lui était réservée. Au bout de quelque temps, il retournait au jardin de plaisance, lorsque le char croisa sur sa route un mort qu'on portait dans une bière. « Pourquoi cet homme reste-t-il ainsi immobile, tandis qu'autour de lui une foule de gens s'arrachent les cheveux et se frappent la poitrine ? » telle fut la question qui vint immédiatement aux lèvres de Siddhârtha.

« Seigneur, cet homme est mort; il ne verra plus sa demeure, ses parents, ses amis, et il est allé dans un autre monde, où ses richesses ne lui serviront de rien. »

Qu'on ne s'étonne pas de trouver ce lan-

gage dans la bouche d'un cocher; les dieux daignaient le lui inspirer; eux seuls avaient déjoué la surveillance du roi et préparé ces trois rencontres. Quant à l'ignorance du futur Bouddha à l'endroit des choses de la vie, n'est-ce pas l'usage, même en Europe, de cacher aux princes le spectacle des misères humaines? Soud-dhôdana était plus que personne intéressé à agir ainsi; il se souvenait des prédictions faites par les astrologues, et redoutait la vocation religieuse de son fils.

Mais le prince hésitait encore. Que de liens à briser pour en venir là! Et ce vieux père qui comptait sur lui pour gouverner un jour Kapilavastou! et cette douce Gôpâ, si aimante et si pure! n'allait-il pas leur déchirer le cœur?

Rien n'échappe à la tendresse d'une femme. Les luttes du sage, la princesse les devinait jusque sous les caresses de l'époux. Une nuit, elle rêva que sa chevelure était mêlée par sa main gauche, que son diadème tombait, que ses colliers et ses parures jonchaient le sol. S'éveillant aussitôt, elle fondit en larmes, et, comme une colombe tremblante, se jeta entre les bras de Siddhârtha pour être rassurée et consolée.

« Au lieu de pleurer, réjouis-toi, Gôpâ,

dit celui-ci, lorsqu'il eut entendu le récit du songe. Cette chevelure mêlée, image de la pensée humaine, signifie qu'en toi sera coupé le réseau de la corruption ; ces colliers et ces insignes royaux tombés à terre sont les emblèmes des grandeurs que tu laisseras, pour vivre sous le joug de la loi. »

Sans doute, cette grave explication ne suffit pas pour rassurer Gôpâ, et, plus que jamais, elle se méfia des desseins de son époux. Au reste, le Bôdhisattva ne dissimula pas davantage, et se rendit chez le roi pour obtenir un consentement que, dans son respect filial, il jugeait nécessaire.

« Que faut-il pour te faire changer d'avis ? demanda le malheureux père ; dis-le, je te le donnerai. Moi-même, ce palais, ces serviteurs, ce royaume, prends tout.

— Seigneur, je désire trois choses, pouvez-vous me les accorder ? Que la vieillesse ne s'empare jamais de moi ; que la maladie ne m'attaque pas, et que ma vie soit illimitée.

— Hélas ! tu demandes les seuls dons qu'il ne soit pas en mon pouvoir de t'accorder. »

Et ce vieillard, ce roi, descend jusqu'aux supplications ; il pleure, il menace, il se traîne aux pieds de ce doux

entêté que rien ne peut fléchir. Mais Siddhârtha le veut; c'est une révolte ouverte.

Puisqu'il le faut, Souddhôdana montera lui-même la garde aux portes de la cité, avec ses trois frères; cinq cents jeunes nobles veilleront nuit et jour sur les remparts; des grillages seront placés aux œils-de-bœuf et aux terrasses des palais ; et vous, belles esclaves, n'interrompez pas un instant vos chants et vos danses ; faites oublier au jeune homme cette vocation importune, et enivrez-le en déployant les séductions des femmes.

Cette dernière recommandation était peut-être superflue ; n'importe, le Bôdhisattva est prisonnier dans sa propre demeure; qu'il aille ou qu'il vienne, il n'est jamais perdu de vue. C'est alors que les dieux frappent un dernier coup. En revenant du jardin de plaisance, le prince trouve sur son passage un homme à la contenance modeste, aux yeux baissés, portant avec dignité une longue robe rougeâtre et un vase pour recueillir les aumônes. Cette fois, Siddhârtha n'a pas besoin d'explication; il reconnaît aussitôt un religieux voué aux austérités (1). « Ce-

(1) C'est un dieu lui-même qui a pris cette forme.

lui-là seul est heureux, pense-t-il, qui a dompté ses sens; moi aussi j'arracherai de mon cœur les lianes du désir; l'entrée en religion sera mon refuge et deviendra pour moi le fruit de l'immortalité. »

Étrange coïncidence ! au même moment, un messager vient lui apprendre que la princesse a mis un fils au monde (1). C'est un nouveau lien à briser; Siddhârtha accueille froidement l'heureuse nouvelle; le front soucieux, il s'assied au banquet de réjouissance qui a lieu dans la grande cour du palais; il rentre fatigué dans ses appartements, et s'endort sans jeter un regard sur les créatures qui s'évertuent à le distraire. Au bout de quelques heures, il s'éveille; les danseuses à leur tour ont cédé au sommeil; ce n'est pas toujours l'état le plus favorable à la beauté, et les dieux, pour montrer au jeune homme le néant de toute chose, ont encore rembruni le tableau. Les voilà, ces filles qui font métier de plaire, étendues à terre, leurs vêtements en désordre; les unes toussent ou grincent des dents; les autres rient ou se plaignent au milieu

(1) Nous suivons ici la tradition du sud. Celle du nord fait naître le fils de Siddhârtha bien plus tard.

d'un rêve agité; le fard détrempé coule sur leurs joues, et leurs visages apparaissent décolorés; leurs pieds sont meurtris, leurs yeux contournés; leur corps nu se montre sans aucun artifice. Sont-ce là ces almées tout à l'heure si vives et si légères? ce n'est plus un sérail, c'est un charnier.

Plein de dégoût, le prince se lève, et, se dirigeant vers un œil-de-bœuf, il aperçoit dans les nuages les dieux qui ne laissent voir que la moitié de leur corps. Ils lui font des signes d'intelligence, et semblent attendre un grand événement. Siddhârtha est aussi inébranlable dans ses résolutions que le mont Mérou (1) sur sa base. Il appelle son écuyer, et lui ordonne de seller Kantaka, le meilleur coursier des écuries royales.

Tchandaka hasarde quelques timides représentations : « Quelle fantaisie s'empare de mon maître? passe encore lorsqu'il aura vieilli, d'aller dans la forêt vivre comme un ascète; mais sa chevelure est noire, son visage est gracieux; il est puissant et aimé, pourquoi repousser le plaisir qui lui tend les bras? »

Ce beau discours n'obtient qu'une réponse sévère et le courtisan se résigne à obéir aux ordres qu'il a reçus.

(1) V. l'Index.

Il est minuit; l'astre qui présidait à la naissance de Siddhârtha vient de se lever à l'horizon, et il éclairera la fuite du sage. A pas furtifs, comme un voleur qui va commettre un larcin, le Bôdhisattva traverse les galeries du palais; le voici devant l'appartement de Gôpâ. Il n'avait pas prévu cette tentation suprême. Cette femme, qu'il a choisie entre toutes, et dont l'amour sut un instant le ravir aux pensées sérieuses; ce fils, qu'il ne connaît pas encore, ils sont là, derrière cette porte. Avant de s'éloigner pour toujours, ne jettera-t-il pas sur eux un dernier regard? Le prince entr'ouvre doucement la porte et reste immobile sur le seuil. Souriante et paisible, Gôpâ s'est endormie, le nouveau-né entre les bras ; le père n'y résiste pas ; il va s'avancer pour embrasser son fils une seule fois, la première et la dernière ; mais, pour arriver à l'enfant, il faut écarter le bras de la mère, ce bras vigilant, même au sein du sommeil ; Gôpâ s'éveillera; aura-t-il la force de résister à ses reproches et à son désespoir ? Par un douloureux effort, la main de Siddhârtha laisse retomber la porte; il vient de livrer son plus rude combat.

Dans la cour, Kantaka, le cheval aussi blanc que la neige, hennissait d'impa-

tience, prêt à dévorer l'espace (1). Le fugitif s'élance sur ce bel animal, dont les dieux ont prudemment enveloppé les sabots. Tout dort dans Kapila, depuis les sentinelles jusqu'aux perroquets appesantis sur leurs perchoirs; les portes des remparts s'ouvrent par enchantement; bientôt Tchandaka et son maître sont en liberté dans la campagne. Là, sur le sommet d'une montagne qui domine la ville, le prince s'arrête un instant. Les tours, les palais, les monuments se dressent au milieu d'une nuit claire. Le sage contemple avec émotion ce royaume et ces richesses, qu'il vient de sacrifier à sa charité pour tous les êtres :

« O cité de Kapila, s'écrie-t-il, je ne rentrerai pas dans tes murs avant d'avoir atteint l'Intelligence suprême, et, quand tu me reverras, au lieu d'être plongée dans le sommeil, tu seras debout, prête à écouter les enseignements de la loi. »

Kantaka ne marche pas, il vole; lancé comme une flèche, il passe au pied de l'Himâlaya, et traverse successivement les royaumes de Kapila, de Sravasti et de

(1) Kantaka, selon la légende, mesurait dix-huit coudées de la tête à la queue, et sa hauteur était en proportion.

Vaisali. Vers le matin, il s'arrête sur les bords de la rivière Aumi, ayant fourni un trajet de trente yôdjanas, c'est-à-dire environ quarante lieues. Le Bôdhisattva congédie l'écuyer avec le cheval; ne faut-il pas que Tchandaka s'empresse d'aller rassurer ceux qui s'inquiètent de la fuite de Siddhârtha ? Le voilà seul, au milieu du désert; mais il manque à ce fils de roi les misérables objets nécessaires à un religieux : le vêtement rougeâtre, le vase aux aumônes, le couteau, l'aiguille, le filtre et la ceinture. Heureusement les dieux sont toujours là, et l'un d'eux, déguisé en chasseur, vient apporter la robe rouge qui, aujourd'hui encore, est le vêtement des religieux bouddhistes. A défaut de ciseaux, le prince saisit son épée de la main droite, et, tenant sa chevelure de la main gauche, il coupe résolûment ces boucles qui faisaient l'admiration des femmes de Kapila; la barbe et les sourcils, objets de vanité, sont rasés de même ; le brillant jeune homme a disparu, et Siddhârtha se penche vers le fleuve qui lui renvoie l'image austère d'un Mouni. Un Tchaitya (1) fut

(1) Espèce de chapelle; on en a élevé dans tous les lieux où s'accomplirent les événements remarquables de la vie du Bouddha.

bâti à cet endroit, et, bien des années plus tard, le pèlerin chinois Hiouen-Thsang venait s'y agenouiller dévotement.

Tandis que le prince inaugurait ainsi sa vie solitaire, que se passait-il à Kapila? A l'aspect du lit royal abandonné, les femmes s'étaient mises à chercher partout, et, n'ayant rien trouvé, elles criaient comme une volée de kouraris (1). Éperdues, elles couraient à travers les appartements; on eût dit des gazelles percées de flèches empoisonnées, ou des tiges de kadalis (2) secouées par un ouragan.

La nouvelle ne tarde pas à arriver aux oreilles du roi. Dans une ville si bien gardée, il ne peut croire à la fuite de son fils, mais Gôpâ ne se fait point illusion : « Il est parti pour toujours, » s'écrie-t-elle. Et, dans son désespoir, elle veut mourir couchée sur la terre. — « Chant mélodieux des voix les plus douces, suite de femmes parées de robes flottantes, jour voilé par des treillis d'or, privée de celui qui a toutes les qualités, je ne prendrai plus garde à vous ! »

La tante Gautamî essaye de consoler cette affligée : « Ne pleure pas, Gôpâ, » et,

(1) Espèce d'orfraies.
(2) Plante.

tout en parlant ainsi, elle sanglote, la pauvre femme, dont la douleur maternelle est moins impétueuse mais aussi profonde que celle de l'épouse. « Tu le reverras un jour, ma fille, dit-elle, quand il sera Bouddha et doué de l'Intelligence suprême ; écoute la loi et ton esprit sera consolé. »

Parlez donc de la loi à une femme amoureuse, tourmentée par le dépit, la jalousie et les regrets !

Quand l'écuyer revient, tenant par la bride le cheval qui baisse tristement la tête, Gôpâ s'évanouit ; les femmes s'empressent autour d'elle, et cherchent à ranimer cette belle créature, qui, à force de douleur, en est venue à s'approcher de la mort. Elle reprend enfin connaissance ; repoussant ceux qui l'entourent, elle se jette au cou de l'animal et l'embrasse avec frénésie. « O Kantaka, coursier de noble race, où as-tu conduit mon époux ? Et toi, Tchandaka, homme sans pitié, au moment où le plus pur des êtres partait, tu n'as donc pas osé réveiller et donner l'alarme ?. »

Tchandaka essaye humblement de se justifier, mais Gôpâ continue sans l'écouter : « O mon époux, le premier des hommes, à la voix douce comme celle

du kalabingka (1), au visage pareil à la lune sans tache, aux yeux de lotus, aux beaux sourcils, aux dents blanches comme la gelée matinale, qui sait si une déesse des bois ne va pas devenir ta compagne ? Adieu ma plus belle saison embaumée des plus belles fleurs ! Ah ! maudite soit la séparation de ceux qui s'aiment ! »

L'attendrissement succède à la colère ; vaincue par les larmes, Gôpâ se calme et s'endort. En Asie et en Europe, le désespoir, chez les femmes, finit toujours de même.

(1) Espèce de moineau.

IV.

JEÛNE, TENTATION ET VICTOIRE SUR LE DÉMON.

En dépit de ses folies et de ses erreurs, l'homme est naturellement un être croyant, préoccupé des fins de l'existence et des grandes vérités qui, de tout temps, ont flotté dans l'univers.

Il y avait, parmi les contemporains de Siddhârtha, des hommes voués au renoncement et à la méditation. Dans la ville de Vaisali, Arâta-Kalama était le chef d'une grande école. Peu après sa fuite de Kapilavastou, Sâkya-Mouni vint humblement demander au maître de l'initier à toutes les pratiques des brahmatcharis (1). Après un sérieux entretien, avec une modestie rare chez les philosophes, Arâta-Kalama avoua qu'il en savait moins que le nouveau venu, et il

(1) Étudiants en théologie qui vivent dans une continence absolue.

le chargea d'enseigner la loi aux trois cents disciples de l'école.

Mais, à cette vie active, Siddhârtha préféra bientôt la solitude contemplative et se dirigea vers le pays de Magadha (1). Là, sans nul compagnon, établi sur le sommet d'une montagne, il descendait chaque matin pour quêter sa nourriture dans la ville de Râdjagriha.

Quand il fallut, pour la première fois, manger ce que la charité avait bien voulu donner, la nature princière se révolta ; lui, blasé sur les mets les plus délicats, allait-il donc se contenter d'un mélange grossier dont l'odeur seule lui soulevait le cœur? L'homme accepte volontiers les sacrifices héroïques, mais parfois son courage vient échouer devant les petites choses. Ici ce ne fut qu'une défaillance passagère ; le sage réfléchit aux souillures et aux impuretés du corps, bien autrement repoussantes que la nourriture qu'il dédaignait, et il se soumit à cette nouvelle épreuve, qui lui coûta peut-être autant que l'abandon d'un trône.

Qu'il était beau le jeune solitaire lorsqu'il marchait dans les rues, avec sa longue robe et son manteau de pada (2),

(1) Le Behar moderne, à l'est de Bénarès.
(2) Espèce de toile teinte en rouge.

portant avec calme et dignité la sébile aux aumônes ! Les hommes le regardaient avec étonnement, et les femmes montaient sur les terrasses pour l'admirer. Dans toute la ville on ne s'occupait que de lui. Était-ce un homme, un fils des dieux, un génie descendu du Touchita ?

On éveilla si bien la curiosité du roi Bimbisara qu'il se rendit en palanquin auprès du mont Pandava et monta à pied jusqu'à l'endroit où le Bôdhisattva se tenait assis dans sa posture favorite, les jambes croisées sur un tapis de gazon. Siddhârtha accueillit en égal ce souverain qui venait à lui ; il conta son histoire, et Bimbisara charmé offrit à l'ermite la moitié de son royaume et de ses richesses. Le solitaire ne se laissa point tenter, mais il promit que la ville de Râdjagriha recevrait la première les enseignements du Bouddha. Aussi le verrons-nous souvent, dans le cours de sa vie errante, revenir au pays de Magadha, sur les bords de la Nairanjana (1), et Bimbisara, ce monarque intelligent qui, du premier coup d'œil, avait su discerner le mérite, fut le plus zélé protecteur des doctrines nouvelles.

Il y avait alors à Râdjagriha un philo-

(1) Rivière qui passe à Râdjagriha.

a tracé, de lui-même, à cette époque, un curieux portrait : « Mes côtes, dit-il, devinrent aussi saillantes que les pattes d'un crabe, et mes articulations aussi visibles que les nœuds de la plante asitaki (1); mon épine dorsale ressemblait au tissu inégal d'une tresse, le crâne de ma tête à une gourde fanée et la prunelle de mes yeux creux à une étoile réfléchie au fond d'un puits. La couleur brillante de ma peau disparut pour faire place à une teinte bleuâtre, et les gens du voisinage se moquaient de moi, disant : Voyez donc le beau Sramana (2)! il a maintenant la couleur du poisson madgoura, on le prendrait pour un esprit des cimetières. » Les enfants impitoyables jettent des pierres au malheureux qui n'a plus la force de marcher; et, telle est la puissance de la forme, que l'intelligence qui réside dans ce corps affaibli n'inspire nulle confiance aux disciples. Comme ce malade qu'il avait vu couché sur la route de Kapila, Siddhârtha semblait une proie toute prête pour la mort. Le roi, instruit du triste état de son fils, envoyait chaque jour des messagers à Ourouvilva. Dans le ciel, Mâyâ

(1) L'indigo.
(2) Ascète ou religieux mendiant.

s'émut, et, retrouvant pour un instant la figure et les entrailles maternelles (1), elle descendit sur la terre, suivie d'une troupe d'Apsaras. « Eh quoi ! s'écria-t-elle, ô mon fils unique, tu vas donc mourir dans la forêt ? qui donc te redonnera un peu du souffle de vie ? »

Les dieux inquiets proposent au Bôdhisattva de lui faire pénétrer de la vigueur par tous les pores, et sans prendre aucune nourriture, il retrouvera ainsi l'éclat et la beauté. Mais ce serait une fraude à laquelle le plus pur des êtres ne saurait se prêter. Il a foi dans son étoile : il doit vivre pour sauver les hommes ; seulement il s'aperçoit qu'il a fait fausse route. A quoi sert de dompter les sens, si le corps épuisé n'a plus la force d'agir ? Puisqu'il le faut, le solitaire mangera des pois, du riz, de la bouillie, comme un homme ordinaire. Ce changement de régime achève d'enlever aux disciples toute considération pour leur maître, et ils l'abandonnent, le prenant pour un insensé qui ne sait ce qu'il veut. Le Sramana courait grand risque de mourir de faim ; heureusement la compassion féminine veillait

(1) Après sa mort Mâyâ avait transmigré pour prendre la figure d'un dieu du Touchita.

sur lui, et des villageoises vinrent chaque jour lui apporter sa nourriture. Les traces du jeûne commençaient à s'effacer. Siddhârtha s'avisa de songer à sa toilette, qu'il avait négligée dans la forêt. Son corps était dans un état de nudité complète. « Si je trouvais, pensa-t-il, quelque toile pour cacher ce qu'il faut cacher, ce serait bien. »

Le scrupule était honnête ; mais, pour s'équiper convenablement, le sage eut recours à un singulier expédient. On venait d'enterrer une fille du village ; il entra dans le cimetière, et, creusant la terre avec son pied gauche, il prit le linceul.

Voyez-vous ce fils de roi, fuyant comme un fantôme, avec ce linceul dérobé aux épaules de la jeune morte ? Il veut laver le linge impur ; un étang sort de terre à son commandement; il manque une pierre plate pour étendre la toile ; un dieu vient lui-même l'apporter. Sâkya entre bravement dans l'eau, et fait en conscience l'office de blanchisseur. Puis, cousant le linceul, il se façonne une robe de Mouni (1). Sous ce récit fantastique et presque puéril,

(1) Le lieu où se passa cet événement fut nommé Pansoukoulasivana « couture du linceul. »

se cache un grave enseignement. Le religieux ne possédera rien en ce monde ; au besoin, il se vêtira de la dépouille des morts, et ne rougira pas de descendre aux plus humbles travaux. C'est le mépris des richesses poussé aux dernières limites.

Parmi les charitables filles d'Ourouvilva, il y en avait une fort dévote qu'on appelait Soudjâtâ (Eugénie). Voulant faire une offrande au Sramana, elle choisit mille vaches dans les plus gras pâturages ; avec leur lait, elle en nourrit cinq cents autres ; le lait fourni par ces dernières fut employé à nourrir deux cent cinquante vaches, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il restât seulement huit vaches. Leur lait concentré servit à préparer une soupe au riz et au miel. Nous ne recommandons pas la recette aux ménagères économes.

Un matin, Soudjâtâ porta au solitaire ce potage, à la confection duquel les dieux avaient présidé, et qui exhalait une odeur appétissante. Avant de manger, Siddhârtha se baigna dans la Nairanjana ; ce n'était pas superflu : il y avait six ans que pareille chose ne lui était arrivée. Réconforté par le bain et la nourriture, il reprit toute sa vigueur, et en lui reparurent les trente-deux signes du grand homme. Il se

mit immédiatement en marche vers Bôdhimanda, où se trouvait l'arbre sous lequel il devait obtenir l'Intelligence suprême. Les dieux l'escortent pendant toute la route, et ont pour lui les plus aimables attentions : tantôt déployant un parasol au-dessus de sa tête, tantôt faisant surgir un étang pour rafraîchir l'air. Chemin faisant, le Bôdhisattva achète à un marchand d'herbe quelques poignées de gazon pour en faire un tapis. L'emplette n'est pas inutile; il restera longtemps sous le figuier sacré et y livrera de rudes combats. Le voilà installé sous son arbre et sur son tapis, les jambes croisées, attendant les dieux ses amis et les démons ses ennemis.

Ici on pourrait trouver quelque analogie avec le *Paradis perdu* de Milton. Mâra, le démon, auquel chacun obéit dans l'univers, ne peut se résigner à voir un mortel échapper à sa puissance. Dès que le sage aura obtenu l'Intelligence suprême, impossible d'avoir sur lui aucune prise. Il faut donc se hâter et prendre des mesures énergiques. Mâra assemble son conseil : les démons blancs qui siégent à droite, et les démons noirs qui siégent à gauche. Les blancs, cela va sans dire, sont beaucoup moins pervertis que les noirs. Les

enfers ne passent pas pour le séjour de la paix et de l'harmonie; là, plus de discussion calme et digne comme au Touchita, où chacun parlait à son tour, et écoutait poliment son adversaire. Les opinions les plus diverses sont en présence; on gesticule, on crie, on s'injurie. N'est-ce pas aussi le lot des assemblées de la terre? La droite soutient que jamais on ne pourra remuer un seul cheveu de celui qui a la sagesse. La gauche, qui ne manque pas d'assurance, prétend qu'elle saura le réduire en poudre. Les mauvais l'emportent sur les bons, et il est décidé qu'on marchera contre cet orgueilleux, qui ose braver la plus grande puissance du monde.

L'épouvantable armée remplit la plus grande partie de l'espace. En tête s'avance fièrement Mâra, monté sur l'éléphant Girimékhala et tenant une épée à mille tranchants. Derrière lui vient son état-major aux têtes de chameaux, de tigres, de marsouins, de crapauds et de vampires; les uns brandissent un arbre en guise de massue; les autres ont le poil hérissé d'aiguilles ou le corps enduit de venin; quelques-uns n'ont pas de tête, d'autres en ont plus de mille, qui lancent les éclairs et la foudre. Une pluie de sable, de flèches et de cuivre brûlant obscurcit l'atmosphère.

Çà et là, un fantôme éploré traîne ses chaînes et pousse des cris lugubres, que les hiboux et les chacals répètent en écho. Les dieux s'enfuient à la hâte, laissant leur protégé se défendre tout seul; c'est d'une poltronnerie insigne.

L'attaque commence; les marteaux, les javelots, les pieux enflammés, les chaudrons d'huile bouillante, les quartiers de roc sont lancés sur l'arbre; mais, ô miracle! ces engins meurtriers retombent en pluie de fleurs aux pieds du sage, qui montre à ses ennemis un visage dont rien ne peut troubler la sérénité. Mâra change alors de système. Il promet à Siddhârtha de lui donner tous les royaumes de la terre, s'il veut renoncer à l'Intelligence suprême. Pour toute réponse le démon n'obtient qu'un sourire dédaigneux. « Qu'as-tu donc fait, s'écrie-t-il furieux, pour arriver ainsi à la délivrance? — Mâra, pendant des centaines d'existences, j'ai pratiqué la première des vertus : la charité. — Soit, mais n'ayant aucun témoin pour appuyer ta parole, reconnais-toi vaincu. — Tu t'abuses, allié de tout ce qui est dans le délire; au besoin, la terre parlera pour moi. »

Et soudain le sol s'entr'ouvre; la déesse de la terre, sous la forme d'une belle et gracieuse femme, vient rendre témoignage

des bonnes œuvres du Bôdhisattva. Puis, la malicieuse déesse tordant sa longue chevelure, il en jaillit un flot qui renverse toute l'armée de Mâra. Ces démons, tout à l'heure si audacieux, se sauvent en tous sens, pareils à des oiseaux qui voient la forêt embrasée au souffle du vent.

Mais le roi des enfers ne se tient pas pour battu; il a son corps de réserve, plus redoutable, à lui seul, que tout le reste.

S'il résiste à la violence, Siddhârtha doit succomber aux caresses. « A moi mes filles ! » dit Mâra d'une voix qui retentit jusqu'au fond des enfers; et les Apsaras obéissantes s'élancent vers Bôdhimanda, pour montrer au sage les trente-deux magies des femmes. On pourrait croire qu'il y en a davantage, et les Indiens, si prodigues de nombres, semblent ici bien parcimonieux.

L'attaque est vive, mais le coup d'œil est agréable. Ces demoiselles ont la grande habitude de seconder leur père, et connaissent à merveille tous les secrets du métier. Les unes s'avancent le visage à demi voilé, les yeux hypocritement baissés; les autres montrent hardiment leur beau sein, et, feignant de bâiller, étendent les bras pour laisser voir la fossette de leur coude. Quelques-unes regardent le

solitaire avec leurs yeux languissamment entr'ouverts; puis, tout à coup, elles se mettent à rire d'une façon engageante et jettent de petits cris joyeux. Quelques autres, dont le corps est visible sous un tissu transparent, se balancent en marchant et jouent avec des perroquets qu'elles posent sur leurs têtes, tandis que leurs compagnes, plus audacieuses, dénouent leurs ceintures et laissent tomber le peu de vêtements qui les couvrent; la minute d'après, se ravisant, comme honteuses, elles rajustent leur toilette avec des poses provoquantes. Plusieurs enfin, étendues à terre, enroulées comme de jeunes panthères, paraissent implorer du Bôdhisattva une victoire facile.

Nous adoucissons le tableau, et nous renvoyons les lecteurs curieux au *Lalita vistara,* qui, pour faire ressortir la vertu du maître, ne ménage pas le réalisme.

Un autre que le futur Bouddha perdrait la tête; mais lui n'est pas moins calme au milieu de ces nymphes enchanteresses que devant les hideux démons. Le sérail, il est vrai, l'a familiarisé avec les coquetteries féminines. Non contentes de montrer leurs charmes, ces demoiselles s'avisent de parler, et, entourant l'ermite : « Tu ne vois donc pas notre beauté, notre

chevelure parfumée, nos dents aussi blanches que des coquilles, notre visage si bien fardé, notre bras serré dans un bracelet d'or? et ces trois plis charmants, marqués au-dessus des hanches arrondies, qu'en dis-tu ? Eh bien ! ces femmes agréables et passionnées, ces filles des dieux, elles sont tes esclaves, seigneur; pourquoi ne les embrasses-tu pas? » La tentation devient plus vive. Repoussant d'un geste ces créatures insinuantes, le Bôdhisattva leur dit : « La propriété du désir qu'on a des femmes, c'est qu'il ne peut être satisfait; le désir est semblable à un rasoir enduit de miel; si, au lieu de le chasser, on l'accueille, il grandit et augmente comme la soif d'un homme qui a bu de l'eau salée. Celui qui est l'esclave des femmes se détourne de la loi, et reste loin de la science et de la méditation. Les qualités des femmes étant d'entraîner, j'ai abandonné les troupes de femmes et je demeurerai sans trouble, sans passion. »

Quel sang-froid! un méthodiste ne prêcherait pas plus tranquillement dans sa chaire. Les courtisanes sont abasourdies; elles attendaient autre chose, mais leur honneur est engagé; elles tentent un dernier effort.

« Quoi! les kokilas chantent, les abeilles

bourdonnent, le printemps est venu; tout respire l'amour et tu restes insensible ! Tu t'abuses étrangement en repoussant les joies du désir, semblable à l'homme qui s'enfuit après avoir trouvé un trésor. Tu es jeune et beau; jette au loin le triste accoutrement des Mounis, et livre-toi à nos caresses. »

Filles du démon, vous pourriez parler ainsi des centaines d'années. Séduisez donc l'homme qui porte sur sa chair le linceul d'une morte; pour lui, le présent n'est qu'un mirage, une illusion des sens; l'avenir redoutable est seul devant ses yeux. Les belles femmes qui sont à ses pieds, il se les représente courbées par l'âge, assaillies par les infirmités; sous ces peaux satinées, il voit circuler les vers, et le temps réduire en poussière ce que les hommes ont adoré.

Les Apsaras humiliées se relèvent, et s'en vont tout conter à leur père, qui prend fort mal la chose.

« L'ignorant, le fou, il n'a donc pas vu votre beauté ! »

Les folles ont déjà oublié leur déconvenue; elles espèrent se rattraper ailleurs, mais Mâra est inconsolable. Les dieux le raillent sans pitié :

« Pauvre Mâra, disent-ils, te voilà rêveur, comme une vieille cigogne aux

ailes coupées ou comme un vieil éléphant tombé dans un bourbier. Où est ta force? Aujourd'hui, on t'a lié les pieds et les mains. »

Cette victoire, en effet, est un grand événement, et le Bôdhisattva va conquérir cette intelligence supérieure à laquelle il a tout sacrifié.

V.

REVÊTISSEMENT DE L'INTELLIGENCE SUPRÊME ET PRÉDICATION.

« Qu'ici ma peau, ma chair et mes os se dessèchent, si, avant d'avoir obtenu l'intelligence suprême, je soulève mon corps de ce gazon où je l'assieds ! » Telles furent les paroles que prononça Siddhârtha en arrivant à Bôdhimanda, sous le figuier sacré. Maître du champ de bataille, ayant dompté l'ennemi, il entra dans une méditation profonde, et s'éleva successivement jusqu'au quatrième degré de l'extase. Nous n'avons pas la prétention de guider le lecteur à travers les obscurités de la métaphysique indienne, et nous ne ferons qu'entr'ouvrir la porte du sanctuaire. Ceux qui ont étudié le mysticisme chrétien ne se trouveront pas trop dépaysés. Saint Denis l'Aréopagite qui, le premier, essaya de rapprocher, par l'extase, la créature du créateur, avait beaucoup emprunté

à l'école d'Alexandrie, redevable elle-même aux philosophes indiens d'une partie de son système. Ici, au lieu des trois degrés que devaient parcourir les Gerson et les sainte Thérèse, nous en trouvons quatre bien définis.

Le premier est le sentiment intime de bonheur éprouvé par Siddhârtha, lorsque, raisonnant et jugeant, il parvint à s'affranchir du péché et à distinguer la véritable nature des choses.

Au second degré, l'ascète, ayant mis de côté le raisonnement et le jugement, sa nature devint une, et son intelligence s'absorba dans la pensée du Nirvâna ou fin dernière.

Au troisième degré, le plaisir même de cette absorption disparut, et le sage tomba dans l'indifférence, ne gardant que la mémoire et la conscience de lui-même.

Au quatrième degré, le raisonnement, le bien-être, la mémoire, la conscience, tout s'effaça ; il perdit jusqu'au sentiment de son indifférence ; détaché du plaisir comme de la joie, il atteignit cette impassibilité voisine du Nirvâna, et il y demeura.

Dans cette nuit mémorable, par un privilége qui est celui des saints, il se rappela tout ce qu'il avait fait dans ses nom-

breuses existences. Tandis qu'il repassait ainsi ses souvenirs, les *douze causes connexes,* ou conditions qui produisent la transmigration, se déroulèrent devant lui : la naissance, l'existence, la conception, le désir, la tentation, le contact, les six sens ou siéges des qualités sensibles, le nom, la forme, la conscience, les concepts et l'ignorance. Son esprit souple et lumineux saisit, dans ces conditions, tour à tour causes et effets, l'explication de la destinée humaine.

La cause de la naissance c'est l'être, ou l'existence produite par la conception. D'où vient la conception, si ce n'est du désir, et d'où naît le désir si ce n'est de la sensation ? Qui produit la sensation, sinon le contact, effet des six sens : la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût, le toucher, auxquels il faut ajouter le cœur, siége commun de tous les sentiments. Des six siéges dérivent le nom et la forme, qui ne sont eux-mêmes que des effets, ayant pour cause la connaissance ou conscience qui distingue les objets, et attribue à chacun ses qualités spéciales. Les concepts forment les idées, les illusions que se forge l'imagination, et qui lui servent à se créer un monde imaginaire. Enfin, dernière cause, l'ignorance, qui consiste à s'attacher à tout ce

qui passe, prêtant aux objets extérieurs une réalité qu'ils n'ont pas.

Ces déductions, assez ingénieuses, pèchent par la base, puisqu'elles ne peuvent rien apprendre sur les origines de l'homme, et qu'elles laissent ses fins dernières enveloppées dans un nébuleux horizon. Néanmoins, le Bôdhisattva les présente avec enthousiasme; il croit avoir deviné le secret du monde et la vérité qui éclaire. Sa conclusion est qu'il faut anéantir cet enchaînement de misères, et délivrer les êtres du réseau de la transmigration. Pour cela, un seul môyen existe: l'enseignement de la loi. L'homme, péchant par ignorance, du moment qu'il reconnaîtra que tout est périssable sur cette terre, s'abstiendra du péché; il pratiquera les bonnes œuvres pour échapper à la nécessité de renaître et arriver au Nirvâna.

La nuit finissait; l'aurore se levait sur la cime des montagnes qui entourent Bôdhimanda; la nature s'éveillait pleine de grâce et de séduction, quand le sage atteignit la triple science (1) et se revêtit de l'intelligence suprême: il était Bouddha! Désormais nous lui donnerons ce titre.

Au même instant, six rayons de gloire,

(1) *Trividyâ*, en sanskrit.

échappés du milieu de ses sourcils, de la touffe Ournâ (1), se répandirent sur le monde en lumières de diverses couleurs. La terre s'ébranla, et le ciel était si rempli par la foule des dieux qu'on n'aurait pu y trouver la place d'un cheveu. Depuis les quatre grands rois de l'espace (2) jusqu'aux démons blancs qui avaient défendu Siddhârtha dans le conseil infernal, tous vinrent le complimenter; et voyez comme chacun s'incline devant le succès! Le vil Mâra, qui devait au moins se tenir à l'écart, osa féliciter son ennemi d'avoir atteint l'intelligence suprême. Mais, loin d'être adouci par de si plates adulations, le Bouddha lui répondit sévèrement : « Tant que je n'aurai pas enseigné la loi aux hommes, tant que mes religieux ne seront pas disciplinés, éclairés, affermis dans la foi, je ne jouirai pas de la délivrance complète. »

Quant aux louanges des dieux, celui qui avait en partage la sagesse et la douceur les reçut sans fierté et sans étonnement. Notez que si le Bouddha n'essaye

(1) Cercle de poils entre les sourcils, regardé comme un pronostic de grandeur.

(2) Les quatre gardiens du monde, qui ont leur palais de chaque côté du mont Mérou, et commandent à tous les génies.

jamais de nier la puissance des dieux, il en tient peu de compte, et les traite en général assez lestement.

Au milieu de cet enthousiasme universel, trois filles du démon, Rati, Arati et Trichnâ (1), conçurent la folle pensée de séduire le saint; elles voulaient venger leurs sœurs; en pareil cas les femmes ne doutent de rien. Sans consulter leur père, ces étourdies prirent la forme de jeunes femmes qui avaient déjà une fois été mères. En se donnant les apparences de beautés expérimentées, elles croyaient se rendre plus agréables et mieux réussir dans leurs coupables projets. Mais le Bouddha, sans même les regarder, les changea en vieilles décrépites. La punition était terrible, et la tradition birmane assure qu'il se contenta d'une sévère réprimande.

La mauvaise saison et la pluie étant venues, Moutchilinda, le roi des serpents, demanda au sage la permission de l'envelopper dans ses replis pour le préserver du froid; d'autres Nâgas en firent autant, et, pendant sept jours, le Bouddha resta abrité sous cette pyramide de serpents. Il paraît que ce contact leur causa un bien-

(1) C'est-à-dire plaisir, déplaisir et désir ardent.

être inouï. Quant au solitaire, il devait un peu étouffer sous les anneaux bariolés de ses protecteurs.

Sâkya-Mouni resta sept semaines à Bôdhimanda : les quatre premières au pied du figuier sacré ; les deux suivantes méditant successivement sous deux arbres différents, et la dernière enveloppé par les Nâgas. Durant cette période, il ne se lava pas le visage, ne prit aucune nourriture, ne remplit aucune des fonctions corporelles, et se soutint uniquement par la puissance de ses attributs miraculeux. Les historiens modernes ont donné le nom de carême aux sept semaines qu'il passa ainsi dans le jeûne et la solitude.

La septième semaine finissait, et le Bouddha restait absorbé dans ses méditations, sans penser à nourrir son corps. En ce moment, la paix du désert fut troublée par une caravane, qui avait à sa suite cinq cents chariots. Deux marchands, les frères Trapoucha et Bhallika, s'en allaient porter vers les régions du nord les produits de l'industrie du sud. Ils possédaient, parmi leurs bêtes de somme, deux taureaux merveilleux, qui franchissaient les plus mauvais chemins et donnaient l'exemple au reste du troupeau. Pour toute correction, il suffisait de les toucher avec une poignée

de fleurs; mais, quand ils entrèrent dans le bois où méditait Siddhârtha, impossible de les faire marcher; les roues des chariots s'enfoncèrent dans le sable jusqu'au moyeu; les courroies et les harnais, se déchirant d'eux-mêmes, jonchaient le sol; évidemment, il y avait quelque chose de surnaturel dans cette aventure. Trapoucha et Bhallika se désolaient, lorsqu'une déesse leur apparut, et, les guidant vers le Bouddha: « Voyez-vous celui-ci, leur dit-elle, orné des trente-deux signes du grand homme et resplendissant comme le soleil qui vient de se lever? Depuis longtemps, abîmé dans ses pensées de miséricorde pour le monde, il n'a pris aucune nourriture. Préparez-lui, avec le lait choisi de vos plus belles vaches, un repas savoureux et vous serez récompensés par la délivrance de tous les maux. »

Les pieux marchands ne se le font pas dire deux fois: ils déposent aux pieds du sage un mets excellent qui est accepté et mangé de fort bon appétit. Le Bouddha appelle toutes les bénédictions sur la tête de ces hommes compatissants; lui, qui ne tient guère aux richesses, il leur souhaite toutes les prospérités. Ce n'est pas sans émotion qu'il voit partir ses nouveaux

amis, et, coupant sur sa tête une mèche de cheveux, il la leur donne comme un souvenir. C'est tout ce qu'il peut offrir en échange de leur charité.

Les habitants des bords de l'Iravaty se plaisent à conter cette histoire, et montrent aux voyageurs la Pagode du dragon où les deux premiers dévots Bouddhistes enfermèrent les cheveux, relique sacrée du maître.

Le revêtissement de l'Intelligence suprême n'était qu'un prélude, et bientôt le Bouddha devait commencer l'œuvre de prédication pour laquelle il était descendu du Touchita. Il y a ici, dans la vie de Sâkya-Mouni, un moment de doute et de trouble; il se défie de lui-même et des autres. Pourquoi parler, si l'on n'est pas compris? Pour récompense de ses enseignements, s'il allait récolter l'insulte et le mépris? Ces hésitations font trembler les dieux. Deux fois Brahma daigne venir implorer le sage, et le supplier de battre le grand tambour de la loi. « Lui, le soleil des orateurs, va-t-il rester silencieux? Parvenu à la délivrance et à la connaissance de toutes choses, refusera-t-il de donner la main aux aveugles tombés dans le précipice? »

Ce langage est écouté; des pensées

égoïstes ne peuvent longtemps dominer dans l'âme du Bouddha ; il réfléchit que le monde peut être divisé en trois catégories : ceux qui sont dans le faux, ceux qui sont dans le vrai et ceux qui sont dans l'incertitude. Il persuadera certainement ceux dont les yeux sont déjà ouverts à la vérité, et il a chance de réussir près de ceux qui flottent dans le doute. C'en est assez pour le décider ; il tournera la roue de la loi (1), ou, pour parler plus clairement, il prêchera la doctrine à tous les êtres qui, sans lui, resteraient plongés dans l'ignorance.

Il songe d'abord à ses anciens maîtres Arâta et Roudraka. Ces hommes ont passé leur vie à mortifier la chair ; faciles à discipliner et à instruire, personne n'est plus digne de recevoir les premiers enseignements du Bouddha. Malheureusement il apprend que Roudraka est mort depuis sept jours, et Arâta depuis trois jours. Après leur avoir payé un tribut de regret, sa pensée se porte vers les cinq personnages de bonne caste qui furent jadis ses disciples. Les ingrats l'ont abandonné, expi-

(1) Peut-être cette métaphore a-t-elle donné l'idée des cylindres à prières, si commodes pour les dévots paresseux.

rant au milieu des bois; il leur rendra le bien pour le mal, et, afin de les rejoindre, il ne craindra pas d'entreprendre un long voyage.

Traversant le pays de Magadha, Sâkya s'arrête quelques heures sur le mont Gaya, pour voir son excellent ami le roi des serpents; il doit bien une visite à celui qui l'a si chaudement enveloppé durant la mauvaise saison. Revenu dans la plaine, il accepte quelques invitations à Rôhitavastou, à Ourouvilva Kalpa, à Sarathi, et, enfin, il arrive sur les bords de la Gangâ (le Gange). Le fleuve, grossi par les pluies, coulait à pleins bords, plus rapide que jamais. Sur la rive opposée, se découpaient les clochers de la ville de Bénarès, où le Bouddha devait retrouver ses disciples. Déjà un batelier officieux s'avance, tenant ses rames d'une main et tendant l'autre; mais l'argent ne pèse guère dans la bourse d'un religieux; Siddhârtha ne possède pas même un Kârchâpana (1), pour acquitter son passage. La figure aimable du batelier s'est rembrunie, et il regarde avec dédain une si mauvaise pratique. Tout à coup il voit le religieux

(1) Menue monnaie qui équivaut à peu près à cinq centimes.

s'élancer à travers les airs pour passer au-dessus du fleuve. Sâkya s'est simplement souvenu d'un privilége acquis aux saints ; mais le batelier tombe évanoui de frayeur. Bientôt revenu à lui, il va rapporter ce miracle au roi qui abolit immédiatement le péage en faveur des religieux. Pour le Bouddha, dont le calme ne s'est pas démenti, il entre dans la ville, et va tranquillement quêter sa nourriture. Son repas terminé, il se dirige vers le Mrigadâva ou bois des gazelles. Là habitent ses anciens disciples, et, quoique leur maître ait bien changé, ils le reconnaissent de loin. Ce n'est plus l'ascète épuisé auquel les enfants jetaient des pierres ; la force et la majesté éclatent dans sa démarche ; une belle couleur d'or, récompense de la patience et de la pureté, brille sur son visage. Les personnages de bonne caste sont indignés de cette mine de prospérité.

Ceux qui ont eu des torts les aggravent volontiers, croyant ainsi s'excuser eux-mêmes.

« Voyez, disent-ils, ce relâché, ce gourmand, gâté par la mollesse ! Il croyait, par les austérités, s'élever au-dessus des autres, et maintenant, il ne s'occupe qu'à ramasser des aumônes pour manger davantage ! Gardons-nous d'aller au-devant de

lui ; ne nous levons pas à son approche, et n'ayons désormais rien de commun avec cet homme.

C'était plus facile à dire qu'à faire. A mesure que le Bouddha s'approche, les disciples se sentent mal à l'aise sur leurs siéges ; à la fin ils n'y peuvent plus tenir ; un pouvoir au-dessus de leur volonté les force à se lever et à s'incliner le front dans la poussière. Remplis de foi et d'amour, ils confessent leur faute, et implorent le pardon du sage. Sâkya fait un geste comme pour les bénir ; il étend la main sur eux ; les voilà soudain revêtus des trois habits du religieux, les cheveux rasés et munis du vase aux aumônes. La terre tremble ; des clartés surnaturelles enveloppent les trois mille mondes ; une musique délicieuse résonne dans les airs ; comme à Bôdhimanda, les dieux viennent saluer le Bouddha et chanter ses louanges. Devant l'auditoire divin suspendu à ses lèvres, devant les cinq disciples qui marcheront avec lui à la conquête du monde, Sâkya fait entendre la première prédication Bouddhique ; essayons de l'analyser rapidement.

L'enchaînement mutuel des causes dont nous avons déjà parlé (1), et la théorie des

(1) V. page 76.

quatre vérités sublimes composent le fond de la doctrine Bouddhique. Après avoir découvert à Bôdhimanda les douze conditions qui produisent la vie, le maître établit quatre vérités :

1° La douleur existe.

2° Elle a une origine.

3° Il est un moyen d'y mettre fin.

4° Ce moyen c'est la doctrine du Bouddha.

La grande préoccupation de Siddhârtha est de soustraire les hommes à la loi de la transmigration; il reconnaît dans tous les êtres deux penchants distincts, l'un vers le bien, l'autre vers le mal. Là-dessus il est d'accord avec toutes les philosophies et toutes les religions; mais il en diffère dans cette doctrine, qui lui est commune avec les Brahmanes, à savoir que les bonnes actions ne peuvent annihiler les mauvaises. Avez-vous, dans une heure d'égarement, commis une faute, un crime ? C'est en vain que vous consacrerez une vie entière à l'expier ; vos vertus, vos bonnes actions ne vous serviront de rien, et vous serez puni dans une nouvelle existence. Des esprits superficiels ont cru trouver certaines ressemblances entre le Bouddhisme et le Christianisme. Qu'il y a loin de cette loi fatale, qui poursuit indéfi-

niment le coupable, à cette religion miséricordieuse qui donne à l'homme la faculté du repentir, lui laissant, jusqu'au dernier souffle, une porte ouverte sur l'éternité bienheureuse, et permettant qu'un acte de contrition fasse du plus grand des pécheurs un des élus de Dieu !

Cette rédemption, qui peut s'accomplir en quelques minutes, des siècles n'y suffiront pas dans le Bouddhisme. Supposez la créature punie et redescendue au plus bas de l'échelle; devenue ver de terre après avoir occupé un rang élevé, celui de roi par exemple. Ce fut la destinée du Bouddha, s'il en faut croire les Djâtakas qui racontent ses diverses existences. A force de persévérance, il a, dans ses cinq cent cinquante dernières naissances, détruit graduellement tout penchant au mal; il a gravi lentement les degrés qui conduisent à la perfection. La tâche était rude et le propre des enseignements du réformateur est de donner des moyens plus prompts pour arriver à la délivrance. Le Bouddha, la loi et l'assemblée des fidèles, tels sont les trois refuges auxquels les disciples devront recourir pour abriter leur faiblesse. En d'autres termes, ils écouteront les préceptes de leur maître; ils chercheront à pratiquer la loi, et ils s'en-

courageront au bien par des exhortations et des prières en commun.

Le maître tient davantage à corriger les vices du cœur que les travers de l'esprit, et, si la partie dogmatique laisse à désirer, la morale est irréprochable. Elle comprend cent huit portes de la loi, c'est-à-dire autant de vertus à connaître et à pratiquer. En tête des six vertus appelées Pâramitas ou transcendantes, est placée l'aumône. Ici, il ne s'agit plus de cette libéralité qui consiste à donner à autrui une partie de ce qu'on possède ; c'est une charité illimitée, qui s'adresse à toutes les créatures. Ainsi, dans une de ses existences précédentes, Sâkya livrait son corps en pâture à une tigresse affamée. Les religieux n'auront pas tous les jours l'occasion de sacrifices aussi douloureux ; mais ils pourront se dévouer sans relâche au salut de leurs semblables. La chasteté absolue vient en seconde ligne. En dominant les sens, l'homme cessera d'être distrait par les objets extérieurs ; tel qu'un voyageur qui va droit au but, sans se détourner de sa route, il arrivera à la contemplation et à la science. Marchant résolûment à la conquête de la vérité, ne craignant rien au monde que le péché, il joindra au courage la patience et l'humilité. Si misérable

et si faible, doit-il s'enorgueillir de quelques vertus et perdre la simplicité du cœur ?

« O religieux, s'écrie Siddhârtha, cachez vos bonnes œuvres et ne confessez que vos péchés. » Saint Paul n'eût pas mieux dit.

Le Bouddha, qui appartient à la grande école des législateurs, a tout prévu : le bien qu'on peut faire et le mal qu'il faut éviter. Il en fait l'objet des dix commandements suivants :

En action : Ne pas tuer, ne pas voler, ne pas commettre d'adultère.

En parole : Ne pas mentir, ne pas dire d'injures, ne pas parler légèrement, ne pas calomnier le prochain.

En pensée : Ne pas convoiter le bien d'autrui, ne souhaiter de mal à personne, ne pas douter de la doctrine du Bouddha.

Parvenu à la connaissance de lui-même et à la pratique de toutes les vertus, le disciple franchira les quatre degrés suivants :

1° L'entrée dans le courant religieux.

2° L'état de celui qui ne revient plus qu'une fois parmi les hommes.

3° L'état de celui qui n'y reviendra plus.

4° L'état d'Arhat (saint), qui conduit directement au Nirvâna ou béatitude finale.

Le Nirvâna! Voilà le grand mot qui a soulevé tant de polémiques. L'homme, après la mort, est-il à tout jamais plongé dans le néant, ou trouve-t-il un état calme qui laisse subsister sa personnalité? Nous n'avons ni le loisir ni la prétention d'éclaircir de si graves questions, mais, dans l'hypothèse du néant, nous serions bien étonnés que le Bouddha ait séduit tant d'âmes en promettant si peu. Eh quoi! à ces maux qui sont le partage de l'humanité vous ajoutez les privations de toute sorte, vous dévouant pour les autres ou luttant contre vous-même; et, pour résultat final, vous obtenez l'anéantissement suprême! Coupable, vous étiez menacé de transmigrations indéfinies; les enfers brûlants ou glacés s'ouvraient pour vous engloutir; vous seriez punis, et vous ne seriez pas récompensés!

Les Nihilistes objecteront que la créature, fatiguée des combats de la vie, aspire au repos et que c'est déjà un bonheur de ne plus souffrir.

Dans la métaphysique du Bouddhisme, les fins dernières donnent matière à controverse; la science n'a pas encore promené son flambeau à travers ces ténèbres que le maître semble avoir laissées subsister à dessein; n'importe, le Nihilisme ne peut

être que la doctrine de quelques esprits égarés ; nous ne croirons jamais que ce soit celle d'un tiers des habitants du globe; le cœur, la raison, l'instinct inné de l'immortalité, tout proteste contre une pareille assertion. Non, Sâkya-Mouni n'a pas retiré à l'homme la plus belle de ses espérances; on peut déjà l'affirmer d'après des témoignages pleins d'autorité. Le Nirvâna ouvre des régions sereines, où, étranger à toute sensation de joie et de douleur, l'homme éprouve une satisfaction indéfinissable. En puissance d'idées, mais ne se donnant plus la peine de les formuler, il ne dort ni ne veille; il reste dans un état négatif; ce n'est plus la réalité, ce n'est pas davantage le rêve.

DEUXIÈME PARTIE

I.

APOSTOLAT ET RETOUR A KAPILAVASTOU.

Le Bouddhisme devait accomplir à la fois une réforme religieuse et une révolution sociale.

L'Inde était alors divisée en une multitude de petits royaumes, gouvernés par des tyrans qui n'obéissaient qu'à leurs passions, et pour lesquels la vie des hommes ne comptait guère. Trois castes se partageaient les honneurs et les biens : les Brahmanes, chargés des sacrifices et de toutes les cérémonies religieuses, les Kchattryas ou guerriers, les Vaicyas ou marchands. La quatrième classe se composait du peuple, asservi, écrasé d'impôts pour fournir à des guerres injustes ou aux plaisirs du souverain. Il se vengeait en murmurant

tout bas, ce pauvre peuple, accolant malicieusement le nom des rois à celui des voleurs; c'est la seule protestation que les âges nous aient transmise.

Quant à la situation du sexe féminin, elle était aussi honorable que cela est compatible avec les mœurs orientales. Si les Indiens respectaient dans la femme la mère de leurs enfants, ils se méfiaient de son jugement et de ses lumières. Que de jeunes filles séduites, de femmes trahies, de veuves opprimées, étaient victimes d'abus monstrueux et gémissaient sous une tutelle voisine de l'esclavage!

L'égalité n'existait même pas devant la science. Les éléments de la grammaire, de la philosophie et des principales connaissances humaines, étaient résumés, enfouis, si j'ose m'exprimer ainsi, dans des aphorismes d'une brièveté étudiée, dont quelques savants possédaient seuls la clef; on les développait dans des écoles qui n'étaient ouvertes qu'aux trois castes supérieures. La pensée qui avait dicté l'exclusion d'une quatrième classe se démêlait clairement: laisser le peuple dans l'ignorance, n'était-ce pas le plus sûr moyen de le tenir à distance ?

Dans cette société corrompue, d'une civilisation avancée, la politique et la diplo-

matie jouaient déjà un rôle. Lorsque les souverains ne cherchaient pas à s'enlever un lambeau de territoire, ils entretenaient des relations amicales où l'esprit Indien se révélait dans toute sa souplesse.

Tous ces rois, si hautains et si cruels, avaient trouvé leurs maîtres. Peu à peu les Brahmanes s'étaient emparés du pouvoir et l'avaient concentré dans leurs mains ambitieuses; puissance mystérieuse et redoutable, comme celle qui lançait les foudres au moyen âge et faisait trembler peuples et rois!

Les Brahmanes jetaient des charmes et des malédictions, dont ils savaient, au besoin, aider l'accomplissement, poursuivant en tous lieux les victimes de leur haine. En revanche, ils protégeaient les solitaires qui remplissaient alors les vallées du Gange et de l'Indus.

De tout temps, l'homme a cru faire une bonne action en mortifiant son corps pour se dévouer au salut de son âme. Ceux dont il s'agit ici, absorbés dans la méditation, poussaient à l'excès l'oubli de tout soin matériel; laissant croître leurs cheveux et leur barbe, ils demeuraient dans un état de nudité complète; aussi les avait-on nommés Digambaras, c'est-à-dire « ceux qui ont l'air pour vêtement. » Ils s'intitu-

laient des sages, et ressemblaient aux animaux de la forêt. Parfois, quittant leur rocher ou leur cabane, ils venaient dans les villes prêcher une foule ignorante qui les écoutait avec avidité. Mais, les gens bien élevés se détournaient avec dégoût; les femmes surtout, depuis la fille de roi jusqu'à la plus humble servante, toutes protestaient contre tant d'impudeur.

Un mélange de raffinement et de grossièreté, la science d'un côté, l'abâtardissement de l'autre, la domination des castes supérieures et l'esclavage du peuple, voilà donc l'état de la société indienne lorsque parut le hardi novateur, qui a nom Sâkya-Mouni. Dans ce monde factice, hérissé de barrières et de préjugés, il renverse toutes les idées reçues; ce fils de roi, qui s'est fait mendiant, ne tient nul compte des castes; à ses yeux il n'y a que des hommes, égaux devant la douleur comme devant le salut. Il l'a dit lui-même: « La loi que j'apporte est une loi de grâce pour tous. » A l'inverse des Brahmanes, il s'efforcera de mettre la doctrine à la portée des petits et des humbles; il rendra à l'humanité souffrante ses droits imprescriptibles: c'est le secret de sa force et du prestige qu'il exercera sur tous ses contemporains.

Dans la première partie de ce travail nous avons essayé de faire connaître les aspirations mystiques du Bouddha ; nous allons maintenant raconter ses actions.

Après cette nuit mémorable, où avait eu lieu la première prédication, le maître et les disciples (1) étaient demeurés dans le bois des gazelles. Le premier converti fut un jeune homme de Bénarès.

Le croira-t-on ? ce n'était pas un Paria ni même un Soudra (2); c'était un heureux de la terre, un élégant, un oisif, qui dépensait follement de grands revenus, entretenant les courtisanes à la mode et remplissant son palais d'habiles danseuses. Le bain, les parfums, la toilette, l'amour, la chasse, se partageaint son temps et ses prédilections. Il avait usé de toutes les jouissances possibles. Une nuit, je ne sais quelle voix intérieure lui représente la vanité de toutes choses, et il va trouver le Bouddha, qui lui prêche la loi. Aussi ardent pour les austérités qu'il le fut pour les plaisirs, Yasa s'empresse de dépouiller la livrée du monde; il arrache ses riches

(1) Voici les noms des cinq premiers disciples : Adjnâna-Kaundinya, Asvadjit, Vâchpa, Mahânâma, Bhadrika.

(2) Nom donné à la classe des ouvriers et domestiques.

vêtements pour se revêtir plus vite de la robe du religieux.

Son père vient lui-même le réclamer au Bouddha; il s'indigne, il menace; c'est son fils unique qu'on veut capter et qu'on affuble d'un accoutrement ridicule. A ces injures le maître répond avec sa voix pleine de charme, et le père irrité se calme soudain; trop vieux pour faire un religieux, il sera au moins un Oupâsaka « dévot ». Il se jette aux pieds de Siddhârtha, et le supplie de venir prendre le riz dans sa maison.

L'étonnement de chacun fut grand, quand on vit s'avancer, derrière le Bouddha, le nouveau mendiant, aux yeux baissés, à la contenance recueillie. A peine reconnaissait-on le beau, le dédaigneux Yasa, dont les folies et les amours avaient occupé tout Bénarès. La conversion d'un pauvre hère eût excité les moqueries; mais celle d'un homme si bien posé devait produire des imitateurs. « Quelle est donc cette loi puissante qui a subjugué notre ami ? » se dirent plusieurs compagnons du nouveau converti, et ils allèrent trouver le Bouddha, qui les instruisit aussitôt.

Lorsque la saison des pluies fut passée, le maître se mit en route pour Ourouvilva. On comptait déjà soixante et un religieux.

Ils s'en allaient à travers les villes et les campagnes, récitant ces deux stances que la foule écoutait avec curiosité :

« Commencez, sortez de la maison ; appliquez-vous à la loi du Bouddha ; renversez l'armée de la mort, comme un éléphant renverse une hutte de roseaux ;

Car celui qui marchera sans distraction dans cette discipline de la loi, après avoir échappé à la succession des naissances, mettra un terme à la douleur. »

On aime à revoir les lieux où l'on a souffert. Aussi Sâkya prit plaisir à s'installer, avec sa pieuse caravane, au milieu de cette forêt dans laquelle il avait failli mourir. On trouvait partout, à Ourouvilva, des sources vives et de frais ombrages. Sur les bords de la Nairanjana, les roseaux atteignaient à la hauteur des grands arbres ; et, à travers les jongles, on pouvait apercevoir la silhouette superbe de ces éléphants que les poëtes comparent à des collines.

Cette solitude attirait les visiteurs ; trente jeunes nobles y vinrent passer quelques jours, et chasser à outrance le tigre et l'antilope. C'était presque une partie de garçons : les uns avaient amené leurs femmes et les autres leurs maîtresses. Singulier mélange ! Il est vrai que, dans d'au-

tres pays, ces choses-là se font aussi quelquefois, sans que cela paraisse.

Le premier jour, on avait beaucoup couru; on but plus que de raison, et le soir on dormait du sommeil des buveurs, qui, n'en déplaise aux moralistes, est aussi profond que celui du juste. Personne ne s'aperçut qu'une des demoiselles faisait main basse sur les bijoux, les habits, et tout ce que la compagnie possédait de plus précieux. Lorsque chacun s'éveilla, la donzelle avait lestement fait son paquet et tourné les talons. On se souciait peu de la femme, mais beaucoup de ce qu'elle emportait, et on se mit à sa recherche. Justement, le Bouddha était assis sous un arbre, livré à sa méditation du matin ; les étourdis l'interpellent, pour savoir s'il n'a pas vu passer une femme qui se sauvait.

Au lieu de se fâcher d'être interrompu pour un si frivole incident, le saint leur répond : « Insensés, dites-moi, je vous prie, lequel est le plus avantageux, de chercher une femme ou de vous chercher vous-mêmes ? »

Cette réflexion frappe les chasseurs, et ils conviennent que la connaissance de soi-même est préférable à toute chose. — « S'il en est ainsi, réplique Sâkya, demeu-

rez ici, et je vous enseignerai la loi. » Ils acceptent ; la joyeuse partie finit plus sérieusement qu'elle n'avait commencé, et ces jeunes fous deviennent de parfaits croyants. Inutile de dire qu'ils abandonnèrent leurs habitudes d'intempérance, et n'emmenèrent plus de demoiselles à la chasse.

C'était un beau succès ; mais, dans son zèle, Siddhârtha ne croyait jamais faire assez de conquêtes spirituelles.

Dans cette même forêt se trouvaient trois ermitages dirigés par les trois frères Kâcyapa (1). Le Bouddha, qui avait ses vues, laissa ses disciples, et s'en fut seul demander l'hospitalité à l'ermitage d'Ourouvilva. Il n'était pas exigeant, et ne réclamait que la permission de coucher dans la cuisine. Le supérieur accueillit cette requête avec une bonhomie hautaine. « J'y consens, dit-il; mais je dois vous prévenir que vous serez en concurrence avec un Nâga fort peu endurant. Toutes les nuits, il rentre ici pour se coucher près du foyer. Nous, qui sommes des saints, nous ne le craignons pas; mais pour vous, qui

(1) Pour les distinguer on les nommait : Ourouvilva Kâcyapa (habitant Ourouvilva), Nâdi Kâcyapa (vivant au bord de la rivière), et Gaya Kâcyapa (habitant près de Gaya).

n'êtes pas trop avancé dans la sainteté, il serait peut-être imprudent de braver le personnage. »

Sâkya eut un sourire qui signifiait: « Ne vous mettez pas en peine; c'est mon affaire; » et Kâcyapa l'abandonna à son malheureux sort, persuadé qu'au matin on le trouverait étranglé.

Le Nâga, fort régulier dans ses habitudes, vint à l'heure accoutumée. Furieux de voir un intrus, il lança sur lui une colonne de fumée, à laquelle le Bouddha riposta par une fumée plus épaisse. Le Nâga fit sortir des flammes; le Bouddha en fit surgir dix fois davantage. A la fin, il saisit le monstre et l'enferma dans son pot à riz (1).

Qui fut étonné le lendemain matin? ce fut Kâcyapa en voyant le prisonnier de son hôte. Plus poli que la veille, l'ermite proposa à Sâkya d'habiter un bosquet, situé au centre des jardins. C'était une résidence plus convenable que la cuisine, et le saint l'accepta volontiers. Le voilà au milieu de la place dont il voulait s'emparer. Sa douceur, sa parole séduisante, lui assu-

(1) Ceci rappelle les sorciers du moyen âge, qui enfermaient dans des bouteilles les démons, comme le Diable boiteux de Lesage.

rèrent bientôt une grande influence sur les ermites. Kâcyapa était dévoré de jalousie; l'orgueil l'aveuglait, et il se croyait plus parfait que le nouveau venu.

Un jour, le peuple devait venir faire des offrandes aux religieux; Kâcyapa, qui craignait de se voir éclipsé, et surtout de perdre les largesses de ses dévots, voulut, à tout prix, éloigner Siddhârtha. Celui-ci, habile à lire dans le cœur des hommes, évita au supérieur la peine de chercher un prétexte, et, par l'effet d'une puissance surnaturelle, il se transporta à l'autre extrémité du Djambouvipa. Le lendemain, dès l'aube, il était de retour à l'ermitage. Kâcyapa lui demanda hypocritement pourquoi il avait disparu; la cérémonie avait été des plus édifiantes, et on l'avait beaucoup regretté.

Le Bouddha, toujours calme et souriant, dévoila à cet envieux les pensées mesquines qui avaient troublé son âme, et il les lui présenta comme réfléchies dans un miroir.

L'homme ne démêle pas toujours ses propres sentiments, surtout quand ils sont mauvais.

Kâcyapa fut effrayé de se voir si bien deviné, mais il n'en devint pas plus humble.

Avec le mois de janvier, les froids arri-

vèrent et les religieux, qui n'avaient pas discontinué leurs bains, grelottaient au sortir de l'eau. Siddhârtha n'eut qu'à étendre la main, et de grands feux s'allumèrent sur les rives de la Nairanjana. Les pluies vinrent ensuite; tout fut inondé à l'ermitage, sauf le bosquet de Sâkya.

« Le pouvoir de cet homme est merveilleux, pensait Kâcyapa; mais, comparé au mien, c'est peu de chose encore. »

Les ermites adoraient le feu. Quand il s'agissait de faire des sacrifices à leur dieu, tantôt le bois ne pouvait s'allumer sans l'aide du Bouddha ; tantôt les flammes s'élevaient, si vives et si menaçantes, qu'il fallait aller chercher le maître pour les éteindre. La légende accepte, sans hésiter, plus de trois mille prodiges accomplis dans ce couvent d'hérétiques. Ces miracles nous paraissent symboliser les vertus de Sâkya, et l'édification qu'il répandit dans l'ermitage fut sans doute le plus efficace de ses moyens de conversion.

Le patient réformateur vit enfin ses vœux se réaliser. Les trois frères et leurs disciples ouvrirent les yeux à la lumière, et, jetant dans la Nairanjana tout ce qu'ils possédaient, ils suivirent le Bouddha, qui partit pour Râdjagriha.

« Cette ville sera la première qui recevra

les enseignements de la loi, » avait dit au roi Bimbisara le solitaire du mont Pandava. Sâkya était fidèle à ses promesses.

La troupe s'arrêta à Gaya, au pied d'une montagne que le maître avait déjà gravie plus d'une fois. Vue de la rive, on l'eût prise pour une tête d'éléphant gigantesque. Des chemins sinueux conduisaient au sommet de cette montagne. C'est là que le Bouddha prononça un sermon qui est considéré comme la substance de toute sa doctrine. Il compara l'existence à une flamme qui éblouit l'homme par son éclat et le tourmente par ses effets. Pour d'anciens adorateurs du feu, la comparaison était bien choisie. L'enchaînement des idées manquait un peu de clarté ; mais, ici, ce n'était plus un auditoire populaire, à la portée duquel il fallait descendre : l'orateur s'adressait à des hommes rompus à toutes les obscurités de la métaphysique et préparés aux doctrines nouvelles.

Assurément, ce n'est pas ainsi qu'il dut s'exprimer lorsqu'il prêcha sur le Gridhrakouta, « le Pic du vautour, » devant le peuple et le souverain de Râdjagriha.

Quel triomphe pour les religieux dans cette contrée où un roi donnait l'exemple!

Peuple et courtisans rivalisaient d'em-

pressement pour écouter les exhortations du sage. Les Brahmanes eux-mêmes se taisaient, et les rudes épines de l'apostolat se changeaient en fleurs. Bimbisara, accompagné d'une foule innombrable, était venu recevoir son ami aux portes de la ville, et il lui avait offert un superbe Vihâra (couvent), nommé Vênouvana, « jardin des Bambous. » Le Bouddha réfléchit longtemps avant d'accepter, même de la main d'un ami, une pareille libéralité. L'indépendance religieuse lui semblait devoir y perdre ; d'un autre côté, avec le nombre croissant des membres de l'association, les besoins quotidiens devenaient impérieux, et les aumônes des fidèles insuffisantes. Sâkya se décida à donner aux prêtres la permission dangereuse, mais nécessaire, de recevoir des offrandes considérables, telles que des maisons avec les terres qui en dépendaient.

Le réformateur devait faire à Râdjagriha deux conquêtes précieuses pour le Bouddhisme. Tandis qu'il était, avec ses disciples, dans cette délicieuse retraite de Vênouvana, deux hommes distingués, préoccupés des fins dernières, étudiaient sous un professeur hérétique. Ils rencontrèrent par hasard Asvadjit, un des cinq premiers disciples, qui, après avoir renié

le maître, s'était repenti comme saint Pierre. Frappés de la contenance simple et digne du religieux, les philosophes l'abordèrent, et entamèrent avec lui une controverse. Rien n'était plus naturel : il y avait alors tant d'écoles et de systèmes. Sâripoutra et Maudgalyâna, il faut le dire à leur louange, étaient spiritualistes, persuadés qu'à la destruction du corps survit un principe immortel. Asvadjit dépeignit, avec l'enthousiasme d'un néophyte, cette doctrine qui expliquait tout ce qui appartient à la matière et tout ce qui peut servir à la maîtriser. — « Croyez-vous à cette loi? » demanda Sâripoutra. — « Si j'y crois! s'écria le disciple, de toute l'énergie de mon âme. »

La chaleur de son zèle gagna les deux philosophes. Ces hommes, qui se débattent contre le doute, devinent qu'ils sont sur la voie de la délivrance. Sâripoutra et Maudgalyâna vont à Vênouvana chercher aux pieds du Bouddha les véritables enseignements, et cet exemple entraîne tous leurs compagnons d'école. Le chef de ces hérétiques, dans sa fureur d'être ainsi abandonné, se rompit un vaisseau dans la poitrine ; il mourut sans consolation et sans espérance.

Mais laissons Sâkya faire chaque jour

de nouvelles conversions, et retournons à Kapilavastou.

Souddhôdana, après huit années, ne pouvait se consoler de l'absence de son fils; il suivait, de loin, les vicissitudes et les triomphes de cette mission religieuse qu'il avait combattue. Résigné désormais, il n'avait d'autre ambition que d'embrasser Siddhârtha une dernière fois avant de mourir. Il envoya successivement sept messagers au Vihâra des Bambous: aucun ne reparut. Tous, séduits par l'éloquence du maître, avaient adopté la vie monastique et oublié leur mission. Le huitième seulement, fidèle à son message, revint à Kapila, annoncer au vieillard qu'il reverrait bientôt son fils.

Le palais, triste et silencieux, s'anima par enchantement; on rouvrit les fenêtres du cabinet d'étude (1), où personne n'était entré depuis la fuite du prince; les jardins, qui s'étendaient à près d'une lieue, furent embellis des fleurs les plus rares; aux portes de la ville, on bâtit le couvent du Nyagrôdha, et, pour tromper son impatience, le roi allait sans cesse

(1) Hiouen-Thsang, vers l'an 632 de notre ère, visita le palais du roi Souddhôdana. On lui montra le cabinet d'étude du prince Siddhârtha.

surveiller les travaux, pressant les ouvriers, et ne trouvant jamais rien d'assez beau pour son fils bien-aimé.

Les religieux avaient quitté Vênouvana et s'étaient mis en route; à Kapila on savait, jour par jour, l'itinéraire qu'ils devaient suivre. La majesté paternelle exigeait peut-être que Souddhôdana attendît tranquillement, dans son palais, l'arrivée des voyageurs; mais demandez donc ce sacrifice à un homme qui, depuis douze ans, n'a pas vu son fils.

La première entrevue eut lieu à quelques lieues de Srâvasti : elle fut des plus touchantes. Le respect et l'amour filial ne pouvaient manquer à celui qui possédait tant de vertus. Le Bouddha n'enseignait-il pas à ses disciples que, pour un fils de famille, un père était l'égal de Brahma lui-même?

Le prince Siddhârtha l'avait prédit, la nuit de son départ: Cette ville de Kapila, qu'il laissait endormie, serait un jour debout pour le recevoir.

Chacun voulut assister à l'arrivée du sage: depuis le dernier-né, suspendu au sein maternel, jusqu'au plus vieux des Sâkyas, tout le monde était au bosquet des Nyagrôdhas. Seule, une femme resta enfermée au fond du palais: c'était Gôpâ.

Depuis la fuite de son époux, elle vivait dans la retraite, s'obstinant à n'être pas consolée. Si elle n'en était plus à cet accablement des premiers jours, et si le temps avait insensiblement ramené un peu de calme dans son cœur, la visite de Siddhârtha allait rouvrir une plaie douloureuse. Elle n'oubliait pas, cette veuve dont le mari était vivant, que, belle et jeune, on l'avait abandonnée, la condamnant à d'éternels regrets.

Les femmes, qui s'arrogent si volontiers le droit de faire souffrir, ne pardonnent guère les souffrances qu'on leur cause, et l'on peut juger de la violence de leur amour à la profondeur de leur ressentiment.

Gôpâ eût mieux fait de suivre le conseil de la tante Gautamî et d'écouter la loi. N'en plaignons pas moins celle qui souffre et pleure, tandis que chacun se réjouit sous les ombrages des Nyagrôdhas.

Les enfants des plus nobles familles marchaient en tête du cortége ; ils offrirent des parfums et des fleurs au solitaire. Choisir l'innocence comme intermédiaire auprès du plus pur des êtres, c'était une pensée délicate.

Toutes les princesses et les princes Sâkyas, étincelants de parures, vinrent dé-

filer devant l'ermite, avec un profond salut; sur ces cœurs orgueilleux le prestige du rang agissait plus que celui de la sainteté. Quelques-uns murmurèrent de voir tant d'honneurs rendus à un parent plus jeune qu'eux. Oser invoquer l'étiquette des cours à l'égard de celui que les dieux reconnaissaient pour maître! voilà bien le fait de ces cousins qui, dans tous les siècles et sous toutes les latitudes, ont jeté le trouble dans les familles.

Le peuple était ravi; il se sentait relevé aux yeux des classes supérieures, et ne se lassait pas de contempler ce fils de roi qui avait voulu devenir pauvre.

« C'est bien lui; nous le reconnaissons, » disaient les femmes de Kapila, les mêmes qui avaient concouru pour obtenir la main du prince. « Le manteau de religieux lui sied aussi bien que jadis la robe royale. »

Et plus d'une se penchait vers son enfant, pour cacher l'émotion éveillée par ce souvenir.

L'opinion publique tourne facilement, et, dès le lendemain, les habitants de Kapila en fournirent la preuve.

Le soleil éclairait à peine les rues de la ville : quelques personnes matinales aperçurent le Bouddha, suivi de ses religieux,

qui s'en allait, de porte en porte, quêter la nourriture du jour.

« Quoi! disait-on, la princesse Gôpâ et son fils Rahoula ne sortent qu'en palanquins dorés, et le prince Sâkya s'avise de mendier! C'est une honte pour le royaume. »

Prévenu du scandale, Souddhôdana accourut aussitôt. — « O mon fils! pouvez-vous compromettre ainsi notre illustre race? Ne suis-je pas là pour vous nourrir avec tous vos religieux, sans que vous descendiez jusqu'à recevoir l'aumône? » Ferme et respectueux, le Bouddha répondit: « C'est la règle, mon père; nul n'a le droit de s'y soustraire. » Et il entra au palais où un repas splendide avait été préparé. Gautamî et toutes les dames vinrent lui rendre leurs devoirs; chacun remarqua l'absence de Gôpâ. Elle avait déclaré qu'elle ne se dérangerait pas pour tous les ermites du monde. N'était-ce pas à son époux de venir la visiter dans ses appartements? « J'irai, » dit Sâkya, comprenant qu'il devait au moins quelques égards à une femme si malheureuse; mais, pour concilier cette démarche avec les convenances, il pria Maudgalyâna et Sâripoutra de l'accompagner. Le roi souleva lui-même le rideau qui fermait l'apparte-

ment, et l'on aperçut la princesse, parée, hautaine, telle qu'une grande dame qui daigne recevoir un pauvre ascète. Bien des fois, dans sa tête, elle avait arrangé cette entrevue. Ah! qu'elles sont vaines les résolutions d'un cœur passionné! cette colère entretenue, développée par l'absence, qu'elle fond vite sous un premier regard! Gôpâ se précipita aux pieds de son époux; elle les embrassa humblement et y colla son beau front. Un coup d'œil de Sâkya aux deux religieux, qui ne comprenaient plus les passions, sembla leur demander grâce pour cette familiarité contraire aux règlements. Il releva doucement celle qui avait été sa femme, et lui adressa quelques paroles affectueuses. Pour toute réponse, Gôpâ fondait en larmes. Qu'avait-elle à dire? A quoi eussent servi les plaintes et les reproches? En vain Souddhôdana s'évertuait à mettre un peu de laisser-aller dans la conversation; il vantait la constance de sa belle-fille; le religieux gardait un silence contraint; Gôpâ baissait les yeux, mécontente de ces confidences inopportunes. « La princesse, continua le bon roi, sans s'apercevoir de rien, suit maintenant la règle du couvent; plus de parfums ni de bijoux; n'a-t-elle pas eu la fantaisie de ne faire qu'un repas

par jour pour vous imiter ? — Je sais, répliqua gravement le mari, qu'elle a toujours pratiqué les bonnes œuvres ; c'est ce qui lui méritera la délivrance. »

Et, sur cette parole, se termina une entrevue singulièrement embarrassante pour les deux principaux personnages.

Quelques jours après, Gôpâ habillait avec un soin extrême son fils Rahoula, le seul être qui pût encore la faire sourire. « Mon enfant, dit-elle, apercevez-vous là-bas, sur la place du palais, cet homme que chacun entoure avec respect ? C'est votre père. Allez d'abord le saluer ; puis demandez-lui quatre vases d'or, qui ont disparu la nuit de son départ, et qui vous reviennent par droit d'héritage. »

La commission était étrange ; évidemment il n'y avait là qu'un prétexte inventé par cet esprit que troublait une idée fixe. Peut-être l'infortunée espérait-elle que la froideur du religieux ne tiendrait pas contre la gentillesse de Rahoula. Qui sait si la vue de l'enfant n'évoquerait pas des souvenirs que l'aspect de la mère n'avait pu ranimer ?

Les prévisions de Gôpâ ne se réalisèrent pas ; tandis que Rahoula, avec une simplicité enfantine, débitait la leçon maternelle, le Bouddha sourit : « Oui, répon-

dit-il, je te donnerai un héritage meilleur et plus durable que ces biens réclamés par toi. »

Et l'enfant fut confié aux soins de Kâcyapa, pour être instruit dans la doctrine, et devenir plus tard un religieux.

Imaginez-vous le désespoir de Soud-dhôdana. Ce n'était pas assez que son fils l'eût abandonné ; il fallait encore se voir enlever Rahoula, l'espoir de sa vieillesse ! Et Gôpâ, quel dépit elle éprouva contre l'homme qui lui prenait son enfant, après lui avoir ravi son époux !

Sâkya fut inflexible ; il garda son fils ; il en avait le droit ; mais, avant de retourner à Vênouvana, il voulut au moins donner satisfaction au roi ; une ordonnance défendit à tous les jeunes gens de se faire prêtres sans l'autorisation de leurs parents.

Les défenses ne servent guère, et la robe rouge des religieux était devenue à la mode parmi les princes Sâkyas. Ananda, Dêvadatta, Anirouddha, cousins du Bouddha, s'enfuirent de la maison paternelle avec leur barbier Oupali. Ils rejoignirent le maître au village d'Anoupya (1), et

(1) Sur le territoire des princes Mallas. Ces princes guerriers, cités dans les historiens d'A-

implorèrent la faveur d'embrasser la vie religieuse. Pour montrer leur mépris des vanités, ils supplièrent le Bouddha de conférer d'abord les ordres au barbier Oupali. Ce jour-là, on vit les princes d'une famille royale s'incliner devant un homme du peuple, et lui faire humblement la révérence, parce qu'il avait été ordonné avant eux. Ainsi se modifiait le vieux monde védique; une année de prédication avait suffi pour ébranler la plus orgueilleuse des aristocraties.

lexandre, gouvernaient, à tour de rôle, une sorte de république. Il n'y a rien de nouveau en ce monde.

II.

MONASTÈRES. — FONDATION DE L'ORDRE DES RELIGIEUSES.

Le maître, avec ses nouveaux disciples, était retourné au monastère des Bambous, pour y passer la mauvaise saison. Il habitait aussi quelquefois le couvent de Nâlanda, à sept milles au nord de Râdjagriha, sur une des collines qui entourent la ville. Quand le pèlerin Hiouen-Thsang visita Nâlanda, on y comptait dix mille religieux ou étudiants en théologie. Aujourd'hui les tombes musulmanes ont remplacé les pagodes et les stoupas, élevés jadis par la piété des rois Bouddhistes.

Mais le plus important des monastères était celui de Djêtavana, offert par Anâtha-Pindika, riche marchand de Srâvasti. Tout en s'occupant à Râdjagriha des affaires de son commerce, l'honnête marchand n'oubliait pas son âme, et il se convertit à la religion nouvelle. De retour dans son

pays, il fit bâtir un Vihâra à sept étages, dont Sâkya-Mouni vint solennellement prendre possession.

Devant toute la ville, Anâtha versa sur les mains du sage l'eau contenue dans un vase d'or, et prononça ces paroles à haute voix : « J'offre ce monastère au Bouddha, et à tous les religieux qui pourront venir ici de n'importe quelle partie du monde. »

Le Bouddha fit un discours à la foule et récita quelques prières, pour consacrer la maison qui venait d'être donnée aux religieux. Djêtavana fut la résidence favorite du maître, et il y revint souvent près de son ami Prasénadjit, roi du Kôsala, dont Srâvasti était la capitale.

Djêtavana semblait plutôt la résidence des grands de la terre que celle des religieux voués à la pauvreté. Sâkya-Mouni acceptait simplement ce qu'on lui donnait ; il n'eût pas choisi ce parc merveilleux, pour lequel Anâtha avait dépensé plusieurs millions. Partout des temples, des portiques, des étangs, des bosquets, sous lesquels on pouvait braver la chaleur du jour. Le calme et le bien-être exercent sur l'esprit une influence irrésistible : dans ces lieux si riants, où l'on oubliait volontiers les seize enfers, le sage composa



un sermon sur les trente-six béatitudes célestes.

L'intérieur de l'habitation répondait aux dehors : quatre-vingts cellules, pour les plus anciens religieux, entouraient la chambre du supérieur ; une grande salle était réservée pour les conférences, la prédication et la réception des novices, cérémonie intéressante, dont les livres sacrés ont conservé les moindres détails.

Quand le néophyte était suffisamment instruit, on l'introduisait au milieu du chapitre, et il saluait en joignant les mains. Un religieux, s'approchant, lui demandait : « Avez-vous réfléchi aux conséquences d'un si grave engagement ? » — Et il répondait : « Je vais en refuge vers le premier des hommes, le respectable Bouddha. » On rasait alors les cheveux et la barbe du catéchumène ; on le revêtait de la robe rougeâtre, et on plaçait dans sa main la sébile aux aumônes. Une dernière fois, on lui récitait les principaux commandements et les règles du Pratimôkcha (1). Elles étaient nombreuses, parfois puériles, mais le plus souvent dictées par une profonde connaissance des hommes. Le lit étroit, qui ne prête guère

(1) V. l'Index.

à la mollesse, la couleur sombre de la couverture, le tapis neuf auquel on doit toujours ajouter un morceau du vieux tapis, la robe qu'il faut salir de taches et de poussière, tout est d'une logique impitoyable. « Tu ne posséderas rien, tu ne jouiras de rien, » répète sans cesse celui qui a dérobé un linceul pour s'en revêtir. Il va jusqu'à refuser à ses prêtres un des plus doux priviléges de l'homme, celui de soulager la misère d'autrui. Les religieux recevront l'aumône sans jamais la faire. Et les sens, comme il les traite ! comme il les dompte ! S'il repousse les mortifications insensées du Brahmanisme, le jeûne lui semble un moyen d'affaiblir les passions et de subjuguer le corps, en faisant dominer le principe spirituel. Sâkya ne permet qu'un repas par jour ; on mangera sans avidité, et sans choisir les morceaux, ce que la charité aura laissé tomber dans le vase aux aumônes. Point de variété dans la nourriture : toujours du riz, des racines et des fruits. La viande, le beurre, le poisson et le sucre seront tolérés seulement en cas de maladie. Le moyen, avec un pareil régime, de succomber au péché de gourmandise !

Il est d'autres surprises des sens que le Bouddha redoute plus encore. Un reli-

gieux ne pénétrera jamais dans une maison habitée par des femmes, une fois le soleil couché. Tenir les femmes à distance, c'est la seule chose qui puisse rassurer le maître; il se méfie des vocations les plus décidées, et, comme saint Paul, il sait trop bien qu'il suffit d'un moment pour faire descendre un saint au rang des pécheurs.

Il y avait à Srâvasti un jeune homme riche et beau, enchaîné par une courtisane à la mode, qu'on appelait Bhadrikâ, c'est-à-dire Félicité, nom fort convenable pour une demoiselle de cette espèce. Elle exerçait sa profession en conscience, et, lorsqu'elle eut ruiné Sounanda, son amant, jusqu'au dernier Kârchâpana (1), elle parla de séparation. Sous ses propres yeux, le pauvre fou se vit remplacé. Dégoûté de la vie mondaine, il se fit religieux Bouddhiste. Il devint l'exemple de la communauté, et sa piété n'était égalée que par sa tristesse. Un jour, le démon, que ces vocations-là font rire, dirigea les pas de Sounanda vers la maison de son ancienne maîtresse. Celle-ci trouva piquant de détourner un religieux de ses devoirs; elle fit tant et si bien, que le jeune homme oublia tous les vœux qu'il avait faits Aussitôt la faute

(1) V. p. 84, n.

commise, il fut dévoré de remords, et alla se jeter aux pieds du Bouddha. Le sage, indulgent d'ordinaire, fut, cette fois, impitoyable; il assembla ses prêtres et leur dit: « Le religieux qui, après avoir trouvé l'appui de la religion, se laisse entraîner par le péché, est déchu pour toujours et chassé de la communauté! »

Dans une conversation avec Ananda, il est plus sévère encore : « Les religieux qui auront manqué à leurs engagements, seront précipités dans l'Avitchi, le plus bas des enfers. »

Sâkya, le grand législateur, avait raison; pour éviter de pareils scandales, les prescriptions les plus minutieuses ne sont pas superflues; et, comme un des plus sûrs moyens de conserver la discipline en humiliant l'orgueil, il impose aux religieux une confession publique, à la nouvelle et à la pleine lune.

C'était pendant la saison pluvieuse que les disciples et les fidèles se groupaient autour du Bouddha, pour entendre ses exhortations. Les supérieurs, qui gouvernaient les divers monastères, venaient prendre les ordres de leur maître. Sâkya interrompait alors sa vie nomade, et, du mois de juillet au mois de novembre, il demeurait, soit à Vênouvana, soit à Srâvasti, soit dans

quelque autre résidence favorite. Son temps était strictement réglé. Il se levait à la pointe du jour, lavait son visage et s'habillait promptement. Sa première pensée était pour le salut des âmes, et, d'un coup d'œil, embrassant l'univers, il examinait quels étaient les terrains où pouvait germer la bonne semence. La méditation terminée, il prenait son manteau et le vase aux aumônes; la tête baissée, sans porter le regard plus loin que la longueur d'un joug (1), il se dirigeait vers la ville voisine, tantôt seul, tantôt suivi de plusieurs disciples. Les enfants baisaient avec respect le bord de sa robe; chacun le bénissait; seuls, quelques Brahmanes hautains détournaient la tête avec colère, jaloux de cette puissance qui avait ébranlé la leur.

De retour au monastère, le Bouddha lavait ses pieds lui-même, et, tout en prenant ces soins exigés par le climat, il adressait quelques paroles à ses disciples. Il leur proposait généralement un sujet de méditation pour la journée.

Après avoir fait l'unique repas permis aux religieux, le maître se retirait dans sa cellule et méditait de nouveau, en attendant l'heure de la prédication. Les portes

(1) V. l'Index au mot joug.

du monastère s'ouvraient alors toutes grandes ; elles étaient trop étroites pour la foule des Oupâsakas et des Oupâsikas (dévots et dévotes). Il y avait là des confréries qui, sans être astreintes aux règles du couvent, suivaient certaines pratiques religieuses. Visâkhâ, femme d'Anâtha Pindika, était à la tête d'une de ces pieuses associations; elle réunissait chez elle une troupe de dévotes, qui n'étaient pas les moins assidues aux sermons du Bouddha.

Les auditeurs se divisaient en deux classes, suivant leur degré de perfection; ils se rangeaient autour du Dharmâsana, sorte de chaire tournée vers l'est et placée au centre de la salle. Bientôt un murmure respectueux annonçait l'arrivée du prédicateur; il montait lentement les marches de la chaire, absorbé dans ses réflexions. Un éventail d'ivoire, aux fines sculptures, était placé sur le pupitre; le religieux s'asseyait, prenait l'éventail, et, ajustant sa robe de façon à laisser nue l'épaule droite, il commençait son sermon. La tâche était rude, et, pour l'accomplir, il fallait le zèle de la loi. Songez à l'état de nos orateurs sacrés ou profanes, après un discours prononcé dans les jours caniculaires; imaginez-vous le Bouddha s'efforçant, par une chaleur de quarante degrés, d'exposer la

théorie des douze causes connexes et des quatre vérités sublimes, vous comprendrez que l'éventail ne restât pas immobile entre les mains du prédicateur. Sans ce bienfaisant auxiliaire, il n'aurait peut-être pas eu la force d'achever son sermon.

Au sortir de la chaire, le Bouddha allait se plonger dans un bain, dont il avait grand besoin. Le bain était suivi d'une promenade, et la soirée s'achevait en plein air, sous les Vérandahs (1) du monastère.

Voyez-vous, dans la campagne, l'effet d'une de ces belles soirées? Le soleil, amortissant l'ardeur de ses rayons, est descendu vers l'occident; le ciel se rougit des feux du crépuscule; tous les points de l'horizon se couvrent de légères vapeurs; le soir, qui invite les hommes au repos, attire vers les flambeaux la troupe ailée des papillons. Tandis que la Sârikâ et le Kôkila s'endorment sous les Vâsantis (2) fleuries, les oiseaux de nuit s'agitent, cherchant leur proie; les chefs de famille rentrent dans leurs foyers; les pasteurs reviennent à la hâte, les épaules chargées de cordes, et comptent leurs troupeaux; on entend au loin les vaches mugir dans l'étable; des

(1) Galeries ouvertes.
(2) Lianes.

feux s'allument de tous côtés ; les arbres frissonnent sous une brise imperceptible; les poitrines se dilatent ; la lune élève peu à peu son disque jaunissant; la nuit s'approche ; le jour est fini.

Quel silence sous les ombrages de Djêtavana ! c'est bien l'heure du recueillement, le vrai moment de songer à l'éternité. Le Bouddha est étendu sur une natte, la tête appuyée sur des coussins ; il souffre, comme un simple mortel, d'une maladie d'estomac, pour laquelle il a dû réclamer les soins d'un médecin. Sâripoutra et Maudgalyâna, les disciples de la main droite et de la main gauche (1), sont debout aux côtés de leur maître. Les deux ascètes touchent à la maturité de l'âge; leurs visages sont rudes ; leurs physionomies sévères ne reflètent aucune passion ; ils ne comprennent plus les faiblesses humaines, et semblent déjà planer dans le Nirvâna. Ils n'ont pas le regard brillant, les traits fins et mobiles de Kâcyapa, ce grand théologien, qui devait présider un concile et rédiger une partie de *la Triple Corbeille* (1). Si désormais il s'incline devant l'autorité du Bouddha, on reconnaît toujours en lui l'homme qui a commandé

(1) V. l'Index.

aux autres. Dans un récent voyage, il a partagé la couche du maître : honneur inouï, qui lui vaut le respect de tous les disciples !

Ces jeunes gens qui se tiennent à l'écart, appuyés contre une tige de bambou, ne sont rien moins que des princes Sâkyas. L'un d'eux, Nanda, a laissé volontairement une fiancée au pays natal. Il a toute l'ardeur du néophyte, et ne regrette rien des joies de l'amour; bonne et franche nature, qui contraste avec celle de son cousin Dêvadatta. Regardez ces yeux hypocrites, cette face jaunie par l'envie. Au milieu de ces esprits paisibles, Dêvadatta apporte un cœur dévoré des plus mauvaises passions. Quelle singulière fantaisie l'a poussé vers le cloître ? Il déteste le Bouddha, et ne demande qu'à le trahir; il le prouvera plus tard. En ce moment, Dêvadatta cause, à voix basse, avec le barbier Oupali, un rusé compère, d'une intelligence supérieure, dont nous aurions, en même temps, du bien et du mal à dire. Au milieu de ces figures ascétiques, que la lune vient frapper d'un pâle rayon, se détache la beauté radieuse d'un homme de vingt ans. Ananda est assis derrière le maître, et joue mélancoliquement avec les cheveux bouclés du gentil Rahoula. Par-

fois il soupire, et ne prête qu'une faible attention aux discours de Sakya-Mouni. Pauvre Ananda ! Loin de lui parler des fins dernières, cette nuit embaumée, ces bosquets mystérieux, lui rappellent trop éloquemment les joies de la terre. N'accusez que ses vingt ans : il pense à celle qu'il abandonna dans un de ces moments de folie héroïque où la jeunesse est capable de tous les sacrifices. Chaque nuit, il revoit en songe sa bien-aimée ; c'est en vain qu'il résiste ; le démon se blottit sous l'oreiller du religieux.

La lutte est le lot des âmes tendres. Saint Jérôme, dans le désert, se roulait sur des épines, pour oublier la beauté des Romaines ; les tentations d'Ananda ne l'empêcheront pas de devenir un des plus grands saints du Bouddhisme.

Mais voici un nouveau personnage qui ne porte pas la robe des religieux, et devant lequel chacun s'incline avec respect. C'est Djivaka, l'ami et le médecin du Bouddha. Il n'est guère plus âgé qu'Ananda, et déjà sa chevelure s'éclaircit ; son front est plissé par l'étude, sa physionomie sérieuse, son regard profond. Il a beaucoup voyagé ; il connaît les hommes; c'est dire qu'il n'a conservé aucune illusion. La biographie du savant disciple

contient des détails intéressants, qui jettent un jour curieux sur la science médicale dans ces temps reculés.

Djivaka était le fils naturel du roi Bimbisâra et d'une courtisane célèbre. Abandonné par sa mère, l'enfant fut recueilli par son père, qui le trouva gisant sur un monceau de débris, et l'adopta sans savoir qui il était. Djivaka, ne voulant pas abuser des bontés de son protecteur, songea à se créer une position indépendante. Il s'en alla étudier la médecine et la chirurgie à Bénarès. Bientôt, dans toute l'Inde centrale, il ne fut bruit que des cures merveilleuses du jeune médecin. Il trépanait, recousait les intestins, pratiquait les opérations les plus hardies, sans jamais laisser mourir un malade. La légende, craignant à bon droit que le fait ne paraisse invraisemblable, a grand soin d'ajouter que les dieux protégeaient Djivaka et bénissaient ses entreprises. Quelques infusions de nymphéa lui avaient suffi pour guérir le Bouddha d'une inflammation d'entrailles.

En ce moment, le médecin venait à Djêtavana chercher des nouvelles de l'illustre convalescent. Le sage accueillit avec un sourire l'homme qui lui avait rendu la santé. « Djivaka, lui dit-il, guérissez-vous

aussi les maladies morales ? Regardez Ananda ; le voyez-vous se faner comme un roseau vert, coupé dans l'étang ? que lui donnerez-vous, pour calmer cette fièvre qui fait courir du feu dans ses veines ? »

Ananda tressaillit. Comment pouvait-on, deviner ce qu'il cachait au fond de son cœur ? — « Crois-tu donc, Ananda, dit le maître, que je ne connaisse pas les pensées de tous les êtres ? tes combats sont le résultat d'une faute commise par toi, dans une existence antérieure. Autrefois, j'exerçais la profession de marchand, et je voyageais sans cesse pour mon commerce. Je montais un âne, que je croyais docile, et je l'aimais beaucoup. Un jour que je l'avais laissé seul dans un champ, la bride sur le cou, il s'en fut rôder galamment autour d'une ânesse. Quand je voulus reprendre mon voyage, l'âne me fit comprendre, en se roidissant, qu'il ne voulait plus me servir, et prétendait retourner vers celle qui l'avait charmé. Il faillit me renverser ; j'eus fort à faire pour le ramener à de meilleurs sentiments. Eh bien ! sachez-le tous : cet animal ingrat, qui s'abandonnait à ses passions, c'était Ananda ! Si la pensée des femmes le trouble aujourd'hui, c'est une juste expiation de cette

faute d'autrefois ; la méditation et la pénitence pourront seules rendre le calme à cette âme malade (1). »

Je vois d'ici le lecteur sourire ; mais les disciples écoutaient gravement ces explications, qui leur semblaient naturelles. Une fois le principe admis, tout s'enchaîne dans ce monde de la transmigration, et le péché poursuit le coupable à travers les siècles, jusqu'au jour où les bonnes actions l'emporteront sur les mauvaises.

Ananda n'était pas le seul mis en scène. Le Bouddha lui-même trouvait, dans ses existences passées, un enseignement pour les disciples. Il connaissait l'art de persuader les hommes, et, variant son langage, il savait passer des sommets de la métaphysique aux simples récits de la parabole.

Ainsi s'écoulaient les heures au monastère de Djêtavana, où l'on trouvait cette vie paisible et consolante qui répond aux aspirations de certaines natures d'élite.

Au retour de la belle saison, les religieux se mettaient en route, descendant vers le Gange ou remontant vers l'Himâlaya. Dans les royaumes de l'Inde centrale, les villes d'Oudjayini, d'Hastinâ-

(1) Bigandet, *Life of Gaudama*, p. 179.

poura, de Mathoura, de Vaisali, de Râdjagriha, de Srâvasti et de Kapila furent le théâtre des conversions de Sâkya. Les voyages qu'on lui attribue, en Chine, en Birmanie et à Ceylan, sont de pure fantaisie.

Depuis cinq ans, le Bouddha avait commencé le cours de ses prédications; il venait de se fixer dans le couvent de Mahâvana (la grande forêt), pour y passer la saison pluvieuse, lorsque le roi Souddhôdana fut atteint de paralysie, et réclama instamment la présence de son fils. En un instant, le maître vola au chevet de l'auguste malade. Nous n'employons ici aucune métaphore: la légende dit que Sâkya prit sa course à travers les airs, suivi d'Ananda et d'une troupe de disciples choisis.

Le Bouddha fut admirable d'éloquence et de piété filiale, sachant adoucir les souffrances du roi et le préparer à la mort. Lorsque Souddhôdana vit approcher ses derniers moments, il se souleva sur sa couche, et demanda humblement pardon, à ceux qui l'entouraient, des torts qu'il avait eus à leur égard; il s'efforça de consoler la reine Gautamî, et mourut, souriant à l'espoir de la délivrance.

Cette fin édifiante impressionna toute

la cour ; les femmes surtout, avec leur organisation nerveuse, furent vivement frappées. Devant ce lit funèbre, qui montrait si bien la vanité des grandeurs humaines, Gôpâ sentit s'évanouir l'égoïsme de son chagrin ; la présence de Sâkya n'éveilla plus en elle les mêmes sentiments ; le mari et l'amant disparurent ; elle ne vit plus qu'un guide spirituel, dont les exhortations ranimèrent son esprit abattu. La princesse s'oublia pour consoler sa belle-mère Gautamî, et ces cœurs blessés, unis dans une même douleur, tournèrent leurs pensées vers le cloître.

Le monde est sans charmes pour ceux auxquels il ne promet plus de bonheur.

L'exemple des deux princesses devait être contagieux : cinq cents femmes des plus illustres familles Sâkyas voulurent aussi entrer en religion. Ce fut une pieuse folie, comme celle qui s'empara, un peu plus tard, des grandes dames de Rome. Depuis la fiancée que regrettait Ananda, jusqu'à la jeune fille abandonnée par Nanda, les plus riches, les plus belles aspiraient à être pauvres, et, ce qui est bien plus méritoire, à s'enlaidir. Aussi passionnées pour le renoncement qu'elles l'avaient été pour la coquetterie, elles coupèrent leur chevelure. Gôpâ les avait

devancées dans ce sacrifice. Ainsi s'était réalisé le songe fait par la princesse royale, cette nuit où les caresses de l'épouse avaient échoué devant la résolution du futur religieux.

Il ne manquait plus que le consentement du maître pour que l'ordre des religieuses fût fondé. Gautamî se chargea des négociations ; mais le Bouddha accueillit mal ces ouvertures. Trois fois les femmes revinrent à la charge, trois fois elles furent repoussées et renvoyées à leur intérieur.

Celui qui avait résisté aux Apsaras craignit de faiblir devant ces dévotes opiniâtres; il prit le meilleur parti, et se retira dans la forêt de Mahâvana. Il comptait sans l'obstination féminine. Ces grandes dames, qui n'avaient jamais voyagé qu'en litière, allèrent bravement à pied, à la poursuite de leur directeur spirituel. Épuisées de fatigue, les vêtements en désordre, couvertes de poussière, elles vinrent, un soir, tout éplorées, frapper à la porte du monastère.

Au plus fort de leur chagrin, les femmes savent toujours ce qu'elles font. Elles possèdent, d'ailleurs, un instinct qui ne les trompe jamais. Pas si simples que de s'adresser à Sâripoutra ou à quelque rude

ascète qui les eût éconduites sans merci ; c'est Ananda qu'elles choisissent pour avocat. Leurs larmes attendrissent l'aimable jeune homme ; au milieu des dévotes, il avait reconnu sa fiancée ; jugez s'il plaida chaleureusement la cause des religieuses. Le maître l'écouta tranquillement. « Ananda, lui dit-il, ce n'est pas sans raison que, jusqu'à présent, j'ai refusé mon consentement. Si les femmes embrassent la vie religieuse, mes institutions ne subsisteront pas longtemps. Une maison où il y a peu d'hommes et beaucoup de femmes, n'inspire aucune crainte aux voleurs ; elle est bientôt envahie par eux et prise d'assaut. De même, la discipline ne dure pas dans une maison habitée par des femmes. Et quant aux vœux de continence, veux-tu que je te parle franchement, Ananda ? Toute femme, ayant une bonne occasion pour agir en cachette, et étant excitée, fera ce qui est mal, quelque laid que le galant puisse être, n'eût-il même ni main ni pied. »

Le vénérable Bouddha nous semble ici exagérer la méfiance ; moins que tout autre il était autorisé à tenir ce langage, lui que Gôpâ avait aimé avec tant de constance et de sincérité. Il faisait allusion à certaine faute commise par la reine

Kinnara, bien avant la naissance du Bouddha. On prétendait que cette princesse s'était échappée du palais, pendant le sommeil de son mari, pour rejoindre un homme dont les pieds et les mains avaient été coupés, et qui était laid comme un vampire.

« Est-il juste de rendre tout le sexe solidaire de la faute d'une seule ? » réplique vivement le disciple. Il n'ose pas parler de Gôpâ qui fit connaître à Sâkya les fêtes de l'amour ; mais il invoque un autre souvenir. « Gautamî, la mère adoptive du Bouddha, celle qui le berça et guida ses premiers pas, elle est à la porte du monastère, grelottant par cette froide soirée, attendant, avec anxiété, la seule faveur qui puisse ranimer son cœur désolé. »

Il n'y a plus moyen de s'en défendre ; le Bouddha cède à contre-cœur ; mais, pour prévenir les transgressions futures, son consentement est accompagné de huit lois sévères. Il s'agit surtout de régler les rapports que les religieuses auront avec les religieux. La confession, voilà le grand point qui préoccupe Sâkya ; et il veut. pour les femmes, deux directeurs spirituels qu'elles consulteront tour à tour.

S'il avait vu la troupe des dévotes se

presser autour d'Ananda, le Bouddha eût peut-être augmenté le nombre des lois imposées aux religieuses. En apprenant la victoire remportée par le jeune ascète, la joie des femmes éclata, puérile et extravagante; les unes voulaient toucher le bas de la robe d'Ananda, les autres baisaient ses mains avec transport.

Que la reconnaissance pour de pareils avocats est dangereuse ! Ananda passa, sans s'en douter, auprès de terribles écueils ; plus d'une passion, chaste ou brûlante, naquit et mourut dans le silence du cloître, sans avoir même été soupçonnée par celui qui en était l'objet.

On dit que le démon Mâra considéra l'entrée des femmes en religion comme un dédommagement de l'échec qu'il avait subi à Bôdhimanda; il espérait trouver son compte dans ces enthousiasmes mystiques, qui peuvent mener aussi loin que les surprises de la chair.

La fondation de l'ordre des religieuses fut difficile à obtenir ; mais, une fois son consentement accordé, le maître traita les nouvelles venues exactement comme ses religieux, les instruisant, leur donnant, à l'occasion, d'excellents conseils qu'un directeur chrétien ne désavouerait pas. Dans un langage plein de finesse, il

cherche à prémunir les nonnes contre ces bavardages si facilement engendrés par l'oisiveté du cloître. « Méfiez-vous, dit-il aux femmes, de ces intempérances de langue naturelles à votre sexe ; parlez peu et avec mesure, vous n'aurez jamais à vous en repentir. Vous ne sauriez être trop modérées dans le choix de vos expressions, ni trop réservées dans le sujet de vos discours. » Sâkya combat plus énergiquement encore la coquetterie, cet ennemi qui se dissimule sous les plis de la robe la plus grossière.

Il y avait, parmi les novices, une jeune fille très-vaine de sa beauté. Les nonnes n'avaient pas de miroir ; mais il était si simple de s'admirer dans l'étang des lotus ! Le Bouddha fit apparaître dans l'eau une figure plus parfaite que celle de la religieuse ; tandis que celle-ci regardait déjà d'un œil jaloux, le fantôme se transforma par degrés, et finit par offrir l'aspect d'une vieille repoussante. La religieuse faillit s'évanouir : « Eh bien, ma fille, dit le maître, voilà l'image fidèle de ce que deviendra cette beauté dont vous êtes si fière. » La leçon était bonne, et elle profita.

La première épouse de Bimbisâra était aussi fort orgueilleuse ; elle n'avait jamais

consenti à voir le Bouddha, et était fort irritée de l'ascendant qu'il exerçait sur son mari. On la conduisit, par surprise, au monastère de Vênouvana, et Sâkya-Mouni se servit avec succès du procédé qui avait réussi pour la religieuse. Cette reine adulée, extrême dans tous ses sentiments, descendit du trône pour se faire religieuse. Elle devint, parmi les femmes, disciple de la main droite, faveur que lui valurent ses mérites passés plutôt que son illustre naissance.

Selon toute vraisemblance, ce fut à quelques pas de Djêtavana que s'éleva le premier couvent de femmes Bouddhistes. Au VII[e] siècle, Hiouen-Thsang vit une tour penchée, dernier vestige du Vihâra que dirigeait Gautamî.

Le Bouddha vécut ainsi en famille, dans des conditions singulières, voyant chaque jour sa mère et sa femme, les traitant avec une familiarité affectueuse, mais recevant, en échange, le respect qu'on doit à un religieux et à un supérieur. Si une expression de regret monta parfois aux lèvres de Gôpâ, nul n'en sut jamais rien. L'âme s'échappa enfin de ce corps, dont tous les liens terrestres avaient été brisés. Entourée d'un mari et d'un fils, qui l'appelaient « ma sœur, » la religieuse

s'éteignit doucement, les yeux tournés vers Sâkya, l'objet unique de son amour, guidée par cette main chérie dans les sentiers de la délivrance. Quelle femme n'envierait sa destinée !

III.

LES HÉRÉTIQUES. — CONVERSION D'ADJATASATROU.

Nous n'avons pas la prétention de suivre le Bouddha, jour par jour, à travers les vicissitudes de son apostolat; ce serait tomber dans ces longueurs qui font les délices des Indiens, mais qui lasseraient bientôt la patience de nos lecteurs. Disons seulement que le sage voyageait sans cesse, ne dédaignant aucune conversion, accueillant également la soumission d'un philosophe et celle d'un danseur de corde. Mettre l'enseignement à la portée de tous, voilà le secret de cette propagation si rapide de la doctrine Bouddhique. L'appui des rois, tels que Bimbisara ou Prasênadjit, était acquis à Sâkya-Mouni; il aurait pu recourir à la force; il n'employa que la persuasion, et, pour attirer les âmes, il ne compta que sur l'influence de la raison. C'était respecter la dignité hu-

maine, et faire preuve d'une délicatesse que des réformateurs plus modernes n'ont pas toujours pratiquée.

Les Tîrthyas, ces philosophes voués aux macérations, qui avaient été jusqu'alors l'objet de la vénération du peuple et des libéralités des grands, s'émurent des progrès du Bouddhisme. Six d'entre eux, qui tenaient école à Râdjagriha, délibérèrent sur les moyens de réduire à néant une puissance si menaçante (1). Les six instituteurs ne savaient pas grand'chose; mais ils s'imaginaient tout savoir. Le démon Mâra agissait furtivement sur eux, et les poussait à défier le Sramana Gautama dans un étrange combat; ils résolurent de lutter avec Sâkya dans l'art d'opérer, par une puissance surnaturelle, des merveilles supérieures à ce que l'homme peut faire. Ces merveilles figurent-elles l'éloquence qui devait être déployée dans ce différend? Cela est douteux: les Tîrthyas n'étaient pas aussi forts qu'Aristote, et le Bouddha s'en tenait à une dialectique puérile qui fait parfois sourire M. Barthélemy Saint-Hilaire. Il n'y a donc là qu'une scène de fantasmagorie,

(1) Voy. E. Burnouf, *Introduct. à l'Histoire du Bouddhisme*, p. 162 et suiv.

dont il faut s'amuser sans y chercher un sens.

Le Bouddha saisit l'occasion d'humilier ceux qu'il appelait des jongleurs et des charlatans ; il accepta le défi de ses adversaires, et choisit Srâvasti comme théâtre de la lutte. Prasênadjit avait fait construire un immense édifice pour que le Bouddha y opérât ses miracles. A la date fixée, Bhagavat parut, suivi d'une troupe de disciples ; il entra dans le temple élevé pour lui, s'assit sur un trône, et se livra à une méditation profonde. Le roi et le peuple attendaient ; les hérétiques triomphaient déjà ; tout à coup, le monde fut rempli d'une lumière éclatante, et la terre trembla. En présence de tous, le Bouddha s'élança dans les airs ; il y prit successivement les quatre postures, c'est-à-dire qu'il marcha, se tint debout, s'assit et se coucha au milieu de l'espace. De la partie inférieure de son corps jaillirent des flammes, et de la partie supérieure s'échappa une pluie d'eau froide. Évoquée par un pouvoir magique, une foule de Bouddhas voltigaient aux côtés du maître ; sur un signe de lui, ils disparurent, et, en un instant, Sâkya se retrouva sur le trône qu'il avait quitté. Prasênadjit pria les Tîrthyas d'opérer des miracles à leur

tour; ils gardèrent le silence, et, semblables à des béliers noirs dont on aurait coupé les cornes, ils s'enfuirent, pour cacher leur honte, dans les solitudes de l'Himâlaya. Leur chef Pourâna s'attacha au cou une jarre pleine de sable et se précipita dans un étang, où il trouva la mort.

Cet éclatant triomphe accrut la renommée du Bouddha et la jalousie des Brahmanes. Ce qu'ils pardonnaient le moins, c'était de voir les offrandes des fidèles passer en d'autres mains que les leurs. Un détestable complot fut tramé pour détruire le prestige de sainteté du maître, et le perdre à jamais dans l'esprit du peuple. Une femme de mauvaises mœurs fut gagnée par les Brahmanes; elle s'en alla partout raconter que le sage avait abusé d'elle. Elle eut l'impudence de se rendre à Djétavana, et de réclamer au Bouddha un dédommagement, affirmant qu'il l'avait rendue mère. Mais, tandis qu'elle parlait, deux souris rongèrent le ruban qui nouait un oreiller attaché sur son ventre, pour simuler la grossesse. Cette chute inopinée prouva l'innocence du Bouddha et remplit ses ennemis de confusion.

Du reste, la vertu de Sâkya n'en était plus à redouter les épreuves, et le maître

eut à se défendre contre de singuliers témoignages d'admiration.

Un homme très-riche vint un jour lui amener sa fille, et le supplier de la prendre chez lui à des titres qui n'avaient rien de légitime, le mariage étant interdit aux religieux. La jeune personne était merveilleusement belle ; mais sa beauté n'était pas dangereuse pour celui qui avait résisté aux Apsaras, et qui avait eu un sérail à sa disposition : Sâkya refusa avec mépris. Si le père se rendit à la raison, la demoiselle garda rancune au Bouddha, et, lorsque l'amour d'un roi en eut fait la reine du Kauchambi, elle chercha à persécuter l'homme qu'elle n'avait pu séduire. Les hérétiques du Kauchambi, se sentant soutenus par la reine, devinrent d'une outrecuidance insupportable, et insultèrent publiquement les religieux. Ananda supplia vivement son maître de choisir une autre résidence. Le Bouddha sourit avec bonté : « Calme-toi, Ananda, » dit-il, « qui sait si nous serions plus tranquilles ailleurs ? un peu de patience nous sauvera l'ennui d'un déplacement. C'est en supportant la souffrance avec résignation que l'homme arrive à triompher de ses ennemis. »

L'air du Kauchambi n'était pas favorable pour les Bouddhistes : aux persécu-

tions du dehors se joignirent les discordes intestines. Une discussion sur une bagatelle, un point de discipline, envisagé différemment par deux religieux, vint mettre le monastère en feu : chacun prit parti pour l'un ou l'autre des adversaires. Les femmes s'en mêlèrent, et ne furent pas les moins déraisonnables. Les prédictions du Bouddha n'avaient pas tardé à s'accomplir : la discipline pesait déjà sur ces têtes que la nature fit si fragiles et le soleil de l'Inde si ardentes. Emportement et faiblesse, voilà le caractère des nonnes Bouddhistes peint en deux mots.

En vain le sage rappelait tout le monde à la modération : on se taisait en sa présence ; mais, sitôt qu'il avait le dos tourné, les querelles recommençaient pires que jamais. Sâkya connaissait trop les hommes pour ignorer que, dans certains cas, il est difficile de maintenir l'autorité, et qu'il faut laisser passer l'orage. Abandonnant ces brebis rebelles, le Bouddha s'en alla vivre seul dans une forêt. Des villageois lui bâtirent une cabane de feuillage, et lui fournirent sa nourriture quotidienne. Il passa ainsi la saison pluvieuse. Jeune, il fuyait les plaisirs bruyants de la cour, pour s'enfoncer dans les solitudes voisines de Kapila. Aujourd'hui, sur le retour de l'âge,

il venait chercher, à l'ombre des forêts, l'oubli des disputes du monde. Il avait toujours aimé la retraite, et pensé que l'homme y acquiert un puissant empire sur lui-même; n'étant plus distrait par les objets extérieurs, le champ des réflexions sérieuses et des méditations profondes s'ouvre sans limites devant lui.

Durant cet exil volontaire, le Bouddha prit plaisir à s'entretenir avec des agriculteurs; il se sentait attiré vers ces hommes simples que leurs travaux rapprochent de la nature. « Et moi aussi, » leur disait-il, « je suis un vrai laboureur, pourvu de tous les instruments nécessaires à la culture de l'âme. »

Ces jours de retraite ne furent pas perdus pour le bien, et le solitaire avait fait de nombreuses conquêtes spirituelles, lorsque ses disciples vinrent le prier de retourner parmi eux. Il rentra à Djêtavana, et, sans faire d'allusion au passé, pardonna à tous les coupables.

Une importante cérémonie se préparait au monastère : Rahoula allait recevoir les ordres religieux. L'enfant, envoyé jadis vers son père, avait alors vingt ans. Naissance, beauté, intelligence, le novice possédait tous les dons, et il aurait pu être fier, si c'était permis à une créature humaine.

Le démon Mâra, toujours aux aguets, essaya de tenter le fils, comme autrefois il avait voulu séduire le père. Une nuit, la veille de l'ordination de Rahoula, le Bouddha ne pouvait dormir : son esprit inquiet devinait les assauts que subissait son fils. Il se leva pour prêcher l'humilité au jeune orgueilleux. Le lendemain, le novice prononçait avec ferveur les vœux monastiques, ne songeant à sa naissance que pour s'en rendre digne par ses vertus ; et le démon n'osa plus jamais venir murmurer à son oreille.

Vers cette époque, Ananda prit la direction matérielle de la communauté. Par son entremise, les ordres du Bouddha étaient communiqués à l'assemblée des fidèles, et les visiteurs qui sollicitaient des audiences étaient introduits près du sage. Le disciple se dévoua tout entier à ces nouvelles fonctions ; il jouissait de la confiance du maître; rarement on vit un lien plus étroit que celui qui unit ces deux âmes : l'une si tendre et si impressionnable, l'autre si forte et si sereine.

Le Bouddha avait besoin de trouver autour de lui des compensations. Si brillante au début, sa carrière religieuse s'assombrissait. Commander aux hommes, c'est lutter chaque jour contre l'indisci-

pline et l'orgueil; c'est attirer sur sa tête la haine et la vengeance.

Malgré son calme apparent, qui ne se démentait jamais, Sâkya dut souffrir de se voir à la fois calomnié, trahi par ses adversaires et ses proches.

Les hérétiques de Srâvasti ne se tinrent pas pour battus; ils ourdirent un nouveau complot plus noir que le premier. Il se trouva encore une femme pour venir témoigner contre le sage qui approchait de la vieillesse, et dont la jeunesse s'était si chastement écoulée. Soundarî jura qu'elle avait passé une nuit dans la cellule du Bouddha. Rien n'était plus invraisemblable; mais cette calomnie fit son chemin peu à peu. Quand elle fut suffisamment répandue, les hérétiques gagèrent de misérables sbires pour assassiner Soundarî, et jeter son corps dans un bûcher dépendant du monastère de Djêtavana. Puis, feignant l'inquiétude au sujet de leur victime, les Brahmanes la firent chercher partout; ils savaient trop bien où la découvrir. Le cadavre fut porté à travers les rues, au milieu d'une population stupéfaite, prête à accuser d'un crime celui qu'elle vénérait la veille.

Le roi ordonna une enquête: il semblait prouvé que le Bouddha avait voulu faire

disparaître l'objet d'un coupable caprice. Heureusement la vérité se fit jour. Pris de boisson, les assassins se dénoncèrent les uns les autres; ils furent jugés et condamnés à être enterrés vivants.

Au milieu de ces vicissitudes, où son honneur et sa vie étaient en jeu, Sâkya gardait un visage calme, et contait tranquillement à ses disciples que les calomnies présentes étaient la punition d'une faute passée. Jadis, il s'était enivré, et, dans cet état, il avait insulté et battu un pieux ermite.

Sans doute il restait encore au Bouddha d'autres péchés à expier, car ses épreuves n'étaient pas finies; le toit du monastère abritait un ennemi pire que les Brahmanes, et résolu à tout pour le perdre: c'était Dêvadatta, le religieux morose et jaloux, que nous avons déjà présenté au lecteur.

On vantait partout Anirouddha, Sâripoutra, Maudgalyâna, Ananda; mais personne n'avait jamais fait le moindre éloge de Dêvadatta. Il en conçut un ressentiment profond; sa colère couva près d'un demi-siècle; elle éclata sous un prétexte frivole, et le religieux, se séparant ouvertement des doctrines Bouddhistes, partit pour Râdjagriha, où il fonda un couvent

d'hérétiques. Il se lia avec le fils du roi Bimbisâra, Adjâtasatrou (1), disposé, en qualité d'héritier présomptif, à faire de l'opposition au gouvernement. Rongés tous deux par l'envie et l'ambition, Dêvadatta et Adjâtasatrou étaient dignes de se comprendre. Le religieux démontra à son auguste ami que le pouvoir était surtout agréable dans la jeunesse, et qu'il était facile de précipiter les jours de celui qui s'attardait sur le trône. Cette éloquence diabolique rencontra un auditeur docile et convaincu d'avance. Le cœur manqua au fils pour tremper ses mains dans le sang paternel; mais il s'assura de la personne du roi, et le laissa en prison se consumer dans les angoisses de la faim. Dêvadatta vint réclamer le prix de ses conseils. Ce n'était plus le religieux hypocrite; il parlait à Adjâtasatrou avec l'assurance que donne la complicité d'un crime. Le vieux roi n'était plus là pour protéger Sâkya; il fut décidé que trente archers s'embusqueraient aux environs de Vênouvana pour tuer le Bouddha. Dès qu'ils l'aperçurent de loin, subjugués par un charme invincible, ils vinrent se jeter à ses pieds et se convertirent aussitôt.

(1) V. l'Index.

Dêvadatta ne se fia plus qu'à lui-même. Un jour que le Bouddha traversait une vallée, il fit choir, du haut de la montagne, un bloc qui devait infailliblement écraser son cousin. Un obstacle arrêta la masse roulante dont un éclat vint seul frapper l'orteil de Sâkya. Le médecin Djivaka appliqua immédiatement un appareil sur la blessure qui était légère, et ne tarda pas à se guérir. Dêvadatta fit une troisième tentative. Les animaux ne risquaient pas d'être charmés comme les hommes : un éléphant fut enivré, au moyen d'une liqueur fermentée, et lâché dans les faubourgs de Râdjagriha. Le Bouddha s'avançait alors calme et majestueux, tenant à la main la sébile aux aumônes ; peuple et disciples, tout le monde tremblait. Quelle ne fut pas la surprise de chacun, lorsqu'on vit l'éléphant s'arrêter dans sa course furieuse et saluer respectueusement le maître. Il y a même des légendes qui prétendent que l'éléphant écouta la loi et devint un Bouddhiste fervent. Qui sait si cet intelligent animal n'avait pas été philosophe dans une existence précédente ?

Le roi lui-même favorisait ces complots, et assurait l'impunité à Dêvadatta. L'ami et le protégé de Bimbisâra devait être haï et persécuté par Adjâtasatrou ; mais une

circonstance inattendue vint changer la face des événements.

Depuis le crime qui l'avait fait monter sur le trône, l'usurpateur était poursuivi par les remords, et, selon l'expression énergique d'une légende Singhalaise, il semblait que mille épées tranchantes lui déchirassent les chairs. Chaque nuit, un sommeil entrecoupé lui ramenait le spectre d'un père mourant de faim. Sombre, farouche, Adjâtasatrou fuyait la société des hommes. Il se promenait un soir sur la terrasse du palais, et les courtisans se tenaient à l'écart. Les échos de Vênouvana apportaient jusqu'à la demeure royale le chant des hymnes Bouddhiques. Le souverain prête l'oreille : ces chants religieux, qui s'élèvent au milieu du silence d'une belle nuit, le touchent malgré lui, et cette âme coupable entrevoit l'abri du repentir. S'adressant à ses courtisans, il leur demande quel est le sage qui pourrait lui rendre un peu de calme? Chacun se tait; le nom du Bouddha est sur le bord de toutes les lèvres; Djivaka seul a le courage de prononcer ce nom détesté. Au grand étonnement de tous, Adjâtasatrou veut immédiatement aller trouver le Bouddha.

On allume les torches; la garde fémi-

nine (1) se range autour des éléphants qui portent la litière du roi, et le cortége s'achemine vers la forêt des Bambous. On passe au pied des rochers qui bordent le jardin de Djivaka; aussitôt les chants s'arrêtent. Le roi n'a-t-il pas commis une imprudence, en allant ainsi au-devant d'un ennemi? Il juge les autres d'après lui-même et craint un piége; une sueur froide coule sur son front; les criminels sont lâches!

L'aspect du Bouddha, qu'entourent douze cent cinquante religieux, rassure Adjâtasatrou; il adresse au maître des questions auxquelles celui-ci répond avec douceur. A peine échappé à la mort, que prépara pour lui le complice de Dêvadatta, Sâkya oublie le mal pour faire le bien.

Cette loi, qui apprend à pardonner, le roi l'adoptera, et lavera ses fautes dans la pénitence.

Il se jette à genoux; devant cette nombreuse assemblée, il confesse, à haute voix, ses crimes. Puis il se relève, et retourne au palais, soulagé par la bénédic-

(1) Les amazones qui veillaient auprès des anciens monarques d'Orient et qu'on retrouve encore à Siam.

V. l'Index au mot Amazone.

tion que le Bouddha vient de prononcer sur sa tête.

Le premier soin d'Adjâtasatrou fut de bannir du palais l'infâme qui lui avait donné de si perfides conseils; il défendit même qu'on lui fît l'aumône. Le peuple, qui n'avait jamais beaucoup aimé Dêvadatta, ne demandait pas mieux. Le vase aux aumônes du religieux fut brisé par la foule.

Justement les cinq cents disciples du renégat, entraînés par l'éloquence de Sâripoutra, venaient de passer dans le camp des Bouddhistes. Un désespoir, voisin de la folie, s'empara de l'orgueilleux hérétique. « Soit, dit-il, tout le monde m'abandonne et me fuit avec horreur. Je sacrifierai ma vie, mais j'aurai celle de mon rival. »

Et la rage prêtant des forces à ce corps épuisé, le religieux partit pour le monastère de Djêtavana.

De pieux fidèles avaient déjà donné l'alarme. Les disciples frémissaient à l'idée de voir leur maître en présence de ce fou furieux; mais lui, les rassurant : « Soyez tranquilles; Dêvadatta ne verra seulement pas mon visage; il n'entrera même pas ici! »

La prédiction s'accomplit. Haletant,

couvert de sueur, Dêvadatta s'était arrêté un instant sous les manguiers qui entouraient le lac du monastère. Il voulait raffermir sa main tremblante pour mieux diriger le fer sur la poitrine du sage. Quand l'impie se remit en route, la terre s'ouvrit sous ses pieds, et il disparut lentement, dans un tourbillon de flammes, jusqu'au fond de l'enfer Avitchi. Les assistants terrifiés l'entendirent, au milieu de son agonie, confesser sa faute et proclamer la gloire du Bouddha.

La punition terrible de ce grand criminel durera un ou deux kalpas, ce qui est déjà raisonnable; mais, en faveur de son repentir, Dêvadatta obtiendra sa délivrance et renaîtra un jour dans de meilleures conditions.

Détournons nos regards de tant de crimes et de catastrophes; nous allons assister, dans le chapitre suivant, au plus beau spectable qu'il soit donné à l'homme de contempler : la mort du sage.

IV.

VIEILLESSE, MALADIE ET MORT DU BOUDDHA.

Sâkya-Mouni n'avait ménagé ni ses peines ni ses forces, et l'on peut dire qu'il s'était offert chaque jour en holocauste sur l'autel de la loi. A soixante-dix-neuf ans, les défaillances de la vieillesse atteignirent celui qui, d'un seul mot, opérait des miracles. Les dieux eussent volontiers exempté leur favori des infirmités de l'âge et des angoisses de la mort. Une radieuse apothéose pouvait l'emporter dans toute sa force vers les régions du Nirvâna ; mais une haute moralité exigeait que le Bouddha souffrît tout ce que devaient souffrir les hommes.

Il y avait encore une autre raison : le sage entretenait souvent ses auditeurs des Bouddhas qui l'avaient précédé sur la terre. Ces périodes lointaines s'effaçaient dans les brumes du passé, et l'existence de

ces personnages pouvait sembler problématique. Rappeler leur souvenir était une manière habile de rendre plus solides les bases sur lesquelles s'appuyait la doctrine Bouddhique. Tous les Bouddhas étaient tenus de faire exactement la même chose, et les moindres circonstances de leur vie devaient se reproduire avec une exactitude rigoureuse. Les disciples de la main droite ou de la main gauche ayant toujours précédé dans le Nirvâna les Bouddhas auxquels ils étaient attachés, Sâripoutra et Maudgalyâna devaient donc, fatalement, mourir avant leur maître. Dans une sorte d'extase, Sâripoutra avait entrevu l'avenir: il savait qu'avant une semaine écoulée, il ne compterait plus parmi les hommes. Un soir, il remplit, pour la dernière fois, ses fonctions de disciple; il étendit, avec un soin pieux, la natte et les coussins du sage; sous la galerie de Djêtavana, témoin de tant d'heures paisibles et de si doux entretiens, il fit ses adieux à Sâkya-Mouni, et demanda la permission de retourner au pays natal, pour prêcher la loi à sa mère. Sept jours après, les restes du disciple étaient apportés avec pompe au monastère. Souriant à l'avenir, Sâripoutra s'était endormi du sommeil suprême, au milieu des siens.

La mort de Maudgalyâna ne fut pas si douce. Le disciple de la main gauche habitait sur le sommet d'une montagne, au fond d'une caverne de rochers.

Les hérétiques surent le découvrir dans ces lieux sauvages, et ils le firent mourir sous le bâton. Son corps fut laissé sur la mousse comme un monceau de chairs informes, dont les corbeaux se hâtèrent de faire disparaître les débris; pas une relique du pauvre ascète ne fut rapportée au monastère. Lecteur, si vous étiez tenté de vous attendrir, apprenez que jadis le disciple avait eu un père et une mère aveugles, auxquels il prodiguait les soins les plus touchants. Il eut la faiblesse d'épouser une jeune femme frivole, qui s'ennuya bientôt d'avoir à soigner deux infirmes. Sous l'influence de cette créature, Maudgalyâna fit périr les vieillards qui s'attardaient sur la terre. Depuis mille ans, le parricide tournait dans le cercle de la transmigration, sans avoir expié son horrible forfait. Il fallut les souffrances inouïes d'une mort tragique pour qu'il atteignît enfin la délivrance.

En apprenant la double perte éprouvée par la communauté, le sensible Ananda ne put retenir ses larmes. Sâkya le reprit doucement; il lui rappela qu'en de telles

occasions, le chagrin était inutile et contraire aux principes du sage. Soumis à la loi du changement, l'homme doit se tenir prêt à quitter ce qui lui est le plus cher, comme un voyageur toujours disposé à partir.

Le Bouddha se mit en route pour la ville de Vaisali, où il avait donné rendez-vous à ses disciples. A peine arrivé, il tomba malade ; la vie errante était désormais au-dessus de ses forces. Il fit appel à son pouvoir surnaturel, et, par l'effet de sa propre volonté, il entra dans l'état calme, la nature froide (1), qui l'élevait au-dessus de la vie matérielle. Personne ne redoutait moins que lui la souffrance ; mais sa tâche n'était pas achevée, et il avait encore des instructions à donner aux disciples. Leur entrevue avec le maître empruntait aux circonstances un caractère solennel et touchant. Lorsque Sâkya monta les degrés de la chaire, faible, pâle, amaigri, plus semblable à un esprit du monde immortel qu'à un habitant de la terre, un douloureux murmure courut à travers l'assemblée. Dans une improvisation colorée, il annonça, presque gaiement, que la fin du drame serait bientôt arrivée,

(1) En sanskrit *citibhâva*.

et que, dans trois mois, ses disciples ne le verraient plus. Des sanglots lui répondirent; ces rudes poitrines d'ascètes, qui semblaient inaccessibles au chagrin, se soulevaient violemment; le respect seul comprimait l'explosion de la douleur, et Sâkya-Mouni, plus ému qu'il ne voulait le paraître, s'enfuit pour échapper à ces témoignages d'affection.

Le lendemain matin, accompagné d'Ananda, il gravit une colline qui dominait Vaisali, et envoya des adieux attendris à la cité superbe qu'Adjâtasatrou devait détruire par le fer et le feu. « Vaisali, où je reçus tant de marques de respect et d'amour, Vaisali, où germa la bonne semence, salut pour la dernière fois! »

Si le religieux avait subjugué toutes les passions, la faculté de sentir et d'aimer lui restait encore malgré lui.

Dans un précédent voyage à Vaisali, le Bouddha avait converti la courtisane Amrapalî, célèbre par ses charmes, son luxe, et le nombre de ses amants. A l'instruction variée qui, dans l'Inde ancienne, était le privilége exclusif des courtisanes, Amrapalî joignait des talents agréables; sa voix se mariait avec souplesse aux sons des instruments; elle exécutait admirablement ces danses mimées et lascives, dont

les bayadères modernes ont gardé le secret; personne ne connaissait mieux qu'elle les diverses manières d'émouvoir les hommes. Mais, chez cette femme remarquable, l'instinct maternel était peu développé. Le petit enfant abandonné, recueilli par Bimbisâra, n'était autre que Djivaka, le fils d'Amrapalî. Elle eut aussi une fille qu'elle garda près d'elle, et dressa, avec succès, au culte du dieu de l'amour.

Les idées religieuses n'avaient pas trouvé place dans une carrière si remplie. Après un quart de siècle consacré à la galanterie, l'isolement commençait à se faire autour de la courtisane vieillie. Songer, en ce moment, à donner à la vertu les restes du diable, n'était peut-être pas un sacrifice très-méritoire. Le Bouddha n'en accueillit pas moins le repentir de la pécheresse, comme il avait accueilli celui du parricide Adjâtasatrou.

Amrapalî avait toute la ferveur des jeunes néophytes; elle crut expier ses fautes passées en offrant son magnifique parc pour l'usage des religieux. Plusieurs fois elle eut l'honneur de recevoir le maître à sa table; avant de quitter Vaisali, il daigna faire ses adieux à cette brebis, entrée si tardivement au bercail.

En apprenant, de la bouche même de

son directeur, qu'il mourrait bientôt, la courtisane fondit en larmes.

Qu'on ne s'étonne pas de la ressemblance de cette légende avec un passage de l'Évangile. Madeleine et Amrapalî éprouvaient toutes deux ce besoin de réhabilitation, qui saisit les plus folles au sein des plus grandes erreurs ; Jésus, comme le Bouddha, était le dernier enthousiasme, la flamme purifiée de ces cœurs qui avaient tant aimé et n'en avaient pas encore fini avec les penchants d'autrefois. Les deux maîtres étendirent une main miséricordieuse sur ces fronts coupables; la clémence n'est-elle pas le plus doux privilége dont l'exercice soit réservé au sage?

Les moments étaient précieux, et le Bouddha déployait plus d'activité que jamais. Il traversa l'Inde presque tout entière, faisant halte dans les plus infimes bourgades, et ne se lassant pas de prêcher au peuple les quatre vérités. Il avait convoqué de nouveau ses religieux dans le pays de Pawa. Là, sous un bosquet de manguiers, s'élevait un monastère aussi beau que celui de Djêtavana. L'opulent Chounda, fils d'un orfévre renommé, avait consacré une partie de sa fortune à cette pieuse fondation. En apprenant l'arrivée

du maître, le dévot n'eut rien de plus pressé que de l'inviter à un repas somptueux. Les cuisiniers passèrent la nuit à préparer ce festin, pour lequel on avait mis à contribution toutes les recherches culinaires de l'époque. Les religieux firent honneur à la bonne chère; ils n'étaient pas habitués à pareille fête; quant au Bouddha, il mangea seulement d'un plat de porc au riz où les dieux avaient laissé tomber des assaisonnements célestes; rien de plus délicieux ; mais aucune autre nourriture ne devait plus toucher les lèvres du maître.

La caravane venait à peine de prendre congé du généreux amphitryon lorsque Sâkya fut saisi d'une horrible indigestion.

Que de fois, à ce sujet, les Brahmanes ont essayé de jeter du ridicule sur le Bouddha, et lancé contre lui l'accusation de gourmandise !

C'était avec intention que le sage avait accepté ces souffrances vulgaires. En mangeant le mets indigeste servi chez Chounda, il savait qu'il allait au-devant de la mort; il voulait, par son exemple, montrer une dernière fois aux hommes les misères du corps, et rabaisser la chair pour exalter l'esprit.

Malgré ses vives souffrances, le Boud-

dha essaye encore de marcher; le zèle de l'apostolat l'entraîne; plus fort que la volonté, le mal terrasse le religieux; il tombe épuisé sur le gazon, et se tord dans des spasmes douloureux. Ananda lui apporte un verre d'eau, pour rafraîchir ses entrailles desséchées; il se traîne vers la rivière voisine, et, soutenu par deux disciples, il prend un bain. Au sortir de l'eau, on le couche dans un hamac qu'Ananda a fait suspendre entre deux grands arbres; leurs rameaux fleuris, agités par la brise, secouent sur le front du malade une poussière embaumée. Né à l'ombre des jardins de Loumbini, le Bouddha veut mourir à l'air libre, sous le feuillage des forêts, au milieu des harmonies de la nature.

La nuit est venue, comme pour voiler cette scène de deuil; point de torches ni de flambeaux; les lucioles émaillent le gazon de lueurs verdâtres; on est à la pleine lune de mai; l'astre aux rayons froids baigne de clartés mystérieuses cette couche sur laquelle expire le meilleur des hommes. Les disciples se taisent; qui oserait rompre le silence de cette veillée funèbre? On n'entend rien, si ce n'est, parfois, dans les jongles, un tigre qui passe, en froissant les roseaux. La reine

Kchêma (1) et la religieuse Outpala agitent doucement des éventails de feuilles de palmiers, pour sécher la sueur qui coule sur le visage du maître; c'est l'unique soulagement qu'on puisse apporter à ses souffrances. Oh Djivaka ! que n'étiez-vous là avec votre science et votre dévouement !

Le mal semble faire trêve un instant; sur un signe du Bouddha, chacun s'éloigne et le laisse seul avec Ananda. Il s'agit de régler le cérémonial des funérailles. Sâkya descend jusqu'aux plus minutieux détails, et parle de ces choses avec une tranquillité dédaigneuse. Ananda, suffoqué par les larmes, jure d'obéir aux volontés du sage; puis, s'efforçant de raffermir sa voix, il fait un dernier appel aux lumières qui bientôt vont lui manquer. La pensée des femmes l'a troublé jadis et le trouble toujours. Ce directeur spirituel, trop adoré, dut passer sa vie à se défendre contre les entraînements dont il était la cause. Les religieuses, qui laissaient en paix Sâripoutra et Maudgalyâna, poursuivaient sans cesse Ananda; il luttait, avec l'énergie d'un saint, contre ces ten-

(1) Femme de Bimbisâra, qui avait été convertie par le Bouddha et était religieuse de la main droite comme Outpala était religieuse de la main gauche.

dresses mystiques, où la tête et les sens deviennent involontairement les complices du cœur, et que le climat de l'Inde rend plus perfides encore. Le Bouddha était le guide, la boussole du religieux; qui le défendra maintenant? quelle conduite devra-t-il tenir à l'égard des femmes?

« Ananda, dit le maître, que les religieux restent dans l'intérieur du monastère, avec la porte close; les femmes pourront venir rôder aux alentours, et il n'y aura pour eux aucun danger. Les mauvais désirs venant avec la vue, le sage doit éviter d'arrêter ses regards sur une femme. — Oh ! maître, vous l'avez bien dit! le mieux est de ne jamais regarder les femmes; mais, quand nous serons obligés de recevoir notre nourriture de leurs mains? — Vous garderez le silence. Vous seriez plus en sûreté avec une épée tranchante, suspendue sur votre tête, que causant familièrement avec une femme. — Mais, si nous nous taisons toujours, elles nous croiront muets, sourds, imbéciles. — Qu'importe, Ananda! Voulez-vous un moyen de rassurer votre conscience? Considérez comme vos mères celles qui sont plus âgées que vous, comme vos sœurs celles qui se rapprochent de votre âge, et comme vos filles celles qui sont plus jeu-

nes que vous; de cette manière, vous n'aurez rien à redouter de vos rapports avec le sexe. »

Le commerce des femmes n'est donc interdit aux religieux qu'à un seul point de vue : celui auquel la nature a donné tant de force et tant d'attraits ; et il fallait que la question parût bien grave au Bouddha, pour s'y appesantir dans un moment si solennel.

La conférence est terminée; les religieux sont rappelés, et, devant eux, le maître prononce un magnifique éloge d'Ananda. Pour louer la vertu aimable et l'amitié fidèle, il trouve des accents pleins de grandeur et de simplicité.

Cependant les heures s'écoulent, et les événements se succèdent avec rapidité. A minuit, les princes Mallas, qu'on a été prévenir à Koucinagara, sont introduits avec leurs femmes. Ils éclatent en sanglots; le malade lui-même les exhorte à se calmer, et les congédie avec des paroles affectueuses.

A une heure du matin, il donne audience à l'hérétique Soubhadra ; il ne veut pas perdre l'occasion de sauver une âme; ce sera la récolte du soir, la dernière du moissonneur spirituel !

Soubhadra ne s'aperçoit pas qu'il a de-

vant lui un homme qui souffre des douleurs inouïes; le pédant, vieilli dans les discussions de l'école, demande au maître son avis sur les six grands philosophes, dont les doctrines partageaient les esprits. « Soubhadra, réplique le Bouddha avec douceur, ces questions sont inutiles; écoutez plutôt la loi que je vais vous prêcher. » Et il convertit à l'instant cet hérétique endurci, qui avait alors cent vingt ans, s'il faut en croire la tradition chinoise.

La nuit s'avance; les forces de Sâkya sont épuisées; déjà un froid mortel envahit son corps; l'âme n'a rien perdu de sa sérénité. « Ne vous désolez pas, dit le malade à ceux qui s'efforcent, en vain, de lui cacher leurs larmes; je quitte ce monde, mais la *Triple corbeille* (1) restera pour vous guider, et je serai encore parmi vous. »

Le moment suprême est arrivé. Le Bouddha se dresse sur sa couche; il étend la main pour bénir les religieux; et, de ses lèvres défaillantes, s'échappe trois fois le même appel : « Si vous avez des doutes

(1) La collection des livres sacrés, composée du Vinaya « discipline », des Soûtras « récits légendaires », et de l'Abhidharma « métaphysique. »

sur le Bouddha, la loi et l'assemblée des fidèles, faites les connaître: je les éclaircirai. » Un silence solennel accueille ces paroles; personne ne répond. « Je puis donc mourir en paix, mes religieux bien-aimés. Toute chose est périssable et passagère; efforcez-vous d'acquérir des mérites, sans perdre un instant. »

La pensée dominante du Bouddha devait être la dernière parole qui se retrouvât sur ses lèvres.

Penché sur le sein du maître, Ananda vient de recueillir son dernier souffle. La terre tremble à plusieurs reprises; les dieux remplissent les airs, et partagent la douleur des hommes.

Le jour va paraître; la nature s'éveille, et la vie du sage s'éteint!

Dans ces régions tropicales, l'aurore ne précède pas le jour, comme dans l'Occident, et, sans laisser au crépuscule le temps d'annoncer son retour, le soleil bondit à l'horizon. Ses premiers rayons éclairent une scène indescriptible. Hommes et femmes se roulent à terre, s'arrachant les cheveux, et poussant des lamentations désespérées. Leurs cris ne réveilleront pas celui qui dort du sommeil éternel. Le manteau religieux, compagnon de la vie du Bouddha, enveloppe, de ses plis aus-

s, un corps désormais immobile. Sur
âle visage du saint, les angoisses de la
t ont fait place au calme de la béati-
e. Paradis ou Nirvâna, régions serei-
quel que soit le nom qu'on vous
ne, vous avez reçu l'âme d'un juste!

V.

FUNÉRAILLES ET PARTAGE DES RELIQUES.

Le Bouddha était né 623 ans avant J.-C.; il mourut en 543; il avait donc vécu quatre-vingts ans.

Un des plus célèbres religieux, Anirouddha, cousin de Sâkya-Mouni, prit immédiatement la direction de la communauté. Les disciples, troublés par la douleur, avaient besoin d'être calmés. Dans un discours ému, Anirouddha dépeignit le maître délivré du réseau des passions, et parvenu au terme de son existence, comme une lampe qui s'éteint quand l'huile est épuisée. Ces consolations suffirent pour arrêter les larmes des religieux, et on songea à rendre, sans délai, au bienheureux, les honneurs qui lui étaient dus.

N'eût-il pas été un saint, le Bouddha avait droit, par sa naissance, aux funérailles d'un roi Tchakravartin, ou mo-

narque universel. Malgré son mépris des vanités humaines, le maître attachait de l'importance à ces formalités dernières, et lui-même en avait réglé les moindres détails. Selon ses volontés, le corps fut lavé plusieurs fois avec une eau parfumée, puis enveloppé de coton, roulé ensuite dans cinq cents pièces de toile, et placé au milieu d'un coffre de fer plein d'huile végétale.

Pendant sept jours, les plus grands personnages vinrent faire des offrandes et des libations autour du cercueil.

Les femmes et les filles des Mallas avaient élevé un dais à l'endroit où le corps était exposé; elles voulaient porter ce précieux fardeau jusqu'à la ville de Koucinagara. Quand le cortége fut prêt à se mettre en marche, il leur fut impossible de soulever le cercueil. Anirouddha donna l'explication de ce mystère : la volonté des dieux était que les femmes laissassent aux princes Mallas et à leurs fils le soin d'accomplir ce pieux devoir. Sâkya-Mouni se méfiait-il encore des femmes, même après sa mort ?

Au centre de la ville de Koucinagara s'élevait une pyramide de sandal et d'autres bois odoriférants. Les princes Mallas déposèrent le corps sur ce bûcher, auquel

ils voulurent mettre le feu. En vain, à l'aide d'éventails, l'air fut agité autour de la pile funéraire; le bois s'obstina à ne pas brûler. Anirouddha, consulté de nouveau, dit que les dieux voulaient laisser à Kâcyapa le temps de venir assister aux funérailles de son ami. Le grand théologien, avec cinq cents religieux, était attendu, de jour en jour, au pays de Pâwâ. Il apprit, par hasard, en route, la perte que les Bouddhistes venaient de faire. Éperdu, haletant, il arriva sur la place de Koucinagara; et, s'agenouillant devant le bûcher, il fit une muette prière qui fut aussitôt exaucée. Le cercueil s'entr'ouvrit; les cinq cents pièces de toile s'écartèrent, et les deux pieds du Bouddha apparurent, brillants comme le soleil et la lune. Le fidèle Kâcyapa baisa dévotement ces pieds, sous lesquels étaient marqués les signes des glorieuses destinées du sage. Quand tous les religieux eurent aussi rendu ce dernier hommage à leur maître, le monceau de draperies se referma comme par enchantement et, cette fois, les flammes jaillirent de toutes parts. Quelques instants après, de celui qui avait rempli l'Inde de sa renommée, il ne restait plus que des cendres et des ossements. On éteignit le feu avec du lait; les précieuses re-

liques furent recueillies dans des urnes d'or, et exposées, au milieu d'un Tchâitya, à la vénération des fidèles.

La nouvelle des funérailles de Sâkya n'avait pas tardé à se répandre. Plusieurs souverains réclamèrent une part du trésor que les Mallas s'étaient approprié tout entier. « Bhagavat était notre ami, répondirent les princes; il est mort aux environs de notre ville, il a été brûlé à Koucinagara; ses cendres nous appartiennent, et nous les garderons ! »

Des menaces de guerre accueillirent cette déclaration. Trop fervents, les Bouddhistes voulaient se déchirer au nom de celui qui, toute sa vie, avait prêché la paix. Mahâ-Kâcyapa et Ananda représentèrent aux antagonistes le mauvais effet de cette conduite; les Mallas se radoucirent, et l'on partagea les reliques en huit parts égales.

La famille royale de Kapila et Adjâtasatrou furent parmi les privilégiés.

Le souverain de Râdjagriha monta sur son éléphant, pour aller lui-même chercher la part qui lui était échue; mais, au seul souvenir du bienheureux, il tomba évanoui, et l'on dut le ramener dans son palais. Le nouveau converti était bien changé; et, depuis qu'il avait laissé son

père mourir de faim, il était devenu [illegible] sensible.

Les rois s'empressèrent de faire bâtir [illegible] temples pour y enfermer les reliques, [illegible] le pieux Kâcyapa n'était pas satisfait; [illegible] lui qui allait convoquer le premier [illegible] pour empêcher la doctrine de s'altérer, [illegible] grettait de voir se disperser ainsi les [illegible] du maître. Il sut persuader à tous les [illegible] de lui confier la plus grande partie des reliques, et d'en garder seulement quelques-unes pour les offrir à l'adoration du peuple. Kâcyapa s'entendit ensuite avec Adjâtasatrou pour construire un monument dont la destination fût ignorée de tous.

Dans un lieu désert et peu accessible, on creusa profondément le sol; on bâtit, dans les entrailles de la terre, une chapelle d'airain; au centre furent placés six coffrets contenant les reliques; pour plus de sûreté, chaque coffret était, lui-même, enfermé dans plusieurs boîtes de métal. Mille lampes, remplies d'huile parfumée, brûlaient nuit et jour, entretenues par les dieux; des bas-reliefs représentant le Bouddha, dans ses cinq cent cinquante dernières existences, quatre-vingts statues des principaux disciples, une statue du roi Souddhôdana et une autre de la reine

Mâyâ, composaient la décoration du temple. Aussitôt le travail terminé, les grilles et les portes, qui donnaient accès dans la chapelle souterraine, furent closes avec des barres de fer. Sur la dernière porte, au haut de l'escalier, on fixa un énorme rubis qui portait cette inscription : « Que celui qui trouvera ce rubis le présente aux reliques. » C'était le « *Sésame, ouvre-toi !* »

Le temps vint en aide aux hommes : les lianes et les broussailles recouvrirent ce sanctuaire qu'on voulait cacher à tous les regards. Plus d'un Bouddhiste s'agenouilla près du temple, sans soupçonner le grand secret renfermé sous ces pierres verdies. Un miracle seul devait amener le roi Asôka devant ce rubis mystérieux, confié par Kâcyapa aux hasards de l'avenir.

FIN.

INDEX

L'usage d'avoir des bataillons de femmes pour garde royale est très-ancien dans l'Inde. Il s'est conservé jusqu'à nos jours à Siam où il existe encore.

Nizam-Ali, l'un des derniers princes de la dynastie Mogole, avait deux bataillons de Sipahis, composés de deux mille femmes, accoutumées aux exercices militaires. Elles étaient avec lui à la bataille de Kourdlah, en 1795, et s'y conduisirent tout aussi bien que le reste de l'armée. Elles étaient commandées par deux femmes.

Une partie de ces troupes existait encore en 1815.

Les Anglais, pendant leur guerre avec Théodoros, nous ont appris que celui-ci organisait, suivant la coutume de l'Abyssinie, des bataillons féminins.

Les livres Pâlis lui donnent le nom de Yasôdharâ, « glorieuse, renommée. »

D'après Csoma de Koros, Sâkya aurait eu trois femmes : Yasôdharâ, Gôpâ et Outpalavarnâ. Dans la légende qui porte le nom de cette dernière, on ne dit pas qu'elle ait été la femme du Bouddha.

Csoma parle encore d'une quatrième femme de

Ce livre ne contient que la première partie de la vie du Bouddha, c'est-à-dire jusqu'au moment où commence sa prédication.

Tel qu'il nous est parvenu, le Lalita-vistara sanskrit ne doit pas être la rédaction primitive, parce qu'il présente des traces d'un travail postérieur à sa composition première. Tout porte à croire qu'il est l'œuvre du troisième Concile bouddhiste, qui eut lieu 400 ans environ après la mort du Bouddha, ce qui assigne à ce livre une antiquité de 2000 ans, 12.

Lotus ou Nymphéa. Il y en a dans l'Inde de jaunes, blancs, bleus et rouges.

Les yeux de lotus, sont ceux qui sont allongés comme le pétale du lotus bleu, 56.

Loumbinî, grand'mère du Bouddha.

Loumbinî (jardins de), où naît Sâkya-Mouni, 20, 22.

Au temps de Sinhahanou, grand-père du Bouddha, régnait, dans la ville de Dêvadaha, le roi Souprabouddha. Dans cette cité vivait un maître de maison fort riche, qui avait un jardin délicieux où le roi venait quelquefois se délasser avec la reine. Celle-ci trouva ce jardin tellement de son goût, qu'elle en eut envie et le demanda au roi. Le roi lui dit qu'il ne pouvait le lui donner, parce qu'il appartenait à un autre, mais qu'il lui en donnerait un plus beau. Et il fit planter un jardin charmant qu'on appela Loumbinî, du nom de la reine. Cette dernière fut la mère de Mâyâ-Dêvî.

Mâchoire de lion, V. *Sinhahanou*.

C'est aussi le treizième des trente-deux signes du grand homme attribués à Sâkya-Mouni.

Madgoura, poisson, 62.

Magadha, le Bihâr moderne, dont la capitale

des autres. C'est dans cette mer et aux quatre points cardinaux, pris à partir du Mérou, que sont situées les quatre grandes îles bien connues; l'île, ou continent méridional nommé *Djamboudvipa,* est, aux yeux des Bouddhistes, la terre même qu'ils habitent. Cet immense amas d'eau est, à son tour, renfermé dans une enceinte circulaire de hautes montagnes. »

(E. Burnouf, le *Lotus de la bonne Loi,* p. 842.)

Mouni enfant. Son oncle l'engagea à devenir un des disciples du Bouddha, 24.

Nirvâna, délivrance finale des Bouddhistes, 91.

Voilà déjà bien des années que le sens précis du mot Nirvâna divise les savants. Plusieurs de ceux qui l'avaient d'abord considéré comme synonyme d'annihilation complète, ont depuis changé complétement d'opinion.

Voici un raisonnement qui ne semble pas en faveur de l'annihilation :

Suivant le Bouddha, tout composé étant périssable, il faut se délivrer des composés, c'est-à-dire se débarrasser des parties qui composent le corps et emprisonnent l'âme. Or, le Bouddha croyant que les âmes ont existé de toute éternité, elles ne font pas, selon lui, partie des composés; et le moyen, pour elles, d'arriver à la délivrance, c'est la méditation profonde qui produit la science sans bornes. Si donc toute âme est éternelle, puisqu'elle n'a pas eu de commencement, elle ne fait pas partie des composés périssables, et ne peut être anéantie.

Nyagrôdha (couvent du), près de Kapilavastou, 108.

« Le Nyagrôdha, ou figuier religieux, est le célèbre arbre banyan de l'Inde. Les gigantesques figuiers sauvages sont un des plus agréables présents que la nature ait faits aux pays chauds. L'ombre d'un seul de ces arbres magnifiques rafraîchit le voyageur quand il se repose sous ses branches qui s'étendent d'une manière incroyable, avec leur feuillage luisant, d'un vert foncé. »

(J. Lindley, *A. Natural system of Botany,* 2e édit., p. 177.)

Nymphéa, employé en médecine, 129. (V. *Lotus.*)

de tout ce qu'il faut éviter pour arriver à la délivrance, 119.

Deux traductions anglaises de ce livre, faites sur les textes pâli et chinois, se trouvent dans le *Journal of the Roy. Asiat. Soc. of Great Britain and Ireland,* vol. XIX, 1862.

Prières (cylindres à), 83, note.

Ces cylindres se trouvent surtout au Tibet, en Mongolie et chez les Kalmouks. Il y en a de petits, qu'on porte à la main et qu'on peut fait tourner en se promenant. D'autres, grands comme des tonnes, font partie du mobilier des temples; d'autres enfin sont, comme des moulins, établis près de cours d'eau qui les mettent en mouvement.

Ces cylindres sont généralement couverts de la formule *ôm mani padmê houm* (salut à la perle dans le Lotus), peinte ou gravée sur leur contour.

Quatre degrés de l'extase, 75.

Quatre degrés de sainteté (les), 90.

Quatre gardiens du monde; placés aux quatre points cardinaux, 78.

Quatre vérités sublimes (les), 87, 163.

Quatre postures surnaturelles, 143.

Quatre-vingts signes secondaires du Bouddha, 24.

1. Il a les ongles bombés.
2. Les ongles de la couleur du cuivre rouge.
3. Les ongles lisses.
4. Les doigts arrondis.
5. Les doigts beaux.
6. Les doigts effilés.
7. Les veines cachées.
8. La cheville cachée.
9. Les articulations solides, non apparentes.
10. Les pieds égaux et non inégaux.

11. Le talon large.
12. Les lignes de la main lisses.
13. Les lignes de la main sembl
lières.
14. Les lignes de la main profondes.
15. Les lignes de la main non tortue
16. Les lignes de la main allongées.
17. Les lèvres rouges comme le fruit d
18. Une voix dont le son n'est pas trop
19. La langue douce, délicate et couleur
vre rouge.
20. Sa voix douce et belle a le son du cri
léphant ou du nuage qui tonne.
21. Il a les organes sexuels complets.
22. Les bras longs.
23. Ses membres brillants sont vêtus.
24. Il a les membres doux.
25. Les membres larges.
26. Ses membres sont exempts d'abattement.
27. Ses membres n'offrent pas de saillies.
28. Ses membres sont parfaitement achevés, solides.
29. Ses membres sont bien proportionnés.
30. La rotule du genou est large, développée et parfaitement pleine.
31. Il a les membres arrondis.
32. Les membres parfaitement polis.
33. Ses membres sont réguliers.
34. Le nombril est profond.
35. Le nombril n'est pas de travers.
36. Il a une conduite pure.
37. Comme le bœuf, il est agréable de tous points.
38. Il répand autour de lui l'éclat d'une lumière supérieure, parfaitement pure, qui dissipe les ténèbres.
39. Il a la démarche lente (ou majestueuse) de l'éléphant.

40. La démarche héroïque du lion.
41. La démarche héroïque du taureau.
42. La démarche de l'oie.
43. Il marche en se tournant vers la droite.
44. Il a les flancs arrondis.
45. Les flancs polis.
46. Ses flancs ne sont pas de travers.
47. Il a le ventre en forme d'arc.
48. Son corps est exempt de tout ce qui peut en altérer l'éclat, et de toutes les taches noires qui pourraient le déparer.
49. Il a les dents canines arrondies.
50. Les dents canines pointues.
51. Les dents canines régulières.
52. Le nez proéminent.
53. Les yeux brillants.
54. Les yeux purs.
55. Les yeux souriants.
56. Les yeux allongés.
57. Les yeux grands.
58. Les yeux semblables aux pétales d'un Nymphéa bleu.
59. Les sourcils égaux.
60. Les sourcils beaux.
61. Les sourcils réunis.
62. Les sourcils réguliers.
63. Les sourcils noirs.
64. Les joues pleines.
65. Ses joues ne sont pas inégales.
66. Ses joues ne présentent aucune imperfection.
67. Il est à l'abri de l'injure et du blâme (à cause de la perfection de sa personne).
68. Il a les sens parfaitement domptés.
69. Les organes sont parfaitement accomplis.
70. Il a la face et le front en harmonie l'un avec l'autre.
71. Il a la tête bien développée.

72. Il a les cheveux noirs.
73. Les cheveux égaux.
74. Les cheveux bien arrangés.
75. La chevelure parfumée.
76. Ses cheveux ne sont pas rudes.
77. Ses cheveux ne sont pas mêlés.
78. Il a les cheveux réguliers.
79. Il a les cheveux bouclés.
80. Ses cheveux représentent la figure du S[rî]vatsa, du Svastika, du Nandyâvartta et du V[ar]dhamâna.

(Ces quatre noms sont ceux de figures my[sti]ques indiquant la grandeur et la prospérit[é]. Comp. les trente-deux signes du grand homm[e].)

Râdjagriha, capitale du pays de Magadha, au temps de Sâkya-Mouni, 58, 104, 105, 106, 132, 142, 150.

Rahou, le dragon qui cause les éclipses, 13.

Rahoula, fils du Bouddha; ainsi nommé, parce qu'au moment où il naquit, la lune était saisie par Rahou (V. p. 13, n. 2.), 114, 147. La tradition du sud fait naître Rahoula le jour où son père s'enfuit du palais pour aller vivre dans la solitude. Celle du nord place sa naissance six ans plus tard, ce qui fit concevoir des doutes sur la vertu de Gôpâ. Celle-ci, pour se justifier, conduisit au bord d'un étang l'âne qui servait autrefois de monture à son mari; puis, posant l'enfant sur le dos de l'animal, elle les poussa dans l'étang, en disant : « Si cet enfant est le fils de Sâkya-Mouni, qu'il surnage! Sinon, qu'il s'enfonce dans l'eau! » Et, comme une feuille de cotonnier, l'enfant et l'âne surnagèrent. Le roi Souddhôdana, émerveillé et ravi, prit l'enfant dans ses bras, et l'emporta. Pour expliquer pourquoi Rahoula

Les Brâhmanes comptent aussi sept cieux, mais ils ne le divisent pas de même.

Transmigration. La croyance à la transmigration est commune aux Brâhmanes et aux Bouddhistes; mais il n'est pas facile de préciser le moment où cette croyance est devenue un dogme. Elle n'est pas apparente dans le Vêda, quoiqu'elle se trouve dans les *Oupanichats*, c'est-à-dire dans les livres qui sont supposés développer la doctrine de Vêdas.

C'est un fait remarquable, qu'on ne puisse retrouver l'origine de ce dogme, dont l'absence ferait crouler tout le système des récompenses et des peines, réservées, suivant les Indiens, aux bons et aux méchants, 12.

Trapoucka et *Bhallika*, deux frères marchands, 80, 81.

Tremblement de terre, 172.

Trente-deux signes du grand homme que possède le Bouddha.

1. Sa tête est couronnée par une protubérance du crâne.
2. Ses cheveux qui tournent vers la droite sont bouclés, d'un noir foncé et brillant comme la queue du paon ou le collyre aux reflets variés.
3. Il a le front large et uni.
4. Une laine est née entre ses sourcils, ayant l'éclat de la neige et de l'argent.
5. Il a les cils comme ceux de la génisse.
6. Il a l'œil d'un noir foncé.
7. Il a quarante dents égales.
8. Il a les dents serrées.

9. Il a les dents parfaitement blanches.
10. Il a le son de voix de Brahmâ.
11. Il a le sens du goût excellent.
12. Il a la langue longue et mince.
13. Il a la mâchoire du lion.
14. Il a les bras égaux et ronds.
15. il a les sept protubérances (sur les mains, les pieds, les bras, etc.).
16. Il a l'entre-deux des épaules couvert.
17. Il a la peau fine et de la couleur brillante de l'or.
18. Debout, sans qu'il se baisse, ses bras lui descendent jusqu'aux genoux.
19. Il a la partie antérieure du corps pareille à celle du lion.
20. Il a la taille comme la tige du Nyagrôdha (le figuier indien).
21. Ses poils naissent un à un.
22. Ses poils sont tournés vers la droite à leur extrémité supérieure.
23. Ce qu'il faut cacher est rentré et caché.
24. Il a les cuisses parfaitement rondes.
25. Il a la jambe du roi des gazelles ou de l'antilope femelle.
26. Il a les doigts longs.
27. Ses pieds ont le talon développé.
28. Il a le cou-de-pied saillant.
29. Il a les pieds et les mains douces et délicates.
30. Les doigts de ses pieds et de ses mains sont unis par une membrane (jusqu'à la première phalange).
31. Sous la plante de ses deux pieds sont nées deux roues belles, lumineuses, brillantes, blanches, ayant mille rais retenus dans une jante et dans un moyeu.
32. Il a les pieds unis et bien posés.

Comp. les quatre-vingts signes secondaires.

Trente-deux nourrices du Bouddha, 27.

Trente-deux magies des femmes, 60.

Trichnâ, fille du démon Mâra, 79.

Tripitaka, V. *Corbeille.*

Triple science (trividyâ). La connaissance des trois vérités élémentaires du Bouddhisme :

1. Toute créature est périssable ;
2. La douleur est le lot de tous les êtres animés ;
3. Le corps est comme une bulle d'eau, et tout phénomène matériel est sans réalité, 77.

Trois catégories d'êtres, 83.

Trois fois tourner autour d'une personne en lui présentant le côté droit, était une sorte de salut très-respectueux. Cette coutume, dont il est très-souvent question, est aussi une des plus anciennes du Brahmanisme, car on la trouve déjà dans les rituels de l'époque védique. Les Bouddhistes, qui adoptèrent cette manière de saluer, faisaient, dans certains cas, jusqu'à sept fois le tour du personnage qu'ils voulaient honorer.

D'après W. Scott (*Waverley*, ch. XXIV), les plus anciens des montagnards écossais faisaient encore, de son temps, ce qu'ils appelaient le *deasil*, c'est-à-dire tourner trois fois autour d'une personne à laquelle on veut du bien, en se dirigeant de l'est à l'ouest, suivant le cours du soleil. Faire le tour en sens contraire, ou le *wither-shins*, passait pour une espèce de maléfice, 30.

Vâchpa, l'un des cinq premiers disciples du Bouddha, 97.

Vâisalî, ville anciennement célèbre par ses richesses et son importance politique, dont le nom paraît souvent dans les prédications et les légendes de Sâkya. Elle était située dans l'Inde centrale, au nord de Pâtalipoutra, et sur la ri-

